VOYAGE

DE DÉCOUVERTES

DANS LA PARTIE SEPTENTRIONALE

DE L'OCEAN PACIFIQUE.

I.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été deposés à la Bibliothèque impériale. Tous ceux qui ne seront pas signés par moi, seront saisis.

Paris, 20 Juin 1807.

On trouve chez le même Libraire :

Voyages d'Alexandre Mackenzie, dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, faits en 1789, 1792 et 1793; le premier, de Montréal au fort Chipiouyan et à la mer Glaciale; le second, du fort Chipiouyan jusqu'aux bords de l'Océan Pacifique. Précédés d'un Tableau historique et politique sur le commerce des pelleteries dans le Canada, depuis 1608 jusqu'à nos jours. Traduits de l'anglais, par J. Castéra, avec des notes et un itinéraire tirés en partie des papiers du vice-amiral *Bougainville;* 3 forts vol. in-8.° sur carré fin, ornés du portrait de l'auteur, et de trois grandes cartes gravées par *B. Tardieu*, revues et corrigées par M. *Buache*, 16 fr.

Idem, papier vélin d'Annonay, 32 fr.

VOYAGE

DE DÉCOUVERTES

DANS LA PARTIE SEPTENTRIONALE

DE

L'OCEAN PACIFIQUE,

FAIT PAR LE CAPITAINE W. R. BROUGHTON,

Commandant la corvette de S. M. B. *la Providence* et sa conserve,

PENDANT LES ANNÉES 1795, 1796, 1797 ET 1798;

DANS lequel il a parcouru et visité la côte d'Asie, depuis le 35.e degré nord, jusqu'au 52.e; l'île d'Insu, ordinairement appelée *Jesso;* les côtes Nord, Est et Sud du Japon; les îles de Likeujo et autres îles voisines, ainsi que la côte de Corée.

TRADUIT PAR ORDRE DE S. E. LE MINISTRE DE LA MARINE ET DES COLONIES,

PAR J. B. B. E****.

TOME PREMIER.

PARIS,

DENTU, Imprim.-Lib.re, rue du Pont-de-Lody, n.o 5.

M. D. CCC. VII.

A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR LE VICE-AMIRAL DÉCRÈS,

MINISTRE DE LA MARINE ET DES COLONIES,

Grand Officier de l'Empire, Inspecteur-Général des côtes de la Méditerranée, Grand Cordon et Chef de la dixième Cohorte de la Légion d'honneur, Grand' Croix de l'Ordre Royal et Militaire de Charles III.

MONSEIGNEUR,

LA protection éclairée que Votre Excellence accorde à toutes les entreprises utiles, est connue par trop d'exemples, pour que je croye avoir besoin de la rappeler en vous dédiant la tra-

duction du Voyage de Broughton. *Mais j'ose espérer que vous me permettrez de vous en offrir l'hommage ; et en publiant que vous m'avez encouragé à l'entreprendre, de vous exprimer à-la-fois le sentiment de reconnaissance que je vous dois, et le profond respect avec lequel je suis,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,
J. B. B. E***.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

VERS la fin du dix-huitième siècle, le zèle des Voyages de Découvertes se réveilla avec une ardeur nouvelle chez les nations européennes. Différens navigateurs découvrirent des pays inconnus, ou firent mieux connaître ceux dont on n'avait que des notions imparfaites. Leurs travaux sont trop généralement connus pour que je me permette d'en faire la plus simple analyse. Je me contenterai de rappeler au lecteur que La Pérouse, après

avoir suivi la côte nord-est de l'Asie jusqu'au 52.e degré de latitude boréale, aperçut la mer au nord entre la côte de Tartarie et celle d'une île, connue sous le nom de *Ségalien*, et à laquelle ses habitans donnaient le nom de Tchoka.

Le détroit qui sépare ces terres, est obstrué par des bas-fonds qui, en cet endroit, n'étaient couverts que de six brasses d'eau, et qui se prolongeaient dans le nord. Cet obstacle empêcha La Pérouse de traverser le détroit qu'il avait devant lui pour arriver à la mer d'Ochotsk, et le força de retourner sur ses pas, et de faire route au sud. Arrivé au 45° 50′ N., il découvrit à l'extrémité méridionale de

l'île de Tchoka un détroit auquel on a donné son nom, et qui sépare cette île de celle de Jesso ou Chicha. Il passa par ce détroit, fit voile vers les îles Kuriles, et ne revînt plus dans ces parages.

Sa navigation dans la manche de Tartarie, et la découverte d'un détroit au sud de l'île de Ségalien ou Tchoka, avait jeté un grand jour sur un des points les plus obscurs de la géographie. En effet, depuis le voyage des deux navires hollandais dans ces parages vers le milieu du dix-septième siècle, et celui du capitaine Spanberg en 1739, aucun bâtiment européen ne les avait visités. Quelques cartes donnaient une étendue démesurée à la terre de

Jesso, et la représentaient comme une île immense qui se prolongeait depuis l'embouchure du fleuve Amur sur la côte de Tartarie, jusqu'au Japon; d'autres la figuraient unie avec l'île de Niphon, d'autres lui donnaient une extension considérable dans l'ouest, d'autres enfin la faisaient beaucoup trop petite, et aucune ne la mettait à sa véritable place [1]. Les découvertes de La Pérouse firent cesser ces incertitudes, et firent

[1] Si l'on veut connaître les incertitudes des géographes sur ce point, on peut consulter l'ouvrage de M. Buache, intitulé : *Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles découvertes au nord de la grande mer, appelée vulgairement la mer du Sud. Paris*, 1753. Ce savant a proposé des conjectures assez heureuses, et dont quelques-unes ont été confirmées par les découvertes de La Pérouse et de Broughton.

connaître d'une manière positive que ce qu'on appelait la terre de Jesso était composé de deux grandes îles dont la plus septentrionale s'appelait Ségalien ou Tchoka, et la plus méridionale, Chicha ou Jesso, et que celle-ci était séparée du Japon par le détroit de Sangaar. La Pérouse traça avec exactitude les côtes qu'il avait prolongées, et les géographes mirent ses découvertes à profit.

Mais il restait encore une lacune à remplir, et une grande incertitude à lever. Le navigateur français n'ayant pas vu la partie méridionale de Chicha ou Jesso, n'avait pu en tracer les contours et l'étendue que par aperçu

et d'après les auteurs qui l'avaient précédé. Il avait donné dans ses cartes une très-grande largeur au détroit qui sépare l'île de Jesso de celle de Niphon. Arrowsmith, dans sa carte de la mer du Sud, publiée en 1803, avait suivi La Pérouse. Leurs travaux dans cette partie n'avaient pas pour base des journaux de navigation, ni des relèvemens exacts. Les géographes et les marins attendaient donc avec impatience que tous les doutes sur ce point important fussent levés. C'est ce que le capitaine Broughton a fait dans le voyage dont je publie la traduction.

Le capitaine Broughton avait accompagné Vancouver dans son voyage à la côte nord-ouest de

l'Amérique, et commandait dans cette expédition le bâtiment *le Chatam.* Il prit une part très-active à tous les travaux de l'expédition, et fut chargé de faire plusieurs reconnaissances importantes. Il est souvent mentionné avec éloge dans la relation de Vancouver, pour le zèle et le soin avec lequel il remplit les missions qu'on lui confia, et son nom fut donné à un Archipel situé le long de la côte nord-ouest de l'Amérique. Au mois de janvier 1793, il fut dépêché par Vancouver pour aller porter en Angleterre les papiers et documens relatifs à ses découvertes. A peine était-il de retour dans sa patrie, qu'il reçut la commission de faire une expédition

qui est le sujet du présent voyage.

Broughton s'est acquitté de sa mission avec un zèle exemplaire et une persévérance incroyable. Les contrariétés que les élémens lui ont fait éprouver, la fracture d'un bras, la perte de son bâtiment, n'ont pu l'empêcher d'arriver à son but. C'est dans un frêle vaisseau, qu'il a le premier traversé le détroit de Sangaar, puis prolongé les côtes de l'île de Jesso, de l'île de Ségalien et de la Tartarie, et qu'il s'est engagé dans des mers peu connues et couvertes d'une brume perpétuelle. La conduite qu'il a tenue dans son naufrage où il n'a quitté son bâtiment que le der-

nier, fait le plus grand honneur à son cœur, comme l'intrépidité avec laquelle il a affronté tous les dangers, et la manière dont il a rempli sa mission font honneur à son courage et à ses talens. Il a eu le bonheur de revoir son pays et de ne pas succomber aux suites de ses fatigues. Au mois d'octobre 1805, il commandait la frégate *la Pénélope* en station dans la Manche.

En traversant le détroit de Sangaar, il a fait connaître que l'île de Jesso ou Insu, ainsi qu'il l'appelle, n'était séparée de l'île de Niphon que par un bras de mer de cinq lieues dans sa plus grande largeur. Ainsi, ce point est définitivement éclairci. La naviga-

tion de Broughton dans la manche de Tartarie ayant eu lieu à une époque de l'année très-avancée, il n'a pas vu d'habitans. Sans doute que la relation qu'il en aurait donnée s'il en eût rencontré, eût été d'accord avec celle de La Pérouse; car il règne une conformité frappante entre ce que dit le navigateur anglais des habitans d'Insu, et ce que notre compatriote rapporte de ceux de Ségalien. Tous deux ont éprouvé des Insulaires le refus de pénétrer dans l'intérieur de leur pays, et c'est ce qui est arrivé à Broughton dans tous les endroits soumis à la domination des Chinois et des Japonais; il n'a pu par conséquent compléter les notions insuffisantes que

nous avons sur ces différens pays, dont la connaissance nous est interdite pour long-tems encore. Le capitaine Krusenstern, qui a parcouru une partie des mêmes parages depuis Broughton, n'a pas été plus heureux.

Broughton a pénétré quinze milles plus au nord que La Pérouse, dans la manche de Tartarie. Il ne s'est décidé à retourner au sud, que lorsqu'il s'est trouvé par moins de deux brasses d'eau. Son opinion diffère de celle de la Pérouse, sur un point intéressant, car il regarde comme un golfe ce que notre compatriote appelle une manche. Cependant il rapporte que l'officier marinier qu'il avait envoyé à la

découverte, pensait qu'il y avait dans le nord un passage libre pour gagner la mer. La saison avancée l'empêcha d'éclaircir les doutes qu'il pouvait avoir à cet égard. En outre le peu de moyens qu'il avait à sa disposition, ne lui permettait pas de faire la moindre tentative tant soit peu hasardée. Il fut donc obligé de retourner au sud, et de laisser ce point indécis.

Quoiqu'il ait vu beaucoup d'endroits où aucun européen n'était allé avant lui, les obstacles qu'il a rencontrés sont cause qu'il n'a pu en donner la description, ni répandre dans le journal de son voyage une variété qui aurait ajouté beaucoup d'agrément à sa

relation. Malgré cela son ouvrage est d'un grand intérêt pour la géographie.

Son Excellence le Ministre de la marine et des colonies, ayant jugé que les connaissances nautiques recueillies par le capitaine Broughton pendant son voyage, pouvaient être utiles à la navigation en général, a ordonné d'en publier la traduction ; et nous avons fait tous nos efforts pour remplir les intentions éclairées de S. E., en apportant à notre travail les soins et l'exactitude dont nous sommes capables.

Les cartes ont été copiées avec fidélité. On y a même ajouté quelques noms d'après celles de La Pérouse, dont on a souvent suivi

l'orthographe. Ces cartes ont été revues par M. Buache, et sont extrêmement importantes pour rectifier et complèter ce que nous savions sur les parages qu'elles représentent.

L'on s'est attaché dans la traduction à rendre fidèlement le sens de l'original, et ce n'est pas toujours sans difficulté qu'on y est parvenu. Le style de l'auteur est quelquefois si obscur, qu'on a la plus grande peine à le comprendre, et ses idées ne sont pas toujours rangées convenablement. On s'est permis de rétablir l'ordre, lorsqu'on l'a jugé indispensable pour donner plus de clarté au sens des phrases, et quelquefois on a développé la pensée de l'auteur,

mais sans y rien ajouter. On n'a usé de ce moyen qu'avec les plus grands ménagemens, et lorsqu'on y a été forcé pour donner plus de liaison aux idées. D'un autre côté, on a abrégé les détails nautiques, lorsqu'ils n'avaient rapport qu'à la manœuvre du bâtiment et aux variations du tems. Mais on n'a rien omis de ce qui concerne les relèvemens des terres, ou la marche des courans.

On a eu occasion de remarquer, dans le cours de cet ouvrage, un grand nombre de fautes typographiques, dont quelques-unes sont très-graves. Elles ont été rectifiées toutes les fois que le sens du texte ne pouvait pas laisser subsister la plus légère

incertitude ; mais il est possible que, malgré toute l'attention qu'on y a apportée, il en soit échappé quelques-unes.

Je m'estime heureux de pouvoir donner ici un témoignage public de ma reconnaissance à M. de Rossel, ancien capitaine de vaisseau, et le seul des officiers supérieurs de l'expédition de d'Entrecasteaux, qui soit encore existant. Il a bien voulu revoir ma traduction ; et si elle obtient quelque indulgence, c'est à lui que j'en aurai l'obligation.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR ANGLAIS.

LES Voyages de Découvertes méritent à juste titre l'attention du public ; car ils ouvrent de nouvelles sources à l'instruction et au commerce, et offrent par conséquent un grand intérêt à un peuple savant et commerçant. Il serait inutile de discourir longuement pour prouver l'utilité de pareilles expéditions. C'est ce qui a déjà été fait d'une manière aussi ingénieuse que convaincante, dans l'introduction au troisième Voyage de Cook.

La Grande-Bretagne qui tient un rang si distingué en Europe, non-seu-

lement par son caractère militaire, mais aussi par sa célébrité dans les arts de la paix, conserve depuis long-tems parmi les autres nations une supériorité enviée, due toute entière aux encouragemens qu'elle a donnés à de pareilles entreprises, et à la foule de navigateurs illustres qu'elle a produits. Les recherches persévérantes, et l'activité infatigable de notre immortel Cook, ont étendu sa renommée bien au-delà de tout ce qu'avaient fait les devanciers de ce navigateur. Si une mort funeste n'eût privé le monde de ses talens, ou si la saison déjà avancée n'eût ôté au capitaine King, l'un de ses successeurs dans le commandement, la possibilité de poursuivre ses découvertes, le présent voyage, et la partie la plus intéressante de celui de La Pérouse seraient peut-être de-

venus inutiles. On doit se rappeler que, dans le troisième volume du dernier voyage de Cook, le capitaine King observe que la navigation des mers situées entre le Japon et la Chine offre un vaste champ aux découvertes, et que la reconnaissance de cette portion inconnue de la partie septentrionale de l'océan Pacifique a été recommandée par M. Daines Barrington, dans ses Mélanges. « On devrait, dit-il, explorer la côte de Corée, la partie septentrionale du Japon, et les îles de Likeujo ». Le capitaine Vancouver remarque que la côte d'Asie du 35.me au 52.me degré de latitude boréale est encore très-mal figurée, et que la côte de l'Amérique méridionale depuis environ le 44.me degré de latitude australe jusqu'à l'extrémité la plus sud de la terre de feu, est très-peu connue.

Des indications et des observations de ce genre devaient naturellement avoir un grand poids sur l'esprit d'un navigateur, jaloux d'étendre les connaissances géographiques, et qui était assuré d'ailleurs qu'il y avait très-peu à faire dans les autres parties de l'océan Pacifique, si ce n'est d'y déterminer la position d'un petit nombre d'îles très-peu importantes. Il eût hésité sans doute entre l'examen de la côte nord-est de l'Asie du 35.me au 52.me degré de latitude boréale, et celui de la côte S. O. de l'Amérique méridionale, depuis le 44.me degré de latitude australe, jusqu'à la terre de feu, s'il n'eût été convaincu que le capitaine Vancouver devait avoir achevé cette dernière reconnaissance, avant de doubler le cap Horn pour retourner en Angleterre. Les lecteurs su-

perficiels et avides de nouveautés observeront peut-être que, quelque louable que soit le projet de ce voyage, son auteur ne peut prétendre au mérite de la nouveauté des découvertes, puisque La Pérouse l'a devancé. En accordant un peu d'attention à cette relation, on reconnaîtra facilement que cette objection est mal fondée, et on se convaincra que, si les deux navigateurs ont exploré les mêmes mers, cependant les découvertes et les recherches de chacun mettent entre leurs voyages une différence marquée et caractéristique. Ils auraient tous deux suivi absolument la même route, qu'il en résulterait encore un grand avantage pour l'intérêt des sciences et de la géographie. Les erreurs du premier, s'il en a commis, peuvent être corrigées par le second,

et le mérite des découvertes de l'un est mis hors de doute par les observations de l'autre, qui en confirme l'authenticité. Ce double avantage résulte du voyage que nous publions. Le navigateur anglais ayant été dans l'impossibilité d'avoir connaissance des instructions données par le Gouvernement français à La Pérouse, il est parfaitement à l'abri du reproche de n'avoir été que son imitateur. Cependant, si l'on tenait trop fortement à l'idée que le voyage de La Pérouse a rendu inutile la publication de celui-ci, un court résumé des découvertes et des reconnaissances faites par les deux navigateurs, dans les mêmes mers, servira à écarter cette prévention mal fondée, et établira le degré de mérite de chacun de ces deux Voyages.

L'éditeur français remarque que la

reconnaissance de la côte orientale de Tartarie, et même on pourrait dire la découverte d'une des plus grandes îles de notre globe, séparée du continent par un détroit qui a été traversé dans tous les sens, donne au voyage de La Pérouse un degré d'importance, et un genre d'intérêt qui lui est particulier; mais on peut, sans un excès de présomption, observer ici que le navigateur anglais a aussi exploré la côte orientale de Tartarie; et qu'à la découverte de la grande île de Tchoka ou Ségalien, il peut opposer sous le point de vue d'intérêt général celle de l'île de Jesso, Insu ou Chicha, situées au sud de la première, moins étendue à la vérité, mais plus digne de l'attention des Européens. La géographie, sous le rapport de ces parties du globe encore si mal

représentées, semble avoir été également bien servie par les deux navigateurs; car leurs observations séparées corrigent mutuellement les erreurs relatives à ces deux îles, tracées jusqu'ici sur les cartes avec si peu de soin et d'exactitude.

La Pérouse, en passant par le détroit qui porte son nom, a prouvé que Tchoka était une île; et le bâtiment *la Providence*, en traversant le détroit de Sangaar, a établi le même fait pour Chicha ou Insu. *La Providence* a reconnu la côte occidentale d'Insu, ce que La Pérouse n'a pu faire en passant par le détroit qui a reçu son nom. Dans le voyage que ces deux navigateurs ont fait jusqu'au 52e degré de latitude boréale, le canot de l'anglais s'est avancé de quinze milles plus au nord que ceux

de La Pérouse, et l'équipage ne cessa sa reconnaissance que lorsqu'il se trouva par deux brasses d'eau, et que les bas-fonds, ainsi que le rapprochement des côtes environnantes, l'empêchèrent d'aller plus avant. Quant à la reconnaissance que chacun a faite des îles Kuriles, il paraît qu'aucun des deux n'est allé au-delà de Marikan.

Nous ne pousserons pas plus loin ce court résumé. La reconnaissance des côtes septentrionales, méridionales et orientales du Japon, celle des îles Likeujo et des îles Madjicosemah qui en sont voisines, et celle de la côte de Corée, appartiennent exclusivement à ce voyage; car La Pérouse, en quittant le Kamschatka, abandonna l'idée d'explorer davantage le golfe de Tartarie ou les mers du Japon, et conti-

nua son voyage en faisant route pour Maouna, une des îles des Navigateurs.

La perte de La Pérouse sera une source éternelle de regrets. Ses découvertes assurent à sa mémoire l'admiration de toutes les nations civilisées. Le respect qu'il témoigne pour notre immortel Cook et pour les autres navigateurs qui l'ont précédé dans son honorable mission, prouve qu'il avait le caractère franc et l'esprit supérieur à toutes les préventions nationales. Pendant que nous payons ce juste tribut d'hommages à ses sentimens élevés, nous ne devons pas, en qualité d'Anglais, oublier l'intérêt que le Gouvernement français prit au succès du voyage de Cook. Les hommes sensibles se souviendront toujours avec plaisir qu'au

milieu des horreurs de la guerre, ce Gouvernement voulut qu'on en préservât une entreprise destinée à étendre la connaissance du globe, à adoucir la férocité de la portion la moins éclairée de notre espèce, à agrandir les rapports que les hommes ont entr'eux, et à unir les nations les plus éloignées par les liens du commerce. L'extrême défiance des Japonais et leur obstination inflexible à interdire à tous les étrangers, hors les Hollandais, l'abord de leur territoire, excusent suffisamment dans les deux voyages, le défaut de renseignemens sur cet Empire. Si La Pérouse a craint d'aborder sur les côtes du Japon, quoiqu'il commandât deux frégates fournies de tous les moyens de défense, et montées par des équipages nombreux, les appréhensions qu'a pu concevoir le

navigateur anglais sont encore plus raisonnables ; puisqu'après le naufrage de la corvette *la Providence*, sa conserve n'avait que trente-cinq hommes d'équipage, et aurait pu, d'après sa petitesse, être prise par les Japonais pour le navire d'un pirate. La même défiance des étrangers semble avoir pénétré dans toutes les parties de ces parages où *la Providence* a touché. A la vérité, on fournissait avec empressement à l'équipage l'eau et le bois qu'il demandait ; mais on refusait constamment et avec opiniâtreté de laisser personne visiter l'intérieur du pays, et recueillir des renseignemens sur la forme de son gouvernement, sur ses productions et ses usages.

Kœmpfer, dans sa description du Japon, parle souvent des mers qui en-

tourent cet Empire, comme étant extrêmement orageuses; et elles ont été citées en proverbe comme les plus dangereuses du globe. La Pérouse, quoiqu'il ait fait ce voyage au milieu de l'été, avec deux frégates munies d'un grand nombre d'embarcations et de tout ce qui était nécessaire pour de pareilles expéditions, se plaint néanmoins beaucoup des brumes épaisses, du mauvais tems, et du danger d'être sans cesse affalé sur la côte, sans pouvoir se relever. Après la perte de la corvette *la Providence*, le navigateur anglais n'avait pour affronter ces dangers, qu'une goëlette de 80 tonneaux avec un petit canot; et ce n'était pas en été, mais au milieu des coups de vent de l'équinoxe, et dans la saison la plus défavorable de l'année.

Après ce court sommaire de ce qu'a fait le navigateur anglais, pour l'avancement de la géographie et de la navigation, on soumet la relation de son voyage au jugement du public. Elle n'est qu'un simple récit d'événemens qui ont eu lieu à la mer. On n'y en a inséré aucun qui ne fût pas réellement arrivé, et on a eu le plus scrupuleux respect pour la vérité. Le lecteur sera déçu s'il ne cherche que l'amusement; mais on présume qu'il pourra y acquérir quelques connaissances nautiques. Des Voyages tels, par exemple, que ceux de la collection de l'abbé Prevot, sont défectueux, parce qu'on y a omis les observations nautiques et astronomiques. Ces sortes d'observations, quoique détaillées sèchement et avec une exactitude minutieuse, sont des

sources certaines d'instruction pour le navigateur et le savant.

La corvette *la Providence* avait 115 hommes d'équipage, était du port de 400 tonneaux, et montée de 16 canons. Lorsqu'elle quitta l'Angleterre, on lui donna pour deux ans, des vivres et tous les autres objets nécessaires. L'amirauté accorda généreusement tout ce qui est regardé comme utile dans de pareils voyages, tant pour faire des échanges que pour conserver la santé des équipages. Il est bien malheureux que, par le déplorable naufrage de *la Providence*, la perte irréparable de tant d'objets essentiels l'ait rendu jusqu'à un certain point incomplet. L'équipage était entièrement composé d'hommes jeunes, sobres, dociles et qui se conduisaient bien. Mais qu'il est triste de

le dire ! il en est bien peu qui aient revu leur pays. Tous ceux qui avaient été embarqués à bord du *Swift*, au nombre de quarante-deux, périrent en mer avec ce bâtiment ; sept furent tués par différens accidens, et quatre furent enlevés par des maladies.

qui aient
i avaient
wift, au
rirent en
rent tués
re furent

110 120

50

CARTE

DE LA

CÔTE N.E. DE L'ASIE

et

DES ILES DU JAPON,

Sur laquelle est tracé la route

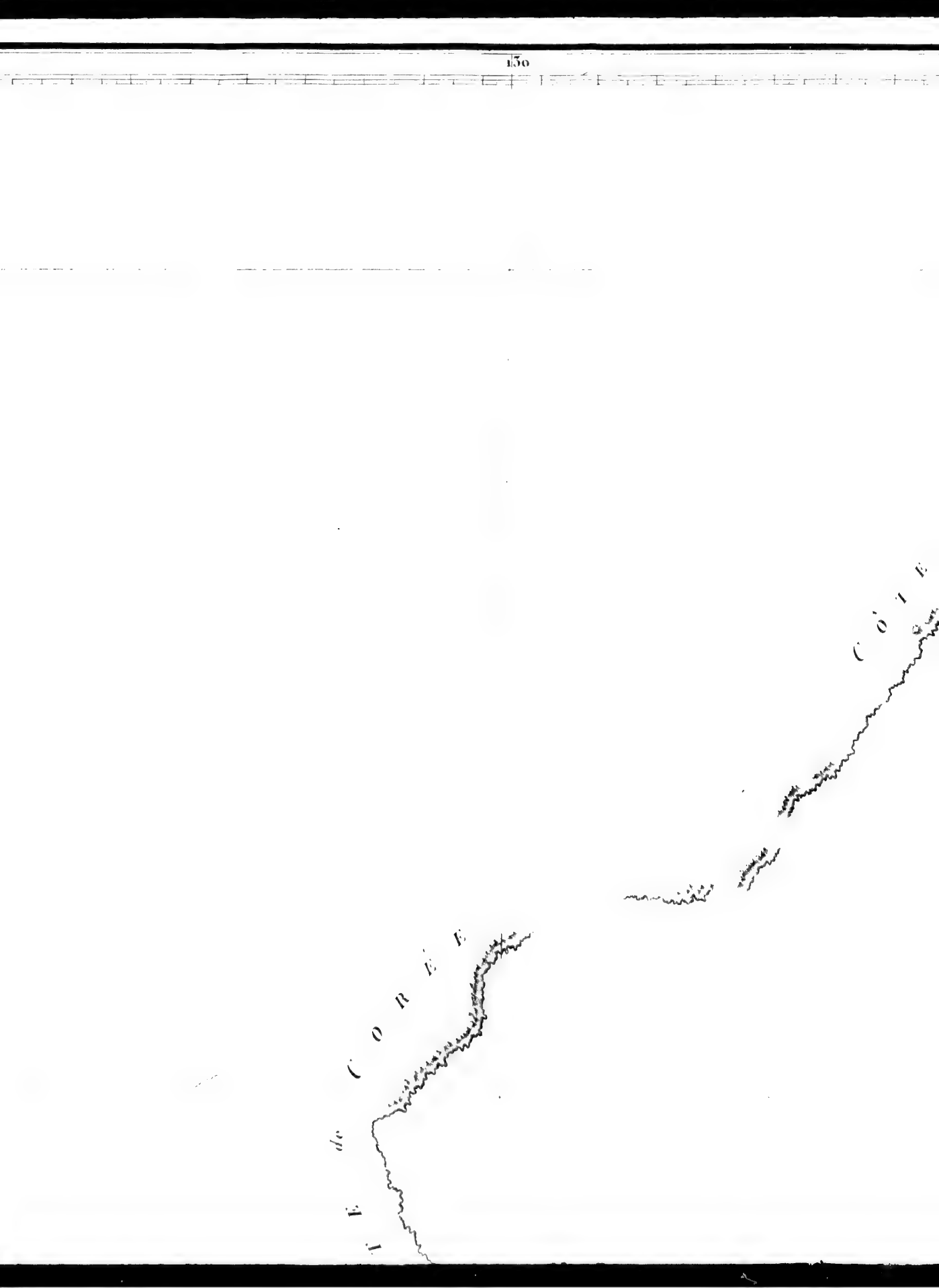
de la Corvette la Providence et de sa Conserve,

sous le Commandement

du Capitaine W.m BROUGHTON,

dans les Années 1796 *et* 1797.

40


C O T E
I L E
de C O R E E

140

TARTARIE

GOLFE de TARTARIE

Détroit de la Perouse

D'IN

ILE

Port d'Endermo

Point Esarme

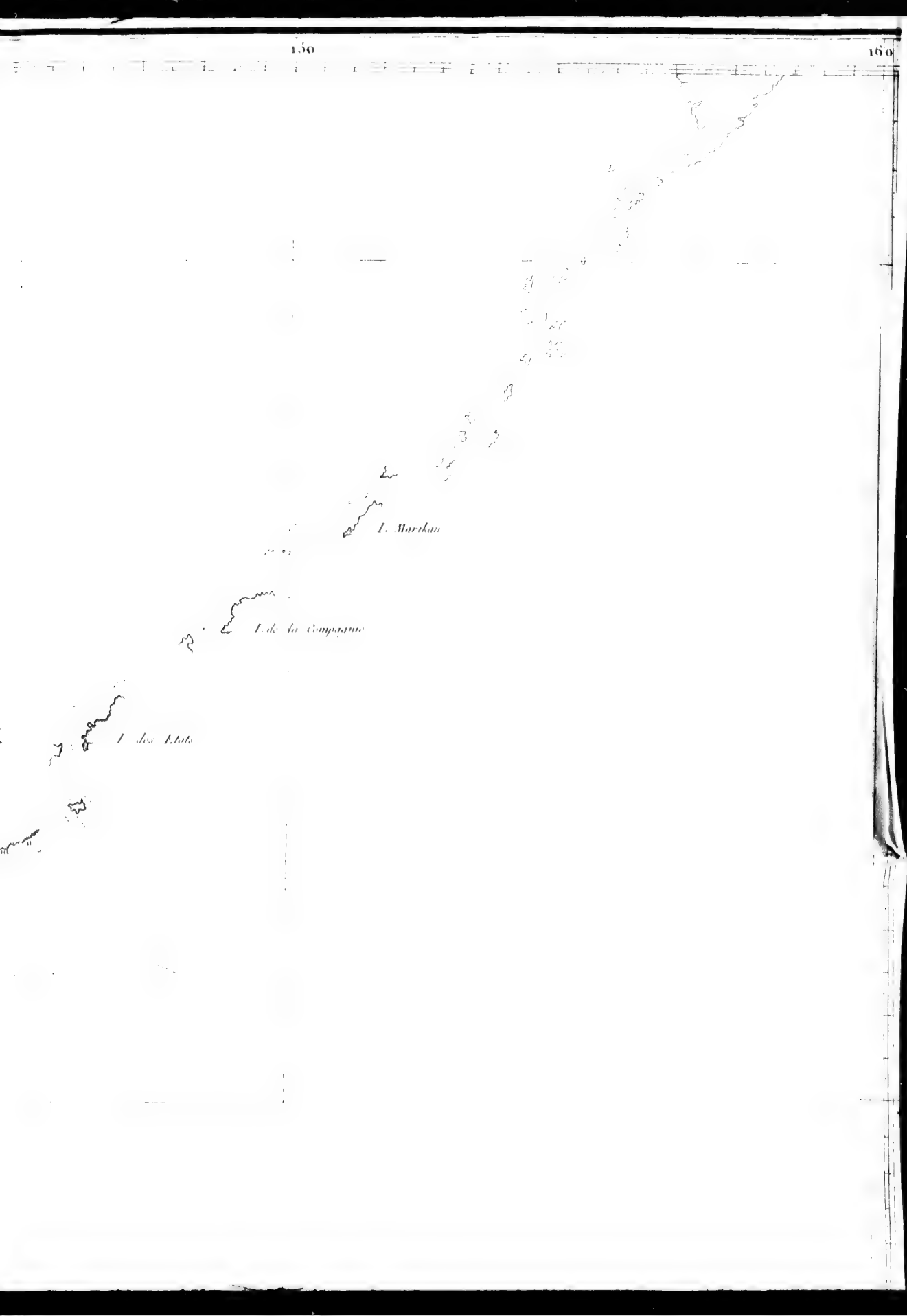
Sangaar

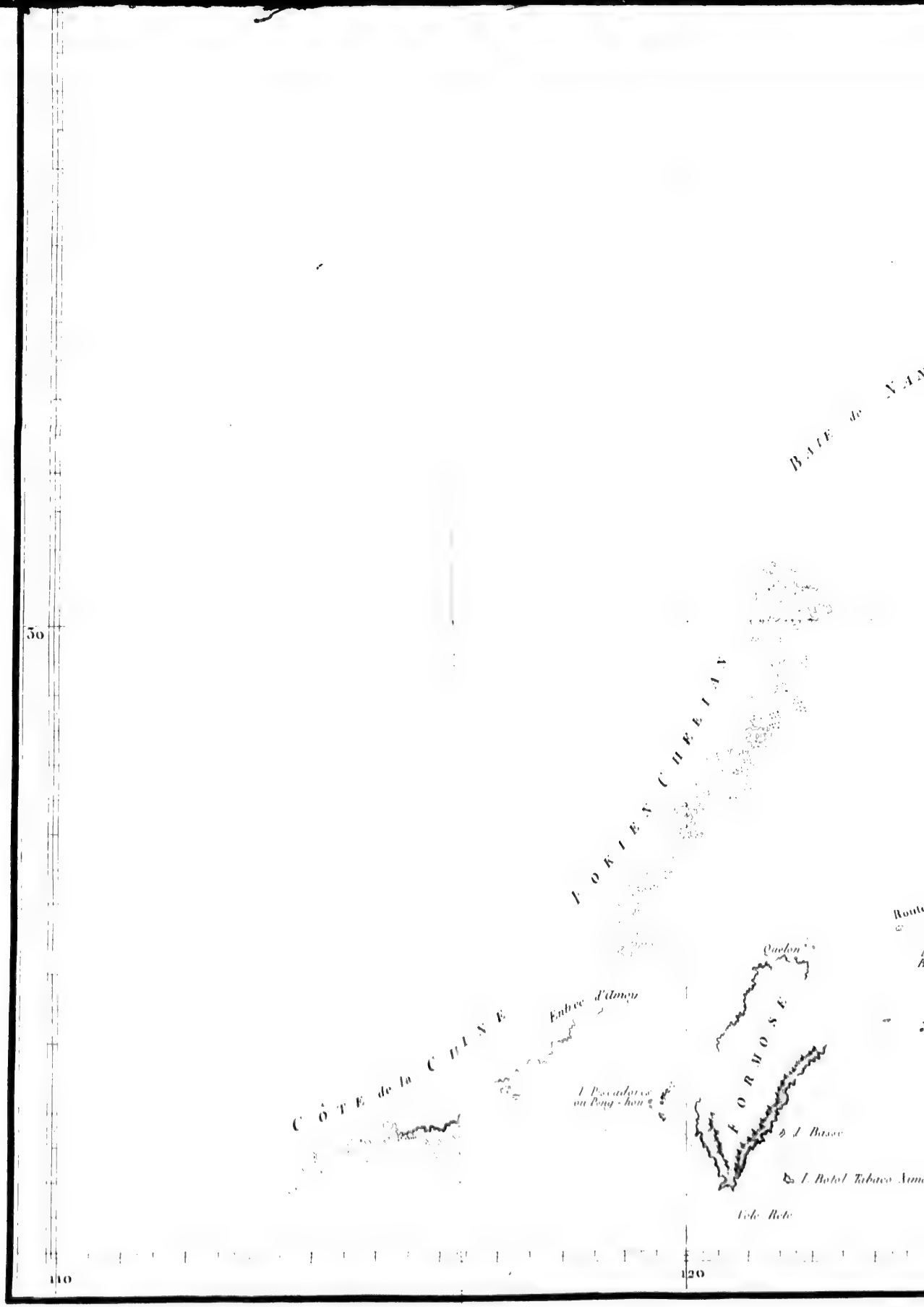
Cap Namba

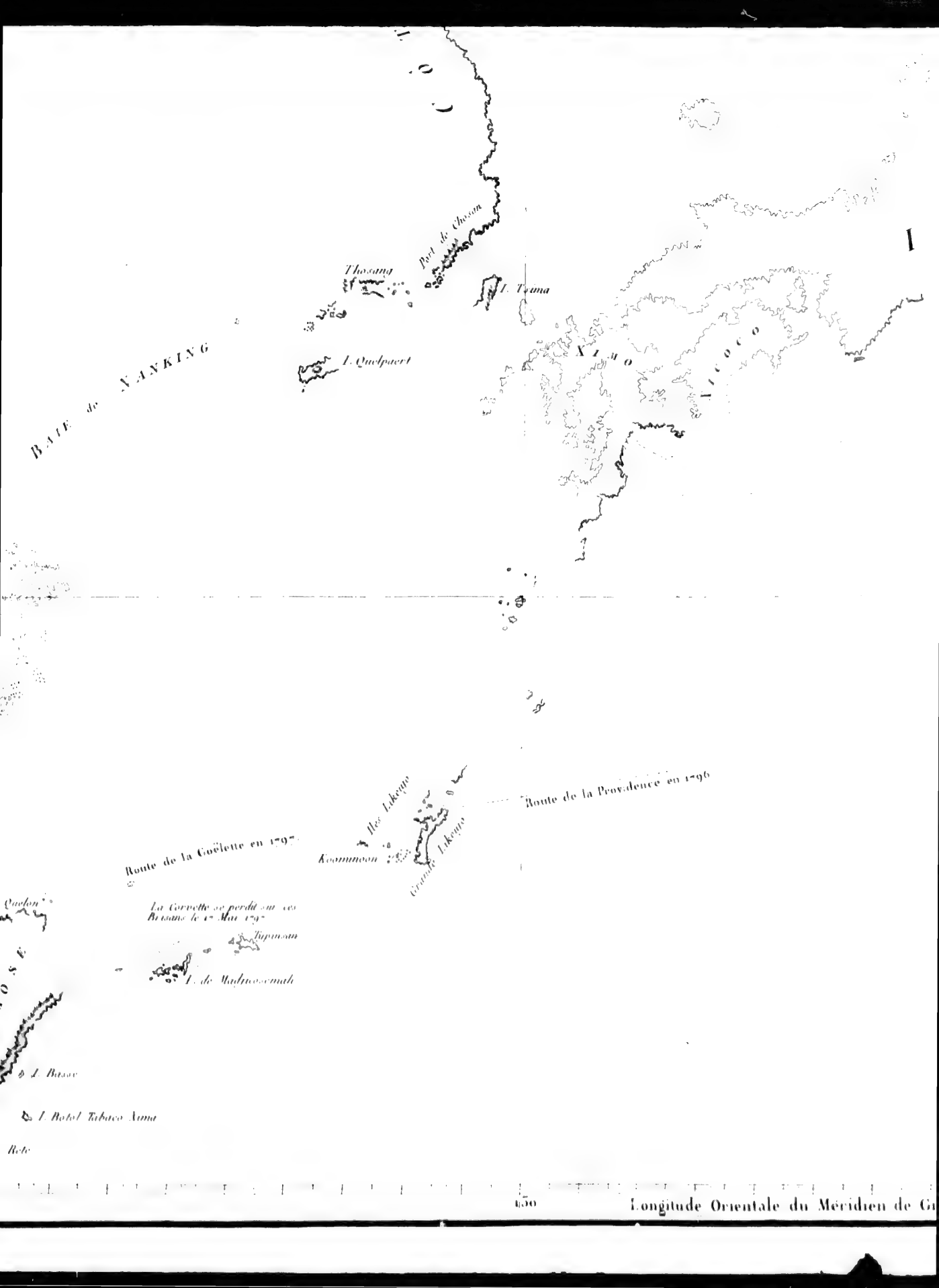
Détroit de Sangaar

Port Namba

PHO

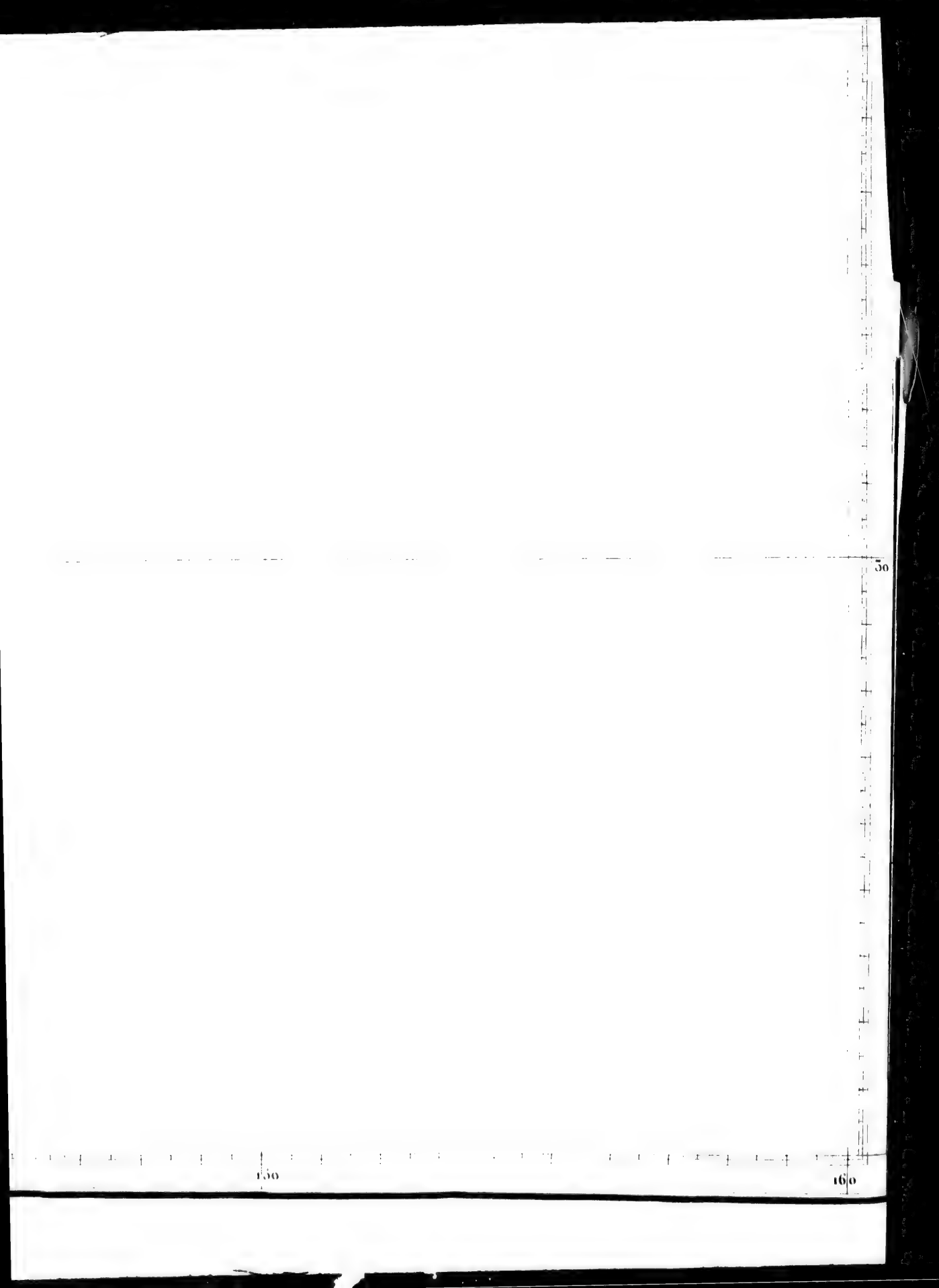

150
160
I. Marikan
I. de la Compagnie
I. des Etats


30
110
120
CÔTE de la CHINE
Entrée d'Amoy
I. Pescadores ou Pong-hou
FORMOSE
Caelon
I. Basse
I. Botol Tabaco Xima
Isle Rote

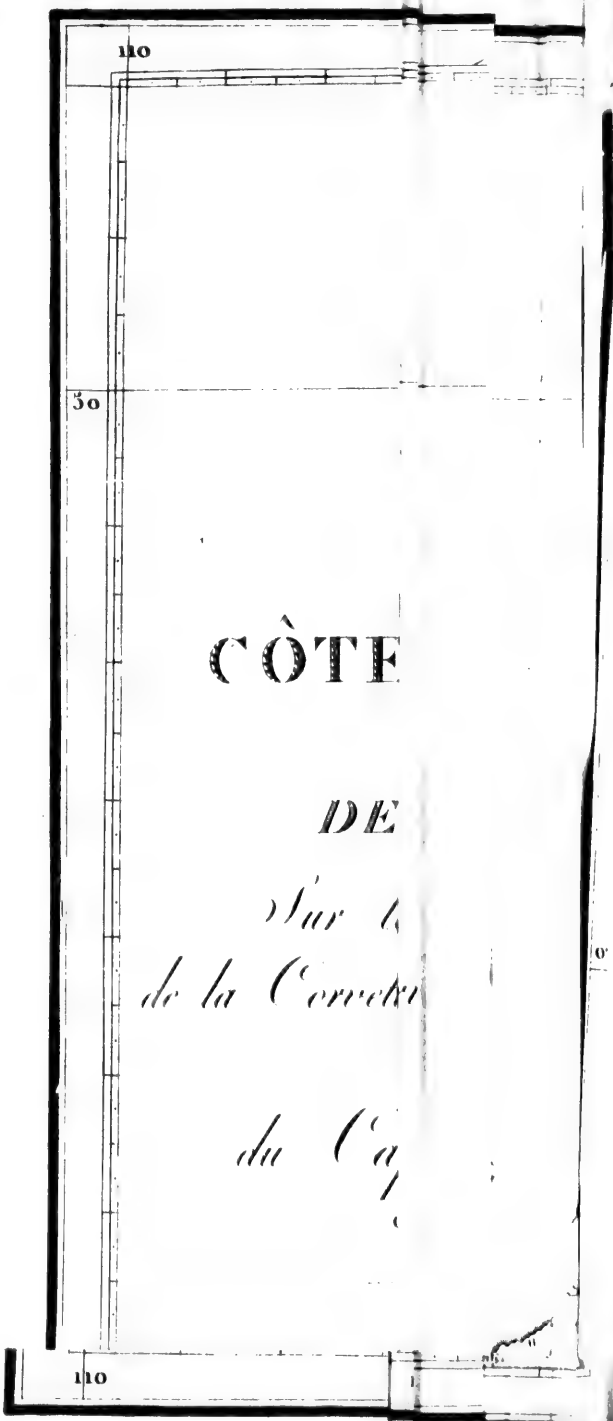

Port de Chusan
Thosang
I. Tsama
I. Quelpaert
BAIE de NANKING
Route de la Coëlette en 1797
Route de la Providence en 1796
Ilot Likeque
Koommoon
Grande Likeque
La Corvette se perdit sur ces Brisans le 17 Mai 1797
Tapunsan
I. de Madrinocmah
I. Basse
I. Rotol Tabaco Xima
Roto
150
Longitude Orientale du Méridien de G

Greenwich 140

140


50
150
160

I.



VOYAGE

DE DÉCOUVERTES

DANS LA PARTIE SEPTENTRIONALE

DE L'OCÉAN PACIFIQUE.

LIVRE PREMIER.

Contenant ce qui se passa depuis le commencement du voyage jusqu'à notre première arrivée à Macao en Chine.

CHAPITRE PREMIER.

Préparatifs du voyage. — Traversée d'Angleterre aux îles Canaries. — Départ pour Rio-Janéiro. — Séjour en cet endroit. — Ile de Gough ; — Arrivée au port Stéphens sur la côte de la Nouvelle-Hollande. — Observations astronomiques. — Port Jackson. — Remarques sur ses productions, ses animaux, etc. — Observations astronomiques.

L'AMIRAUTÉ avait désigné le bâtiment du roi *la Providence* pour le 1793.

1793. voyage auquel je devais être employé. Ce bâtiment avait été commandé par le capitaine Bligh, et venait d'arriver des Indes occidentales, où il avait porté l'arbre à pain de Taïti. Il avait, dans l'origine, été destiné pour le commerce des Antilles; mais le Gouvernement l'avait acheté sur le chantier, exprès pour l'envoyer chercher l'arbre à pain dans la mer du sud, et il avait passé deux ans à ce voyage. C'était un navire de rivière, du port d'environ 420 tonneaux, et doublé seulement en cuivre : mais je pense que tous les navires destinés à de longs voyages devraient d'abord être doublés en bois, puis en cuivre par-dessus. *La Providence* fut mise dans le bassin de Deptford, où elle ne resta qu'une marée; ensuite elle fut conduite à Woolwich, où on donna ordre de l'armer. Le 3 octobre 1793, je reçus celui d'en prendre le commandement, et le même jour je la mis en armement. Son équi-

pement nous retint à Woolwich le reste de l'année. 1793.

Au commencement de 1794, le navire étant près, nous descendîmes à Gravesend, endroit beaucoup plus commode pour faire notre équipage. Nous y restâmes jusqu'à la fin de mars. Alors nous nous rendîmes à la rade du *Nore*, et saluâmes le vice-amiral Dalrymple, dont le pavillon flottait à bord du *Sandwich*. Pendant le mois d'avril, nous complètâmes notre équipage avec des hommes de bonne volonté du *Sandwich*, et ayant reçu ordre d'aller à *Spithead*, nous mîmes à la voile avec un convoi de navires marchands. Pendant la nuit, lorsque nous étions dans la passe de *Gull-Stream*, le pilote mit le navire sur le *Brake-Sand*. Nous ne pûmes le relever avant la marée du matin, et peu après nous mouillâmes aux Dunes. Le navire ne parut pas avoir souffert. Le vice-amiral Peyton avait son pavillon à bord du 1794.

1794. *Léopard*; nous le saluâmes. L'après-midi, notre bâtiment et son convoi louvoyèrent dans les dunes pour s'élever à l'ouest, le vent venant faiblement de cette partie. Dans la nuit, le vent passa à l'est, et au point du jour nous mîmes toutes voiles dehors, et fîmes signal au convoi de faire de même. Nous passâmes au milieu de la grande flotte, qui était à l'ancre dans la baie de *Sand-Down*, sous le commandement de lord Howe. Nous mouillâmes à *Spithead* après avoir salué l'amiral sir Peter Parker, qui avait son pavillon à bord du *royal William*. Pendant le mois de mai, on fit entrer *la Providence* dans le bassin; mais elle n'avait nullement souffert en se rendant aux dunes, et était parfaitement en état de prendre la mer. On paya la solde aux officiers et aux matelots jusqu'à la fin de juillet. Ce fut durant ce mois que le roi vint à Portsmouth pour voir la grande flotte après le combat du 1.er juin. Tous les

capitaines eurent l'honneur de lui être présentés. 1794. Octob.

Je reçus le 2 mes instructions cachetées, et l'ordre de me ranger sous le commandement du capitaine Drury, commandant le vaisseau de Sa Majesté *le Trusty*, et de mettre en mer avec son convoi, destiné pour la Méditerranée. Je ne devais pas m'en séparer tant que notre route serait la même. 2.

Nous partîmes le 21 de la rade de Sainte-Hélène avec un bon vent d'est. Après être sorti de la Manche, le vent ayant passé au N. O., *le Trusty* nous ordonna de faire route pour Falmouth. Dans la nuit nous nous séparâmes des vaisseaux de guerre, et atteignîmes Falmouth. Mais ne voyant pas *le Trusty*, nous fîmes voile pour la rade de Plymouth, où nous le trouvâmes à l'ancre ainsi que son convoi. Le vice-amiral Macbride avait son pavillon à bord du *Minotaure*, et le contre-amiral Cotton 21.

avait le sien à bord du *Cambridge* dans
1794. le port.

Nov. Pendant ce mois les vents furent très-violens, et le tems variable. Comme nous étions mouillés dans la baie de Cawsand, nous n'aurions pu joindre le convoi s'il avait appareillé de la rade avec un vent d'est. Nous tâchâmes donc de nous rendre à la rade en louvoyant ; mais le navire ayant manqué à virer à *Red-Point*, nous mouillâmes nos deux ancres de bossoir dans un mauvais fond, à moins de deux encablures de la côte. Le vent qui soufflait
23. avec force de l'est, nous empêcha de sortir de cette situation désagréable, jusqu'à ce que M. Hemmings, capitaine de port, porta une ancre à jet au vent à nous, et que nous ayant envoyé à bord le bout du cable, nous pûmes lever nos ancres en sûreté, et nous mettre entre Dukes-Island et la terre.

1795. Janv. 29. Nous restâmes dans cette position jusqu'au mois suivant, que nous entrâmes

dans la rade. Pendant le mois de janvier 1795, le tems fut très-froid, et les coups de vent fréquens. Le contre-amiral Parker, commandant le vaisseau du roi *le Raisonnable*, fit le signal de partir. 1795. Janv.

Dans la nuit du 5, nous eûmes un violent coup de vent de l'O. N. O., qui nous cassa notre second cable, nous jeta sur un transport, brisa le bossoir et endommagea les grands porte-haubans. Le lendemain, le beau tems nous mit en état de retrouver notre ancre et d'épisser notre cable. Nous affourchâmes de nouveau le navire ; car il n'y avait pas de probabilité d'appareiller avant que le vent vînt au N. E. Cependant on fit le signal de désaffourcher, et l'on donna ordre à tous les officiers de se rendre à bord. Févr. 5.

Le 15, toute la flotte était sous voile. Le vent du nord qui soufflait, était le plus favorable que nous puissions avoir, puisqu'il mit tous les na- 15.

1795. Févr. vires qui étaient à Hamoaze et à Catwater en état de prendre la mer. La flotte était composée de plus de 400 voiles, qui, ainsi que nous, étaient retenues là depuis le mois d'octobre. Lorsque nous fûmes en mer, nous aperçûmes la grande flotte sous le commandement du lord Howe, qui attendait le convoi.

16. Le 16, beau tems et bon vent. A midi le cap Lézard nous restait à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. La latitude observée fut de 50° 13′ 30″ N. Le convoi de Falmouth nous rejoignit.

19. Le 19 au soir, la grande flotte, composée de 34 vaisseaux de ligne et de 7 frégates, se sépara de nous. Le lendemain matin, le convoi pour le Portugal nous quitta aussi, avec *le Trusty* et la corvette *la Mouche*. Nous continuâmes notre route avec le convoi des Antilles, consistant en 200 navires marchands, escortés par *le Raisonnable*, *la Méduse*, *l'Iris*, *le Cormoran* et la flûte *le Dromadaire*.

21. Le 21, un grand frais du S. O. nous

força de diminuer de voiles, et dispersa les navires marchands. 1795. Févr.

Le 22, le vent augmenta, et tourna au N. O. 22.

Le 24, les vents furent forts et variables du S. O. à l'O. Le lendemain il fit calme; mais le surlendemain le vent souffla de nouveau avec force de l'O. et du N. O. Ce mauvais tems sépara la moitié du convoi. 24.

Le 1.er, nous quittâmes la flotte de l'amiral Parker, et fîmes route avec la frégate *l'Iris*, *le Reliance* et *le Supply*. Nous trouvâmes que notre corvette marchait aussi bien que les navires marchands. Mars. 1.er

Le 2, nous continuâmes notre route au sud avec une jolie brise de l'est. 2.

Le 5, dans la matinée, nous aperçumes les îles Canaries. A midi, le pic de Ténériffe nous restait au N. 88° 30′ O. Des vents légers et variables, que les marins appellent *risées folles*, nous empêchèrent de mouiller avant le 6 au 5.

1795. Mars. matin, que nous jetâmes l'ancre devant Sainte-Croix par 35 brasses. L'église nous restait à l'O., et la pointe de Nago à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. Comme il était probable que notre séjour ne serait pas long, nous n'affourchâmes point. Lorsque nous allâmes saluer le gouverneur, il nous fit des excuses assez frivoles de ce qu'il ne nous invitait pas à dîner; mais nous reçûmes cette marque de politesse, et beaucoup d'autres encore, de M. Rooney, un irlandais établi dans cette île depuis quelques années. M. Callogan, le fournisseur de la marine, nous procura de très-bon vin, et nous envoya tous les jours de la viande fraîche. Nous prîmes aussi des bestiaux à bord. Les légumes étaient très-abondans. Les oignons et les pommes de terre furent notre provision de mer la plus saine et la plus utile. Le sol du pays, autant que je le pus voir, est presque entièrement composé de rochers recouverts d'un peu de terre

mêlée de pierres. Cependant la végétation y est belle et vigoureuse ; ce qui provient sur-tout de la qualité fertile de la terre volcanique. L'eau y est très-bonne, et on peut en prendre une grande quantité. Il est souvent difficile d'aborder à terre, à cause du ressac le long de la côte. Quelques jours avant de voir cette île, nous aperçûmes pour la première fois des poissons volans. Le fort ressac nous empêcha de beaucoup communiquer avec la terre. 1795. Mars.

Le 8, l'*Iris* et son convoi partirent. 8.

Le 13, nous quittâmes Ténériffe avec de légères brises du S. O., qui, de tems en tems, variaient dans toutes les directions. Nous ne perdîmes le pic de vue que le 16. Ce jour-là, à midi, le vent tourna au nord, et continua à souffler en brise réglée. *Le Reliance* et *le Supply* restèrent nos compagnons inséparables. L'île de Gomera s'étendait 13. 16.

1795. Mars. du N. 20° E. au N. 60° E. L'île de Fer nous restait au N. 50° O., à la distance de 10 à 12 lieues.

21. Le 21, dans la matinée, nous eûmes connaissance de Saint-Antoine, une des îles du cap Vert. A midi, la pointe S. O. nous restait au S. 8° E., à 5 ou 6 lieues de distance. Sa latitude est de 17° 0′ 46″ N.; sa longitude de 25° 16′ 26″ O. Un vent alisé assez frais ne tarda pas à nous faire perdre cette île de vue, et nous continuâmes notre route au S. S. E.

25. Samuel Redriff mourut : c'était un jeune homme de 18 ans, très-bon sujet. Une fièvre continue l'enleva en trois jours.

Du 29 mars au 8 avril, tems étouffant, vent variable du N. au N. O. Des calmes fréquens nous empêchaient d'avancer; de tems en tems de forts grains, avec des éclairs, du tonnerre et de la pluie.

Avril. 8. Le 8, nous passâmes la ligne avec de jolies brises du S. E.

Du 11 au 22 les vents fraîchirent, devinrent plus réguliers, et au sud de 10 deg. de latitude australe, ils tournèrent plus à l'est. 1795. Avril.

Le 22, nous aperçûmes l'île de la Trinité. A midi, elle nous restait au S. 41° E. Sa latitude observée fut 21° 21′ 41″ S., sa longitude 29° 29′ E. 22.

Le 23, dans l'après-midi, nous perdîmes la terre de vue. Le lendemain, petit vent du N. E., qui tourna bientôt à l'E. et s'y fixa. Comme nous avions le dessein de toucher à Rio-Janeiro, nous gouvernâmes plus à l'O.; et à 23° de latitude S., nous fîmes route directement à l'O. pour chercher une île qu'on dit se trouver sous ce parallèle. 23.

Le 1.er, vents variables de tous les points. Au jour, nous découvrîmes cinq bâtimens étrangers. C'était des navires marchands venant du Bresil et allant à Lisbonne. Ils avaient quitté Rio-Janeiro depuis cinq jours. Mai. 1.er

Le 2, de grand matin, nous vîmes 2.

1795. Mai. la terre. A midi, le Cap Frio nous restait au N. $\frac{1}{4}$ N. O. à 8 ou 9 lieues de distance. En même tems nous jetâmes la sonde par 70 brasses fond de sable fin. D'après nos observations, nous plaçons ce cap à 22° 59′ 41″ de latitude S., et à 41° 53′ 12″ de longitude E.

5. Le vent variable nous avait empêché jusqu'au 5 d'atteindre l'entrée du hâvre de Rio-Janeiro. Nous y mouillâmes le 5 par 28 brasses fond de sable. Round-Island nous restait au S. 88°. O. La montagne de Sugar-Loaf au N. 55° O., et les extrémités de la côte du Bresil s'étendaient du N. 64° E. au S. 64° O. Le tems était calme.

6. Le 6, dans l'après-midi, un pilote vint à bord, et nous levâmes l'ancre mais le calme nous obligea de mouiller à l'entrée du port. Le lendemain nous fûmes plus heureux, et nous mouillâmes en-dedans de l'île de Cobras par 5 brasses et demie. Nous y trouvâmes une frégate portugaise et des navires

marchands de différentes nations. *Le Reliance*, capitaine Hunter, nous salua en entrant, et nous lui rendîmes son salut coup pour coup. 1795. Mai.

Nous restâmes à Rio-Janeiro jusqu'au 24. Durant cet intervalle nous visitâmes le grèment, nous calfatâmes le navire, et fîmes toutes nos dispositions pour mettre en mer. L'équipage eut toujours des provisions fraîches, et nous achetâmes à un prix raisonnable du vin, du rum et du sucre. On nous donna toutes les facilités que nous pouvions désirer pour nous procurer ces objets; mais nous eûmes le désagrément d'être surveillés nuit et jour par des canots de ronde, et aucun officier ne put aller à terre, à moins d'être accompagné par un officier portugais d'un grade égal. Ces mesures, dictées par une défiance déraisonnable, firent que je n'allai qu'une fois seul à terre, et une autre fois avec le gouverneur Hunter, pour rendre nos devoirs au 24.

1795. Mai. vice-roi. Le sol, aux environs de Rio-Janeiro, est généralement bon, et produit beaucoup d'oranges, d'ananas, de melons, de cannes à sucre et autres plantes de la zone torride. Il y a une grande variété d'oiseaux, tels que des perroquets, des kakatoës et différens oiseaux de mer, des paille-en-cul et des frégates. On y voit plusieurs espèces de singes, dont une, nommée *Ouistiti*, est extrêmement petite, ayant à peine 7 pouces de long. Les bâtimens du capitaine Hunter n'étant pas prêts, je partis seul, après avoir pris ses ordres, pour Port-Jackson; car la saison étant très-avancée, j'avais dessein de me rendre à la mer du Sud en passant par la terre de Van-Diemen. Rio-Janeiro est par les 22° 55′ 17″ S. et 42° 51′ 16″ E.

25. Le 25, la brise s'étant élevée du N. E., nous fit bientôt perdre de vue la côte du Bresil.

26. Le 26, un vent frais nous porta rapidement au sud; et quand nous fûmes

à 31° de latitude S., le vent tourna au N. et au N. O. Nous dirigeâmes notre route au S. E., en diminuant de voiles à mesure que le vent forçait. 1795. Mai. Juin.

Le 2, Les lames étaient longues; le vent augmenta et souffla avec force du S. O. 2.

Le 5, bon frais du N. O., avec une pluie continuelle. Par la latitude de 40° S., nous portâmes à l'E. dans le dessein de trouver l'île de Gough, et de déterminer sa position. Un fort coup de vent du N. N. O., nous força, dans la matinée, à mettre à la cape, où nous restâmes pendant quatre heures avec un ris dans notre artimon. Alors le vent ayant diminué, nous mîmes en route. 5.

Comme le vent d'O. revint avec plus de violence, et que le navire ne s'élevait pas assez sur la lame, nous mîmes de nouveau à la cape sous le foc d'artimon. Dans la soirée, le tems se calma, et nous mîmes en route.

1795. Juin. 10. Le 10, à une heure et demie après midi, nous aperçûmes l'île de Gough, qui nous restait à l'E. à 5 ou 6 milles de distance. Notre observation à midi nous donna 40° 19′ latitude S.; mais elle n'était pas très-sûre. Le vent augmenta. Mais comme je voulais faire des observations plus précises sur cette île, nous mîmes à la cape, sous le vent à elle, à trois heures et demie : elle nous restait alors au N. N. O. Les lames s'entre-choquaient en tous sens. Pendant la nuit le vent diminua. Nos sondes nous donnèrent 155 brasses. A midi, point d'observation.

11. Le lendemain 11, nous fûmes aussi malheureux. Le tems fut pluvieux et brumeux. Comme il n'y avait guères de probabilité qu'il s'éclaircît, nous reprîmes notre route à l'E. Les vents soufflaient bon frais du N. N. O., et la pluie ne discontinuait pas. L'île de Gough est haute et très-hachée. Elle n'a pas plus de 2 à 3 milles de circuit. Nous n'y

aperçûmes pas le moindre signe de végétation. Mais comme le tems nous empêcha d'y aborder, nous ne pûmes faire les observations que nous désirions ; et ce que nous disons de son étendue est même peu certain. D'après nos montres marines, nous la plaçons à 40° 19′ de latitude S. et à 9° 27′ de longitude O. Cependant, le tems embrumé peut nous avoir fait commettre une erreur de 3 à 4 milles. 1795. Juin.

Le 12, bon frais du N. N. O. Nous fîmes route à l'E., nous maintenant toujours à-peu-près sous le parallèle de 41° 30′ S., quoiqu'il ne nous fût possible de prendre hauteur que tous les trois jours. Le vent diminua et varia au S. O., depuis que nous fûmes parvenus à l'E. du méridien de Greenwich. 12.

Le 16, le vent revint au N. N. O. en augmentant de violence. Hugues Macdonald tomba de la vergue sur le pont, en prenant un ris au grand hunier, et fut tué du coup. Vers ce tems nous 16.

1795. Juin. vîmes pour la première fois des albatros et le bel oiseau appelé *damier*, ainsi que beaucoup de mouëttes et des becs en ciseaux.

Juillet. 1.er Le 1.er, vent variable de l'E. et du S. E., et tems brumeux. Nous vîmes un grand nombre de phoques nager autour du navire, et nous passâmes au travers de quelques goëmons. Nous reçûmes un fort coup de vent du N. et du N. O. Dans la matinée, afin de moins fatiguer, nous serrâmes la misaine, et mîmes à la cape sous la pouillouse, car le vent soufflait avec la plus grande violence du N. O., et il pleuvait à torrens. Pendant la nuit notre barre de gouvernail rompit.

14. Le 14, le vent tourna à l'O.; tems par grains, et froid.

19. Le 19, de petits vents et un tems couvert nous engagèrent à guinder nos mâts et nos vergues de perroquet. Nous mîmes dehors toutes nos voiles légères, qui ne nous avaient guères

servi durant cette traversée orageuse.

Le 28, le vent du S. S. E. devint très-fort. Le bâtiment était sous ses voiles de cape ; tems par grains, mêlé de pluie. 1795. Juillet. 28.

Le 2, vent frais, tems couvert ; latitude, 44° 18′ S. A une heure et demie après midi, nous vîmes la terre de Van-Diemen presque entièrement couverte de neige. Elle nous restait au N. $\frac{1}{4}$ N. E., le vent N. N. E. Août. 2.

Le lendemain, les deux extrémités restaient à midi au N. 5° O. et au N. 62° O. ; latitude, 44° 5′ S. 3.

Dans la soirée du 4, la terre s'étendait du N. 54° O. au N. 71° O. Le vent continuant à souffler au N., nous ne pûmes pas en apercevoir davantage, parce que nous étions obligés de tenir le plus près en faisant route à l'est. 4.

Le 6, nous fîmes ensuite le N. N. O., dans le dessein d'apercevoir l'île de Furneaux, et de visiter l'espace inconnu entre cette île et le cap Howe, si le tems le permettait. 6.

1795. Août. 12. Nous continuâmes notre route au N. jusqu'au 12, sans avoir pu apercevoir l'île Furneaux. Les vents étaient passés à l'E., grand frais. Au coucher du soleil nous vîmes la terre, et en conséquence nous fîmes porter au N. N. E. Le lendemain matin, nous trouvant par 34° 50′ S., c'est-à-dire quelques minutes plus au S. que le Port-Jackson, le tems étant très-clair, nous eûmes le désagrément de ne plus voir la terre, et celui de croire que nous nous étions trompés.

13. Le 13, le vent du N. O. venait droit de terre. Nous étions au N. de Port-Jackson.

14. Le 14, au point du jour, nous vîmes la terre au N. O. A midi, beau tems clair. Le cap Hawke nous restait au N. 88° O., et les deux extrémités de la côte s'étendaient du S. 22° 30′ O. au N. 2° E.; latitude observée, 32° 11′ S.

15. Le 15, nous louvoyâmes pour nous élever au vent. A midi, le cap Hawke

nous restait au N. 25° O. et les îles au large de Port-Stephens au S. 71° O.; latitude, 32° 38′ S. 1795. Août.

Le 18, le vent continuant à souffler du S. O., je vis qu'il n'y avait pas moyen de gagner le S. pour aller au Port-Jackson : c'est ce qui me détermina à faire route pour le Port-Stephens, où nous entrâmes, et nous y mouillâmes par 5 brasses et demie fond de sable. Les pointes de l'entrée étaient ouvertes du S. 12° E. au S. 85° E. Pour plus de sûreté, je fis mouiller en outre une ancre à jet ; ensuite j'envoyai nos canots pour chercher de l'eau. Nous restâmes là huit jours, et y fîmes notre eau avec beaucoup de facilité, à un lac situé sur la côte septentrionale. Pendant notre séjour, nous eûmes de fréquens rapports avec les naturels. Ils sont de la même race que ceux qui habitent Port-Jackson et la terre Van-Diemen. Ce sont des hommes simples, paisibles et doux. Lorsque 18.

1795. Août. nous nous approchions d'eux, ils faisaient retirer leurs femmes et leurs enfans. Nous trouvâmes quatre anglais qui, s'étant enfuis du Port-Jackson dans un canot, vivaient avec eux depuis cinq ans. Ils étaient au nombre de cinq lors de leur arrivée, mais il en était mort un. Ceux qui restaient étaient dans l'état le plus misérable, et ressemblaient à des spectres. Pour leur subsistance, ils dépendaient des sauvages. Ceux-ci leur donnaient de tems en tems quelques provisions, dont eux-mêmes n'étaient pas abondamment pourvus. Malgré leur situation déplorable, celui qui les avait engagé à déserter refusa de venir à bord. Nous réunîmes quelques objets que nous voulions lui laisser, afin de rendre son existence moins malheureuse. Cependant, l'ayant assuré qu'on le traiterait bien, et que probablement on ne le punirait pas de sa conduite passée, il consentit à se joindre aux autres et à venir avec nous.

Un ou deux de ces gens étaient mariés. Ils abandonnèrent leurs femmes et leurs enfans, sans témoigner beaucoup de regrets. Le sol, autour de Port-Stephens, est principalement composé de sable et de débris de végétaux. Cependant il est un peu meilleur dans les endroits bas et humides. En général le pays est stérile, et n'est pas susceptible d'un haut degré de culture. La côte offre une grande variété de poissons, tels que des mulets, des grosses-têtes, une espèce de torpille, des flez. On voyait dans les bois plusieurs belles espèces de perruches, et un petit oiseau d'un plumage brun, qui ressemblait un peu au moineau de Java. Quant aux quadrupèdes, nous aperçûmes des kanguroos, des chiens, etc. Nous trouvâmes sur le rivage une grande quantité de coquilles différentes, très-agréablement diaprées, telles que des buccins ou murex, des moules, des huîtres, des lepas et de superbes in-

1795. Août.

1795. Août. dividus de la conque de Vénus. Les naturels se nourrissent principalement de poissons, de racine de fougère et de la chair de chien. S'il arrive qu'une baleine morte soit jetée sur le rivage, c'est pour eux un mêts délicieux. L'astronome fit les observations suivantes à l'aiguade, qui était par le travers du navire :

Latit. par le milieu de 4 hauteurs méridiennes du soleil.		32° 41′ 33
Longit. par le milieu de 4 garde-tems. .		151° 44′ 44
Longit. par le milieu de 12 séries de distances lunaires.		152° 4′ 47
Différence en longit. entre Port-Jackson et Port-Stéphens, par le milieu pris entre la différence en long. de 4 garde tems.	33′ 46″	151° 43′ 49
Longit. de Port-Jackson, par un milieu pris entre les déterminations de M.rs Malespina et Crosley.	151° 10′ 3″	
Longit de Port-Jackson, conclue de ces diverses données.		

Le 20 à midi, nous embarquâmes nos canots, et fîmes route pour le sud avec un vent d'E. Le Port-Stephens nous restait au N. 76° O, et les extrémités de la terre s'étendaient du N. 24° E., au S. 75°. O. lat. 32° 51′ S. A minuit nous prîmes la bordée du N., et au jour celle du S. et S. S. O., suivant que le vent le permit. Nous avions 70 brasses d'eau : la matinée fut brumeuse, le tems pluvieux, le vent augmenta, et nous fûmes menacés d'un coup de vent du S. E. qui nous aurait affalé sur la côte. Nous fîmes force de voiles pour nous réfugier dans le Port-Jackson avant la nuit. A midi, la tour des signaux de la pointe S. nous restait au S. 32° O., et nous doublâmes la pointe N. à un demi-mille de distance, avec toutes voiles dehors. A midi et demi, nous nous trouvâmes à l'entrée du port; et à une heure, comme nous entrions, un pilote vint à bord. Dans l'après-midi, nous affourchâmes avec nos deux ancres de bossoir dans

1795. Août. 20.

1795. Août. l'anse de Sydney, et nous amenâmes nos vergues et nos mâts de hune. Dans la nuit, le coup de vent devint une tempête, ainsi que nous l'avions prévu. Elle continua le lendemain avec la plus grande furie, et il nous fut impossible d'envoyer un canot à terre. Nous ne pouvions assez nous féliciter de nous trouver à l'abri; car si nous eussions resté en mer, il est probable que le bâtiment n'eût jamais pu se relever de côte. En effet, depuis que nous la longions, nous n'en avions jamais été à plus de deux lieues. Nous trouvâmes le major Paterson, commandant le corps de New-South-Wales, qui remplissait les fonctions de gouverneur. Il nous reçut avec la plus grande affabilité, et nous prodigua toutes les politesses et les marques d'attention qui étaient en son pouvoir. En mon particulier, je ne puis assez hautement exprimer ma reconnaissance de la manière amicale dont je fus traité par le major et sa femme,

durant notre long séjour ici. Nous nous mîmes sans délai à réparer le bâtiment, à le calfater en-dedans et en-dehors, et à visiter le grèment. Nous établîmes des tentes à Cattle-Point, afin que l'astronome pût vérifier les garde-tems. On jetait tous les jours la seine pour se procurer du poisson; et en envoyant un canot à Garden-Island, on nous fournissait tous les jours, d'après les ordres de M. Paterson, une bonne provision de légumes pour notre équipage. 1795. Août.

Le 8, le gouverneur Hunter arriva avec ses bâtimens, ayant mis 97 jours à venir de Rio-Janeiro. Sept. 8.

Le 12, nous saluâmes son Excellence de 13 coups de canon, lorsqu'on fit lecture des lettres-patentes qui le nommaient capitaine général de New-South-Wales. 12.

Le 6, le navire étant prêt, nous désaffourchâmes, et vînmes nous mettre à la passe. En quittant l'anse, nous saluâmes le *Reliance* de la voix. Octob. 6.

1795. Octob. 13. Le 13 au matin nous quittâmes définitivement le Port-Jackson. A midi, la pointe S. de Broken-Bay nous restait au N. 34° O.; lat. 33° 50′ S., et la pointe N. de Port-Jackson, au S. 88° O. Durant notre séjour, nous prîmes à bord des navires marchands, et à terre plusieurs bons matelots pour compléter notre équipage, dont la santé était parfaite. Nous nous gardâmes bien de suivre l'exemple de quelques navires qui, ayant abordé à cette colonie, en avaient emmené des condamnés. Cette coutume, malheureusement générale dans les navires marchands, a contribué à corrompre les mœurs des insulaires de la mer du Sud. Car dans les traversées à la côte N. O. de l'Amérique, ces hommes désertent presque toujours, soit aux îles de la Société, soit à celles de Sandwich. Le sol aux environs de Port-Jackson, est généralement léger et sablonneux. Dans l'intérieur du pays il est beaucoup meilleur et produit abondamment du

blé et toutes sortes de végétaux. L'hiver y est trop froid pour que les plantes de la zone torride y puissent bien pousser ; mais celles du cap de Bonne-Espérance y sont de la plus grande beauté. L'arbre à pain, et le cocotier qu'on y a apporté depuis peu, n'ont pas réussi. Les bananiers et la canne à sucre ont mieux fait ; il paraît cependant que ces deux végétaux n'y acquerront jamais un grand degré de perfection. Il y a plusieurs espèces de plantes et de fruits que l'on pourrait essayer de naturaliser ici, comme les groseilliers avec et sans épines, et les différentes variétés de pommes, poires, prunes, citrons, pêches, ainsi que le gouet-manioc (*arum esculentum*), les ignames et les patates. Les fleurs y sont encore chose inconnue. On y voit des oiseaux de plusieurs espèces, tels que les kakatoës blancs et noirs, divers perroquets, des corneilles, des mouettes et des nigauds. L'émeu appartient au genre du casoar ; il devient

1795. Octob.

1795. Octob.

très-gros, et ne peut voler non plus que les oiseaux de cette famille. Les principaux quadrupèdes sont les kanguroos de deux espèces, les opossum, les écureuils volans, les souris, les rats-kanguroos, et une espèce de furet. Les reptiles sont les serpens, dont quelques-uns d'une grandeur démesurée, des ignanes, des lézards, des grenouilles. On trouve en abondance dans les baies, des saumons, des anguilles, des mulets, des perroquets, des flez, etc.; et sur les rivages, des huîtres, des moules, des tonnes et autres coquillages. On y prend quelquefois de très-gros requins, et c'est le seul moyen qu'on ait de se procurer de l'huile.

Voici les observations astronomiques que l'on fit à terre, à Cattle-Point, qui forme un des côtés de l'anse de Sydney; c'est où les Espagnols avaient établi leur observatoire.

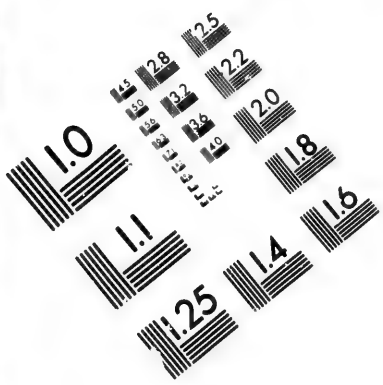
1795. Octob.

Latit. par un milieu de plusieurs hauteurs méridiennes du soleil. . . . . 33° 51′ 47″ ½ S.

Longit. par le milieu de 90 séries de distance de la lune, dont 45 à l'E. et 45 à l'O. . . 151° 9′ 48″ E.

Variation du compas. . . 11° 9′ N. E.

Le mât de pavillon de la pointe S. restant au N. 73° 45′ E. du compas, à la distance de 7 milles.



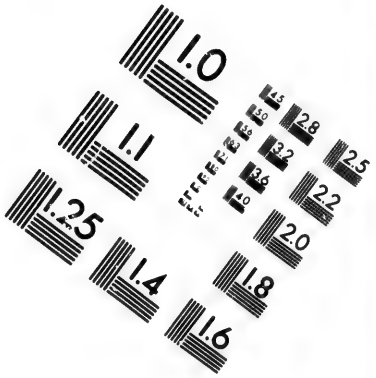
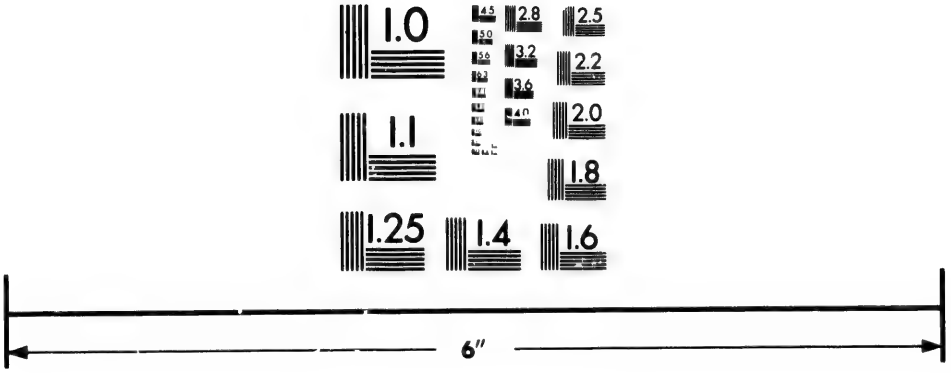
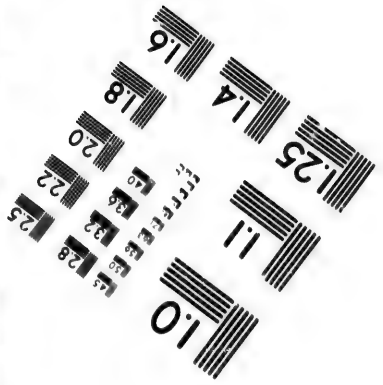
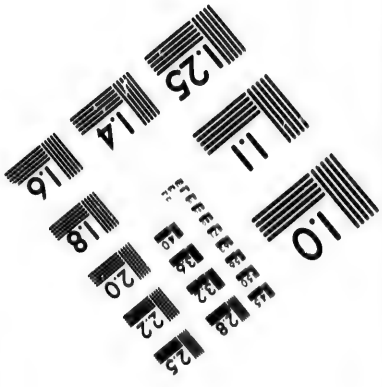


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CHAPITRE II.

Traversée du Port-Jackson à Taïti. — Observations. — Arrivée à Mowee ; situation déplorable de cette île. — Arrivée à Wohahoo. Visite de Tamaah-Maah ; guerres et ambition de ce chef. — Nous mouillons dans la baie de Yam. — Ile d'Onehow.

1795. Octob. 14. Le 14 octobre nous fîmes route pour le N. de la Nouvelle-Zélande ; notre intention était de toucher à Taïti en nous rendant à Nootka-Sound. A trois heures après midi, la côte de la Nouvelle-Hollande s'étendait du N. O. $\frac{1}{4}$ O. à l'O., et peu après nous la perdîmes de vue.

19. Le 19, étant par les 33° 10′ de lat. S. et 169° de long. E., le vent du S. O. sauta au N. E. en bourasque ; mais cela ne dura pas : car le lendemain il tourna au N. O., et nous reprîmes notre route à l'est.

Du 24 octobre au 13 novembre, nous eûmes généralement les vents du N. O. au N. E.; souvent grand frais. Nous fûmes une fois obligés de mettre à la cape. 1795. Octob. 24.

Le 13 novembre nous étions par 30° 33′ de lat. S., et 197° 53′ de longit. E.; nous faisions le S. E. Nous n'avions pas pu observer la latitude depuis le 9. Nous nous trouvâmes 1° 30′ au nord de notre estime; c'était la seule direction dans laquelle nous eussions éprouvé un courant. Dans la nuit nous portâmes au nord. Nov. 13.

Le 18 le vent nous devint plus favorable, et à midi étant, d'après les montres, par les 28° 33′ de lat. S., et les 201° 27′ E. de long. E., nous observâmes les distances du soleil à la lune; ce qui nous donna, à peu de chose près, la même longitude que la montre. 18.

Le 25, à 2 heures 40 minutes après minuit, nous eûmes connaissance de l'île d'Ohetorea, qui nous restait au 25.

1795. Nov. N. E. 6° N. Comme elle se trouvait sur notre route, nous prîmes la bordée du large pendant deux heures, puis nous virâmes de bord et portâmes le cap dessus. A midi elle s'étendait du S. 3° E. au S. 3° O. Notre observation ne fut pas très-sûre ; elle nous donna 22° 0′ 54″ S., et 208° 32′ 48″ long. E.

28. Le 28, des vents frais de l'E. nous portèrent en vue de Taïti, qui nous restait au N. N. E. A 11 heures du matin, nous virâmes vent devant. La pointe E. de l'île nous restait au N. N. E. La pointe basse dans le centre de l'île au N. 5° O. au large, et la pointe E. de Tiaraboo au N. 74° 10′ ; lat. observée, 17° 47′ 32″ S. long. obs., 210° 42′ 20″ E. ; longitude estimée, 208° 53′ E. [1].

[1] Nous croyons qu'il s'est glissé quelque erreur dans ces relèvemens. Il nous a été impossible de les faire cadrer avec la latitude observée à midi, que nous avons diminuée de quelques minutes, pour tenir compte du chemin fait probablement au S. de 11 heures à midi. Il nous a été égale-

Le 29, peu après midi, le vent nous devint plus favorable et nous forçâmes de voiles. En passant devant la baie d'Ohitepehah, nous fûmes entourés de pirogues. A 5 heures du soir nous mouillâmes dans la baie de Matavai par cinq brasses. Le lendemain matin, nous nous touâmes dans un meilleur mouillage. En faisant cette opération, nous draguâmes une ancre dont le jat était en fer. Elle avait appartenu au Bounty, qui la laissa dans cette baie lorsqu'il coupa ses cables, et qu'il partit, monté par les révoltés qui étaient restés. Dans la journée, nous dressâmes nos tentes sur la pointe de Vénus, afin de vérifier la

1795. Nov. 29.

ment impossible de pouvoir distinguer la pointe E. de la terre qui était en vue, de la pointe de Tiaraboo, qui est effectivement la pointe la plus E. de l'île. Nous n'avons donc pu suppléer à la faute d'impression qui a été commise sur le rumb de vent du dernier relèvement, dans lequel on a omis de marquer s'il avait été fait à l'E. ou à l'O du nord. (*Note du traducteur.*)

1795. Nov. marche des garde-tems, et de compléter notre provision d'eau. Les habitans nous aidèrent de tout leur pouvoir dans nos différentes opérations, et nous fournirent en abondance des végétaux et des provisions.

Dec. 11. Le 11 décembre nous quittâmes Taïti avec un joli vent et très-beau tems. A midi la pointe de Vénus restait à l'E.5° N. à 3 à 4 milles de distance. Nous mîmes en travers afin d'embarquer nos canots et de prendre congé de nos bons amis. A mon départ, je les saluai de quatre coups de canon, sachant que cela leur ferait plaisir. Il n'y avait pas un homme malade dans tout l'équipage. Les ponts étaient couverts de végétaux et de cochons, dont plusieurs pesaient plus de 200 livres. Les voyageurs qui ont visité Taïti avant moi, ont donné des descriptions si détaillées du pays et de ses habitans, que tout ce que je pourrais ajouter serait superflu. C'est pourquoi je me bornerai à un très-petit nombre d'ob-

servations. Le sol de cette île est excellent. Il consiste en une terre argileuse rougeâtre, quelquefois sablonneuse et d'une couleur noire. La partie intérieure du pays étant montueuse, est moins bonne que celle qui est plus près de la mer. On y trouve différentes espèces d'arbres. Toute l'île est abondamment pourvue de sources et de ruisseaux. Il y a une grande quantité de crustacées et de coquillages, et beaucoup de sortes d'oiseaux de terre et de mer. Les oies y sont naturalisées. Mais suivant ce que j'ai pu apprendre, les chèvres sont la seule espèce de bétail d'Europe qui s'y soit multipliée. Les naturels mangent les chiens et les chats.

1795. Déc.

A 4 heures après midi, la pointe de Vénus nous restait au S. 53° E., à la distance de 12 milles. A 5 heures du matin nous vîmes l'île de Tethowroa, qui s'étendait du S. 74° E. au S. 60° E., à 4 ou 5 lieues de distance. Nous relevâmes

1795. Déc. Taïti au S. 20° E., et Eimeo au S. 4° E. Nous avions toujours un petit vent de N. E. Le 12 à midi nous ne vîmes plus la terre.

A 4 heures et demie après midi, la montre n.° 1 donnait 210° 12′ 13″ E., lorsque la pointe de Vénus nous restait au S. 53° E., à 12 ou 13 milles de distance; ce qui établirait sa longitude à 210° 32′ E., qui est celle trouvée par Cook. Le 28, le même n.° 1 était d'accord, à 3 minutes près, avec la longitude de la baie d'Ohitepeha, et le lendemain nous avions vu cette baie. Depuis lors il ne s'était passé que 12 jours; nous n'avions donc pas sujet de penser qu'il eût varié dans sa marche depuis notre départ du Port-Jackson. Cela nous fit d'autant moins regretter l'impossibilité où s'était trouvé l'astronome de faire des observations à la pointe de Vénus. Le baromètre y avait eu des mouvemens très-irréguliers, occasionés par la violence du ressac qui ve-

nait frapper l'endroit où sa tente était dressée. 1795. Déc.

Le 16, tems assez doux, avec des grains par intervalle. A 9 heures et demie, nous aperçûmes une île par notre travers au vent. Elle nous restait au N. 78° E. A 11 heures et demie, nous louvoyâmes pour nous en approcher. A midi elle fut relevée à l'E. 19° S. Elle ne pouvait être vue que du haut de la grande hune. J'estimai sa distance à 5 ou 6 lieues. Son extrémité S. était la plus élevée, et couverte d'arbres qui ressemblaient à des cocotiers, par la manière dont ils étaient disposés en groupes détachés le long du rivage. Nos relèvemens placent cette île à 9° 57′ lat. S., et 209° 35′ E. Mais il faut faire attention qu'ils ont été pris du haut du mât avec une petite boussole portative, et la distance angulaire des deux extrémités a été observée avec un octant. 16.

Le 17, l'île s'étendait de l'E. 5° S. au S. E. $\frac{1}{4}$ E. à environ 5 lieues de distance; 17.

1795. Déc. et si je ne me trompe pas dans l'estime de sa distance, elle doit avoir environ 5 milles de longueur, et s'étendre du N. au S. Je la nommai *île Caroline*, en l'honneur de la fille de sir P. Stephens, membre de l'amirauté.

18. Le 18, nous eûmes une houle du N. E. que nous n'avions pas encore éprouvée; je l'attribuai à ce que nous étions sur le parallèle des Marquesas, et que nous n'avions plus de terres à l'E. Le grand océan Pacifique est couvert depuis le 20e jusqu'au 10e deg. de latit. australe, d'îles basses; et lorsque le vent vient de ces îles, la mer est tranquille dans la partie où nous avions passé.

19. Le 19, nous vîmes beaucoup d'oiseaux, sur-tout des fous. L'étourderie de mon domestique mit mon baromètre hors d'état de me servir; il en avait cassé le tube de verre, accident que nous ne pouvions réparer.

24. Le 24, vent alisé très-fort, qui dura jusqu'au premier janvier 1796, que nous

ous trouvâmes à la hauteur des îles —— 1796.
andwich.

Premier janvier, vent très-fort et Janv.
ms par grains, avec une houle de l'E. 1.er
2 heures après midi, nous aperçûmes
istinctement la terre. En approchant
e l'extrémité O. d'Owyhee, les vents
rent variables de tous les points.

Le 2, tems calme et couvert, qui con- 2.
nua dans l'après-midi, et permit à plu-
eurs pirogues de venir nous apporter
es cochons et des végétaux. A 10 heures
u soir, nous eûmes une petite brise de
erre; nous longeâmes la côte jusqu'au
our, et nous éprouvâmes un fort cou-
nt qui portait au N. O. A 7 heures,
ous aperçûmes une voile dans le N. O.
es habitans nous dirent que c'était un
rick anglais qui avait quitté la baie
ans la nuit.

Le 3, les vents faibles et variables 3.
ous empêchèrent d'entrer dans la baie.
'est pourquoi j'envoyai un officier dans
e grand canot, pour prendre des ren-

1796. Janv. seignemens sur le capitaine Vancouver, ayant appris que j'en pouvais savoir des nouvelles d'un navire américain qui se trouvait là. Le canot, à son retour, confirma ce que nous avions déjà entendu dire; c'est que le capitaine Vancouver avait fait voile pour l'Angleterre avec le *Chatam* et le *Discovery*. Cette nouvelle venait du brick anglais. Il avait rapporté qu'ils étaient partis de Valparaïso en juin ou août 1795, pour retourner en Angleterre par le cap Horn. Nous fîmes le S. S. O. pendant toute la nuit, et à 7 heures du matin nous portâmes au N. O.

4. Le 4, d'après l'estime, nous avions couru 5 lieues sur la terre, et cependant nous ne paraissions pas nous en être approchés. Notre grand éloignement nous empêcha d'y avoir aucune communication. Nous ne pûmes atteindre la côte avant la nuit, à cause des petits vents et du calme qui se succédaient.

Le 8, les vents furent variables de la partie du N. A l'aide de nos embarcations, nous mouillâmes dans la baie de Karakakoa, où le brick américain *lady Washington* nous salua de 7 coups de canon : nous lui en rendîmes 5. Dans un instant notre bâtiment fut entouré de pirogues remplies de femmes, de fruits et de légumes. Dans l'après-midi, nous mouillâmes par 18 brasses, en nous affourchant avec notre ancre à jet. Les pointes formant la baie nous restaient au S. 5° O. et à l'O. 3° N. 1796. Janv. 8.

Le 11, nous plaçâmes, dans un champ près du Moraï, la tente de l'astronome, pour vérifier la marche des garde-tems. M. Young, lieutenant des troupes de la marine, accompagné d'un caporal et de sept fusiliers, formaient un détachement pour protéger les opérations astronomiques. Le terrain que nous avions choisi étant regardé comme sacré, il n'était permis qu'aux prêtres du Moraï d'en franchir les limites : il 11.

1796. Janv.

eût été difficile de trouver un lieu plus tranquille.

Depuis que nous avions passé la ligne, le bâtiment avait fait 2 à 4 pouces d'eau par heure. Nous profitâmes de l'occasion qui se présentait d'en trouver la cause en désarrimant la cale, et donnant une bande au navire. Mais toutes nos recherches furent vaines. On vida aussi la soute au pain, afin de détruire les insectes par le feu. Nous eûmes le chagrin de voir que nous n'avions atteint notre but que très-imparfaitement.

Nous tirâmes une salve à l'honneur du jour de la naissance de la reine. Le tems devint plus favorable pour les observations de l'astronome, et le 20 il eut pour la première fois des hauteurs correspondantes. Depuis le 26 jusqu'au 31, le tems ne permit pas de faire des observations ; mais le 31 dans l'après-midi, on en obtint de correspondantes. Aussitôt on abattit les tentes ; et comme

nos embarcations ne pouvaient pas approcher du rivage, nous transportâmes nos effets sur les doubles pirogues des habitans. A 4 heures du matin, nous quittâmes la baie avec une brise de terre. Durant les trois semaines que nous restâmes mouillés dans cette baie, nous eûmes constamment pendant la nuit des brises de terre qui allaient en diminuant, jusqu'à huit heures du matin qu'elles cessaient. Dans le jour, nous avions de petits vents et des brises du large. Le ressac permit rarement à nos canots d'aborder, ce qui ne nous gêna pas beaucoup; car les insulaires nous offraient de bon cœur leurs pirogues, qui étaient des embarcations plus sûres. J'eus tout lieu d'être satisfait de la manière dont les naturels nous reçurent, et de leur conduite envers nous. Aucun vol de conséquence ne fut commis, et nos opérations ne furent pas interrompues. Tout l'équipage descendit à terre en différentes fois; personne ne fut

1796. Janv.

1796. Janv.

insulté, et nous éprouvâmes beaucoup de bonne volonté et de douceur de la part des insulaires. Tamaah-Maah nous envoya d'abondantes provisions de cochons pour notre consommation journalière. Nous étions redevables de cette marque de générosité à l'influence qu'un matelot anglais avait sur lui. Cet homme, appelé John Young, demeurait dans l'île depuis 6 ans. Tamaah - Maah, accompagné de tous ses chefs et de 16,000 hommes, était parti pour aller faire la conquête des îles sous le vent. Il les avait toutes soumises, à l'exception d'Atooï Cela nous empêcha d'acheter des cochons, parce que tous les chefs avaient consacré leurs propriétés par le *Tabou*. Un chef aveugle nommé Mahoa, exerçait le pouvoir exécutif de l'Etat, sous la direction de Young. Il se montra très-empressé à pourvoir à nos besoins. Les prêtres du Moraï furent aussi très-honnêtes envers les personnes qui étaient postées auprès d'eux. Tous les habitans

parlaient du capitaine Vancouver avec les plus grands éloges. L'impression favorable que sa bonne conduite a produite sur eux, et les sentimens de bienveillance que leur ont inspirés les Européens qui vivent ou ont vécu parmi eux, me donnent lieu de penser que les navires peuvent aborder ici en toute sûreté, et y trouver ample provision de rafraîchissemens. Toutes les marchandises d'Europe ont beaucoup perdu de leur valeur. Le bétail que le capitaine Vancouver y a laissé, s'y est multiplié. Il était en très-bon état, et il est probable qu'il ne tardera pas à garnir l'île, car il est consacré par le *Tabou* pour 10 ans. Les chèvres s'y propagent d'une manière surprenante. Je leur en donnai encore une, ainsi qu'un bouc, et une couple d'oies et de canards. Je confiai tout cela aux soins d'Young. Le premier lieutenant leur donna aussi ses pigeons. Durant notre séjour, on planta des vignes apportées de Port-Jackson,

1796. Janv.

1796. Janv. et on sema d'autres plantes. Il n'y avait pas dans l'île beaucoup de melons ni de potirons ; mais on nous apportait des chous excellens, qui pesaient près de deux livres. Ils étaient cultivés à quelque distance de la baie, et on nous en faisait présent.

A bord du navire, le thermomètre varia de 74 à 78° ; à terre, près de nos tentes, il se soutenait de 79 à 86°. Le 20 janvier, la montre n.° 1 marqua la longitude de la baie de Karakakoa à 203° 46′ 45″ E. ; ce qui ne diffère que de 11′ de la véritable, telle qu'elle a été fixée par le capitaine King et M. Bayley. Cette erreur de 11′ porte sur 108 jours, tems écoulé depuis que la montre avait été réglée à Port-Jackson par M. Crosley.

Le 31 janvier à midi, le retard absolu de la montre n.° 1 sur le tems moyen, était à la baie de Karakakoa de 14 h. 31′ 20″ 19, et son retard journalier sur le tems moyen de 6″ 594.

Variation à bord du navire, milieu de trois compas.	8° 15′ N. E.	1796. Janv.
Variation à terre, sous les tentes, d'après un grand compas d'Adams.	9 12 N. E.	

N.° 1.	203° 47′ 4″.	E par les garde-tems. Obs. de l'astron.
Montre de poche n.° 2.	203 48 19 .	
Boîte A. . . 56.	199 36 42 .	
Boîte E. . . 48.	204 44 36 .	

Le relevé qui précède fait voir la longitude de la baie, indiquée par les différentes montres, d'après leur marche réglée à Port-Jackson. Le garde-tems d'Arnold a une marche si peu sûre, qu'il n'est d'aucune utilité.

Longitude de la baie, suivant King et Bayley. . . .	203° 57′ 45″ E.	
Latitude, milieu de 6 hauteurs du soleil à midi. . .	19 28 9 5 N.	
Milieu de 13 distances d'Aldebaran à l'O. de la lune.	204 27 30 E.	

Le 1.er, nous sortîmes de la baie avec un petit vent de terre, laissant le navire américain à l'ancre. A 8 heures du matin il fit calme, et nous éprouvâmes Févr. 1.er

1796. Févr. un courant qui nous portait au N. O. A midi, nous eûmes la latitude de 19° 31′ N. La pointe N. de Karakakoa nous restait au S. 72° E., à 5 ou 6 milles de distance.

3. Le 3, les vents alisés nous empêchèrent d'atteindre la partie S. O. de Mowee avant le coucher du soleil. Nous mouillâmes alors vis-à-vis le village de Rabina par 20 brasses fond de sable, à environ 1 mille de la côte.

6. Comme nous jugeâmes qu'il nous serait facile de nous procurer des fruits et des légumes dans cet endroit, nous y restâmes jusqu'au 6. Nous eûmes des vents doux et légers, et nous éprouvâmes un courant très-fort qui portait au N. O. Le village s'étend l'espace de 2 milles le long du rivage. Au large de la pointe E., dans la direction du village, il y a un petit ressif, en-dedans duquel les chaloupes et les canots peuvent aborder. A chaque extrémité est un ruisseau dont l'eau est excellente:

mais celui de l'O. est le plus commode pour les navires ; car à une petite distance à l'O. de celui-ci, ils peuvent mouiller dans une jolie baie d'un fond clair, par 5 brasses, tout contre terre. Nous allions souvent à terre, et les insulaires se comportaient très-honnêtement. La culture était bien entendue et très-soignée. L'espace de terre qui y était employé, nous rappela le souvenir de notre patrie. On y voyait du gouet-manioc, des patates, des melons, des cannes à sucre, des calebasses, des giraumons. Tout cela se trouvait au milieu de bosquets d'arbres à pain et de cocotiers, qui nous procuraient toujours une promenade ombragée. Mais ce village, qui était la résidence du chef mort depuis, fut entièrement détruit à l'arrivée de Tamaah-Maah. Il ne présenta plus que le spectacle de quelques méchantes cabanes où les habitans se mettaient à l'abri lorsque le hasard les y conduisait ; jusqu'à ce que le conquérant eût par-

1796. Févr.

1796. Févr. tagé l'île entre ses compagnons. On n'y voyait pas de cochons, et nous fûmes bien loin d'y trouver les provisions sur lesquelles nous avions compté. On mouille dans la baie vis-à-vis la rivière, et on y trouve de 7 à 10 brasses fond de sable. Les navires peuvent y faire de l'eau avec la plus grande facilité. Le fond s'aperçoit à 25 brasses de profondeur. En-dedans des ressifs, se trouvent plusieurs endroits très-commodes pour seiner. Ces avantages particuliers me feraient préférer cette baie à toutes celles des îles Sandwich.

6. Le 6, au point du jour, nous appareillâmes avec un petit vent de terre. A 10 heures du matin, nous nous trouvions dans le passage entre Morotoi et Mowee. A 10 heures et demie il s'éleva un fort vent d'E. A midi, bon frais et beau tems. La pointe O. de Morotoi nous restait au N. 74° 10′ O. à 10 ou 12 milles de distance.

7. Le 7, à 2 heures après midi, nous

doublâmes la pointe O. de Morotoi, et fîmes l'O. ¼ N. O. pour nous rendre à Wohahoo. A 5 heures, nous étions par le travers de la pointe E. de cette île, et à 6 heures et demie, nous mouillâmes dans la baie de Whytetee. Tamaah-Maah m'envoya un messager pour savoir s'il tirerait ses grandes pièces d'artillerie en honneur de notre arrivée; mais je lui conseillai d'épargner sa poudre. Le lendemain matin, il vint me rendre visite, suivi de tous les chefs, qui, à cette occasion, avaient leurs bonnets en casques et leurs manteaux. Lui, était vêtu à l'européenne, avec un superbe manteau en plumes jaunes, qui le couvrait presque entièrement. Il me fit présent d'un de ses habillemens, et m'offrit généreusement de me fournir mes provisions et mon eau. Il ne voulut pas que nous prissions la peine d'envoyer nos embarcations pour les prendre; il y employa ses canots. Il nous donna vingt cochons et quelques cocos. Nous ne

1796. Févr.

1796. Févr. 11.

pûmes nous procurer ni végétaux ni racines.

Le 11, dans la matinée, nous appareillâmes et allâmes mouiller à l'ouvert d'un petit port appelé *Fair-Haven* (beau port), par 16 brasses d'eau fond de sable. Mon seul but, en venant y mouiller, était de faire le plan de ce port. J'employai mes embarcations à cette opération pendant trois jours. Ce port fut découvert en 1794, par M. Brown, capitaine du *Buttesworth*, navire du commerce. Le premier janvier 1796, il y était mouillé avec les navires le *Jackall* et le *Prince Lee-Boo*, qui étaient sous sa direction. Le *Buttesworth* avait été renvoyé en Angleterre. Les deux autres navires avaient été laissés sans défense, tandis que l'équipage était à terre occupé à saler des cochons. M. Brown avait dans les insulaires une confiance entière, fondée sur la reconnaissance qu'ils lui devaient pour les avoir secouru dans leurs guer-

res. Mais eux, qui connaissaient bien l'état de faiblesse des navires, vinrent les attaquer avec un grand nombre de pirogues. Ils tuèrent les capitaines Brown et Gordon, blessèrent plusieurs personnes, et s'emparèrent des bâtimens. Ils les firent sortir du port et les conduisirent dans la baie de Whytetee, où le reste de l'équipage, qui était à terre, vint les surprendre, les jeta par-dessus le bord, et reprit possession des navires, qu'il mena en Chine. On a attribué ce triste événement à plusieurs causes ; mais les principaux personnages qui s'y trouvaient présens, ayant depuis perdu la vie, il est très-difficile de pouvoir connaître la vérité. Le port, quoique peu vaste, est sûr et commode ; il a 5 brasses d'eau fond de sable en-dedans des pointes. Il est formé par une ouverture au milieu des ressifs, avec un canal sans aucun écueil, dans la direction du N. N. E. Le vent venant ordinairement du fond du port, et étant assez

1796. Févr.

1796. Févr. frais, on est obligé de se touer pour y entrer, parce qu'il n'y a pas assez d'espace pour louvoyer. Au fond du port est un ruisseau de fort belle eau. Ce port gît à 5 ou 6 milles dans le S. 57° E. de la montagne de Whytetee.

14. Le 14, ayant fini de faire notre eau, nous partîmes, laissant là le grand nombre de personnes qui étaient venues de Whytetee pour nous rendre visite, le lendemain du jour où le *tabou* avait cessé. Rien ne pouvait nous engager à rester, car nous ne pouvions nous procurer des vivres. L'état de ces gens était réellement déplorable. Ils mouraient presque de faim, et pour comble de misère, ils étaient presque tous infectés de la gale. On ne voyait pas la moindre trace de culture près du rivage, et par conséquent leur subsistance pour l'avenir n'était rien moins qu'assurée. Tous les soins et l'attention de Tamaah-Maah étaient dirigés vers le navire que les charpentiers anglais lui construisaient.

Il était du port d'environ 40 tonneaux, et dans ce moment on était occupé dans le port à le doubler. Le projet de Tamaah-Maah était de monter ce navire, et accompagné de ses pirogues, d'aller attaquer Atooi, et terminer ses conquêtes par celle de cette île. Ce fut dans la vallée au-dessus du port, que se livra la bataille qui assura à Tamaah-Maah la possession de Wohahoo. Tianna fut tué dans la mêlée avec trois cents des siens. Ceux-ci étaient venus avec Tamaah-Maah; mais ils se joignirent aux habitans de Wohahoo pour la défense de leur pays. Trytoboony et Korokranee, son frère, étaient les principaux chefs de Wohahoo qui s'étaient réfugiés à Atooi. Ce Trytoboony était le même chef qui, avec le secours de l'équipage de M. Brown, avait vaincu Tayo, chef principal d'Atooi, et frère du précédent chef de Wohahoo. Titeree, mort quelque tems après, était chef de Mowee, et avait eu pour successeur, son fils

1796. Févr.

1796. Févr. Korokranee. J'essayai de détourner Tamaah-Maah de cette expédition ; mais ce fut en vain. Ses sujets verseront des larmes bien amères sur son ambition ; car il leur est absolument impossible de retourner à leurs îles, qui sont au vent. Ils porteront la famine et les maladies dans les pays qu'ils subjugueront, et d'où ils ne pourront sortir. Les navires européens ont fourni à ce chef une très-grande quantité de fusils et de munitions de guerre. Cela joint à quelques canons de 3 à 4 livres de balle pour ses pirogues, lui fait croire qu'il n'y a aucune entreprise au-dessus de ses forces, d'autant plus qu'il a 16 Européens avec lui. Son dessein, après avoir réduit Atooi, était d'aller à Bola-Bola, une des îles de la Société. Un navire américain lui avait laissé trois habitans de cette île, et c'est probablement d'après leurs suggestions qu'il a conçu cette entreprise. Durant tout notre séjour il resta à bord, excepté les jours de *tabou*. Ses deman-

des étaient outrées. Il voulait que son navire fût gréé, et qu'on le mît entièrement en état de prendre la mer. Je l'aidai autant qu'il fut en mon pouvoir; mais je crains bien que ce n'ait été inutilement. D'après les meilleurs renseignemens que j'ai pu obtenir, il me parut que Tamaah-Maah montrait le plus grand attachement pour les anglais, et qu'il parlait avec horreur des différens assassinats qui avaient été commis à son insçu. Il fit connaître l'intention où il était de les empêcher à l'avenir, ou d'en punir les auteurs. Il dit aussi qu'un de ceux qui avaient participé à l'assassinat de M. Gooch et du lieutenant Hergest, avait été mis à mort par ses gens, et qu'un autre s'était enfui à Mowee. Il ajouta que les individus qui avaient été exécutés le long du bord du *Discovery*, n'étaient pas ceux qui avaient commis ces assassinats, mais étaient des malheureux que le chef avait pris pour donner satisfaction au capitaine Van-

1796. Févr.

1796. Févr. couver. Nous refusâmes constamment l'entrée de notre bâtiment à Tamahmoto, qui, peu de tems auparavant, s'était emparé d'un navire américain. Cet homme déclare hautement qu'il s'emparera du premier navire qu'il pourra. On lui a conseillé de se défier des américains, dont il doit redouter la vengeance. Les autres chefs venaient souvent à bord, et achetaient des verroteries et d'autres bagatelles, soit en personne, soit par leurs agens. Nous leur en vendîmes beaucoup, mais peu d'un prix élevé. Les gens de la suite de Tamaah-Maah firent de même. Ils semblaient tous n'avoir qu'un but unique en vue, celui de se procurer des objets utiles. Les sentimens généreux de tous ces chefs dont le capitaine Vancouver a fait un si bel éloge, paraissent avoir fait place à la soif des conquêtes et de la domination.

L'entrée du port est par	21°	18′		lat. N.	1796.
Longit. suivant la montre n.°. 1.	202	0	30	E.	Fevr.
Variation du compas. Milieu de trois.	9	40	40	N. E.	

La mer est pleine aux nouvelles et pleines lunes à 3 heures. La mer monte de 4 pieds et demi.

Baie de Whytetee.

Latit. observée à midi. .	21°	16′	45″	N.
Latit. Milieu de 2 hauteurs du soleil.	21	15	35	N.
Longit. suivant le n.° 1. .	202	3	30	E.

Lorsque Tamaah-Maah nous quitta, je le saluai de quatre coups de canon. Nous fîmes route à l'O. avec un joli vent du N. E. Il est singulier que nous n'eussions pas découvert ce port de *Fair-Haven* lorsque nous mouillâmes dans cet endroit en 1792, avec le *Chatam* et le *Discovery*, sous le commandement du capitaine Vancouver. A la vérité nous ne fîmes pas de recherches pour trouver un port; mais je me souviens que nous remarquâmes une in-

1796. Févr. terruption entre les ressifs, quand nous traversâmes la baie de Whytetee.

A 6 heures du soir, la pointe E. de Wohahoo nous restait au N. 9° E. à 3 ou 4 milles de distance, et nous fîmes le N. O. ¼ O. 5° O. pour gagner Atooi. Après avoir couru 58 milles dans cette direction, nous aperçûmes cette île qui s'étendait du N. O. ¼ O. à l'O. à 3 à 4 lieues de distance. Nous tînmes le vent au N. jusqu'à 7 heures du soir, que les deux extrémités de l'île restaient au N. 27° O., et au S. 30° O. à 3 milles. Après avoir passé devant une côte élevée et bordée de rochers, nous gouvernâmes plus à l'O. Précisément au N. E. de cette côte, nous aperçûmes une petite ouverture qui semblait offrir un bon mouillage; mais l'entrée était exposée au vent d'E. Nous trouvâmes 13 brasses après avoir arrondi la pointe E., dont les bas-fonds se prolongent jusqu'à trois quarts de mille du rivage. Peu après nous mouillâmes par 29 brasses,

fond de sable et de vase. Malheureusement pour nous, l'île était déchirée par la guerre. Un chef de Wohahoo, nommé Taava, avait pris les armes contre Tamoerrie, fils de Tayo, et était en possession du district voisin de Wymoa. Les Européens attachés à son parti vinrent nous trouver; et avec leur aide et celle des insulaires, nous complètâmes notre eau, ce que nous n'avions pu faire à Wohahoo. Taava nous envoya une grande quantité de légumes et quarante cochons. Il nous fit aussi une visite, et je le récompensai bien de ses bons procédés. Cependant nous aperçûmes plusieurs pirogues à la voile, qui doublaient la pointe de la baie. Nous apprîmes qu'elles étaient montées par le parti ennemi, qui avait aussi l'intention de nous faire une visite. Dès que Taava les eut vues, il nous quitta à l'instant avec tous ses adhérens. J'envoyai le premier lieutenant au-devant de Tamoerrie, qui vint à bord dans le grand canot, et fut

1796. Févr.

1796. Févr. suivi de sa flotte. Il y avait un pierrier monté dans une de ses embarcations. Ce jeune chef me fit cadeau d'un petit manteau en plumes ; il resta à bord toute la nuit, ce qui fut cause que nous ne reçûmes plus de visite de ceux de Wymoa.

Nous partîmes avec une petite brise de terre, à laquelle en succéda une du large, ce qui nous fit aller au plus près. L'après-midi, le vent ayant passé au N., nous fîmes route pour l'île d'Onehow. Le jeune chef Tamoerrie et sa suite nous quittèrent alors, et parurent très-satisfaits de notre réception et de nos présens. Il aurait bien voulu avoir un peu de poudre, mais je refusai toutes les demandes qu'on m'en fit, tant que je restai dans ces îles. J'employai mes efforts pour réconcilier les deux partis ; mais j'échouai.

Latit. du mouillage ; milieu de 2 hauteurs du soleil à midi. . . 21° 56′ 18″ N.
Longit. du n.° 1. . . . . 201 48 E.

Nous doublâmes la pointe S. E. d'Onehow par 35 brasses. Latit. observée, 21° 45′ 5″ N. La pointe S. nous restant au N. 77° 30′ E. à 2 ou 3 milles de distance, et les extrémités au N. 10° O., nous fîmes route le long de la côte, et vînmes mouiller dans la baie d'Yam à 2 heures après midi, par 29 brasses fond de gros sable. Le lendemain, quelques pirogues vinrent nous trouver pour échanger des ignames, des pommes de terre, des melons d'eau et des giraumons. Dans la soirée, notre canot revint chargé de racines. Le vent du sud produisait une forte houle dans la baie, et nous empêcha de recevoir tous les vivres qu'on nous avait promis. Néanmoins le canot alla à terre chercher des ignames et emmena l'européen qui nous avait accompagné depuis Atooi. Mais rien n'étant prêt, nous partîmes; le vent augmenta; nous eûmes de la pluie et des raffales violentes qui déchirèrent le grand hunier. Après avoir pris nos em-

1796. Févr.

1796. Févr. barcations à bord et entraversé notre ancre, nous gouvernâmes vers la terre et enverguâmes un autre grand hunier. L'européen revint à bord et nous dit que tout était prêt; mais la houle était si forte, que les pirogues ne pouvaient venir nous joindre sans risque. Cela me fit renoncer à l'idée de mouiller; car il n'y avait pas de probabilité de le pouvoir faire tant que le vent ne changerait pas, ce qui ne paraissait pas devoir arriver bientôt. L'européen partit dans sa pirogue, et nous lui fîmes quelques présens pour reconnaître ses services. Cet homme était un déporté de Botany-Bay. Il s'en était enfui à bord d'un navire américain appelé le *Mercure*, d'où il avait déserté pour rester dans cette île. Il est très-bien traité par Taava, dont il a épousé la cause contre le jeune chef Tamoerrie.

Lafit. au mouillage de la baie d'Yam, milieu de 2 sextans.	21° 51′ 28″	N.	1796. Févr.
Longit. suivant le n.° 1.	199 27 34	E.	
Variation du compas; milieu de celui d'Adams et du n.° 3.	10 54 29	N. E.	

Le mouvement du navire empêchait le compas de Walker d'être fixe.

CHAPITRE III.

Départ pour aller à Nootka-Sound. — Recherche de l'île Dona-Maria-Lajara. — Arrivée à Nootka. — Visite de Maquima. — Nouvelles du capitaine Vancouver. — Radeau construit à terre pour radouber le navire. — Excursion à Ship-Cove. — Nous mouillons à l'entrée du détroit de Jean de Fuca. — Lieu où était sir Francis Drake en 1579. — Arrivée à Monterey. — Plan adopté pour la continuation du Voyage.

1796. Févr. 22. Le 22 février, nous partîmes pour Nootka-Sound. L'équipage était en général en bonne santé, à l'exception de ceux qui avaient été infectés de la maladie vénérienne aux îles Sandwich. Mais les symptômes de cette maladie n'étaient pas très-violens.

25. Le 25, nous fîmes route à l'ouest, pour chercher une île appelée *Dona-Maria-Lajara*, qu'on dit avoir été dé-

couverte en 1781 par le bâtiment espagnol l'*Hercule*, et qui, d'après M. Dalrymple, a été placée dans la carte d'Arrowsmith. Le centre de cette île est par les 28° 30′ de lat. N., et les 202° 30′ de long. E. Suivant les cartes, elle est d'une étendue considérable, et dans la direction du nord au sud. Le 26 à midi, les montres donnèrent la longitude de 204° 1′ 30″ E., d'après les observations du soir. Nous pouvions découvrir à dix lieues. Nous éprouvâmes une forte houle de l'est, mais rien qui pût nous faire penser qu'il se trouvât une terre de ce côté. 1796. Févr

Nous avons parcouru et examiné à-peu-près 5 degrés en longitude, depuis le 200° jusqu'au 205 E., sur le parallèle de 28° 30′ N., dans l'espérance de rencontrer l'île de Dona-Maria-Lajara; mais nous n'avons eu connaissance d'aucune terre. Le capitaine Cook, en revenant aux îles Sandwich, avait coupé le même parallèle du 20 au 21 novem-

——— bre 1778, par 206° de longitude orien-
1796. tale. D'autres navigateurs avaient coupé
Févr. le même parallèle plus à l'ouest que lui. En conséquence, j'ai cru inutile de continuer de gouverner à l'E., et je me suis décidé à abandonner la recherche de cette île. Je fis gouverner au N. avec des vents d'E. S. E.

27. Le 27, nous fîmes le N. E. ¼ N. Le vent était au sud. Une forte houle du S. E. nous fit faire de l'eau, ce qui nous força de pomper de deux en deux heures. A minuit le vent passa au N. O., puis il diminua par degrés, et nous amena du beau tems.

Mars. Depuis le 26 février, le tems avait
15. été très-variable, et en dernier lieu très-humide. Le 15 mars, nous jetâmes la sonde avec une ligne de cent brasses sans trouver fond. A 8 heures du matin, nous vîmes les terres qui sont dans le voisinage de Nootka. Elles nous restaient au N. N. E.; latit. observée, 49° 9′ 42″ N.; lat. estimée, 49° 22′ N.; longitude

estimée, 233° 17′ E. Nous relevâmes la pointe *Breakers* au N. 8° 10′ E. à 4 lieues de distance; les extrémités de la terre, au N. 28° O., et au N. 58° E., et le port Saint-Raphael au N. 35° E. 1796. Mars.

Le vent se fixa au N. N. E., et nous mouillâmes par 34 brasses. Tout le pays était couvert de neige, ce qui en rendait l'aspect extrêmement triste. J'envoyai un officier à l'ance où se tiennent les bâtimens qui viennent à Nootka, pour avoir quelques nouvelles. Il revint à midi et me rapporta qu'il ne s'y trouvait pas de navire, et que l'endroit où l'on voyait auparavant l'établissement espagnol, était actuellement occupé par un village indien.

Le 17, le vent ayant passé à l'ouest, nous partîmes, et allâmes mouiller dans le détroit par 50 brasses. Maquinna, le chef de Nootka, vint nous rendre visite avec Clupanutch, un autre chef. Ils m'apportèrent plusieurs lettres datées du mois de mars 1795. Elles m'ap- 17.

1796. Mars. prenaient que le capitaine Vancouver était parti de Monterey le premier décembre 1794, pour retourner en Angleterre, et que les Espagnols, d'après le mode de restitution convenu avec l'Angleterre, avaient remis le port de Nootka à M. Pierce, lieutenant des troupes de la marine. Je reçus aussi une lettre du brigadier espagnol Alava, qui m'apprenait que le capitaine Vancouver en était parti en mars 1795. L'après-midi, le tems calme nous permit de nous mettre à l'abri entre un îlot et la côte de Nootka, et nous amarrâmes le bâtiment avec des haussières par 7 brasses d'eau. En examinant le port, nous trouvâmes un endroit très-commode pour acoster la terre. Je fis changer notre position, et nous nous touâmes dans le port de Mawinee. A la mer basse, nous y avions 3 brasses et demie d'eau, et nous y étions à l'abri de tous les vents.

22. Le 22, nous dressâmes nos tentes vis-

à-vis le bâtiment, et nous y envoyâmes des provisions avec une garde. Dans le courant de la semaine, nous débarquâmes aussi nos ancres, nos cables et 14 canons, à l'aide d'un radeau que les charpentiers avaient construit. 1796. Mars.

Le 10, nous visitâmes la partie E. du détroit. J'envoyai un détachement à Nootka, où il trouva le brick *Lady Washington*. Ce navire avait quitté les îles de Sandwich depuis 31 jours. Il était venu dans cet endroit pour boucher ses voies d'eau. Nous fûmes très-contens de le voir, parce que nous pouvions nous aider mutuellement. Avril. 10.

Le 14, le beau tems nous permit de faire nos préparatifs pour abattre le bâtiment. Il nous était impossible de découvrir d'une autre manière la cause de la voie d'eau qui nous avait inquiété si long-tems. 14.

Le 16, le brick *Lady Washington* vint se placer le long de nous. Nous mîmes à son bord nos liqueurs spiri- 16.

tueuses, notre houblon, ainsi que tous
1796. Avril. nos objets casuels, et nous y installâmes notre cabestan.

18. Le 18, les charpentiers achevèrent un quai en bois qui avait quatre-vingt-dix pieds de long et douze de haut. Nous y établîmes un pont volant de quarante pieds de long pour recharger le bâtiment.

20. Le 20, nous profitâmes du beau tems pour enlever le charbon de terre et le lest en pierre.

Nous abattîmes sur babord ; nous trouvâmes 14 pieds de la fausse quille enlevée, et nous bouchâmes dans un des bordages un trou de cheville qui se trouvait vide, et d'où l'on supposait que venait notre voie d'eau. Les charpentiers pensaient qu'on avait oublié d'enfoncer la cheville ; car dans le trou qui avait été percé il n'y avait aucune trace de fer détruit par la rouille. Le doublage en cuivre s'était rompu autour du trou, à l'endroit que les charpentiers

avaient désigné lorsqu'ils examinèrent d'où provenait la voie d'eau. Aucune autre partie du fond du navire ne parut endommagée. Le cuivre était en bon état, quoique très-usé en quelques endroits. Au-dessous des chaînes des porte-haubans de misaine, une cheville avait été rongée; ce qui en restait faisait voir que c'était l'effet du contact du cuivre. Le navire fut relevé; quatre pompes travaillèrent continuellement pendant trois heures, pour vider l'eau qui était entrée par les hauts pendant qu'il était abattu. Nous prîmes le bout du pont volant à bord; nous nettoyâmes le bâtiment par-tout, et nous séchâmes les soutes. Nos opérations furent dérangées par le vent et la pluie, qui durèrent plusieurs jours; cependant nous prîmes notre fer et notre lest; puis nous enlevâmes ce que nous avions mis à bord du navire américain, et il se retira tout-à-côté de nous. 1796. Avril.

Le premier, nous fîmes une excursion Mai. 1.er

——— à *Ship-Cove*, où le capitaine Cook s'ar-
1796. Mai. rêta quelque tems pendant le mois d'avril, lorsqu'il vint pour la première fois à Nootka. Nous nous y trouvions dans la même saison, et il semblait que le tems y fût aussi mauvais, ou même qu'il le fût davantage que lors de son séjour. Nous ne pûmes découvrir aucun indice qui nous prouvât que quelque navire y fût venu après lui.

Depuis le premier mai jusqu'au 21, le tems a été par intervalles pluvieux et assez beau. Nous profitâmes du beau tems pour recharger notre bâtiment et finir notre eau.

21. Le 21, nous quittâmes Nootka. Nous avions visité le navire, bouché ses voies d'eau, et il était en état de continuer le voyage.

Le sol des environs de Nootka est généralement assez léger. Il consiste principalement en une couche de gros gravier recouvert de terreau. Le pays est garni de grands arbres, au pied des-

quels croissent une espèce de framboisiers sauvages et beaucoup d'autres arbustes. Les quadrupèdes les plus communs sont les loutres de terre et de mer, les renards gris, les ours, les daims, les lynx, les ratons et les écureuils. Le gibier y est très-abondant. On y rencontre aussi le *corvus cristatus* (corbeau à aigrette) qui, je crois, ne se trouve que dans l'Amérique septentrionale. Les saumons, les morues, les flez sont assez communs le long des côtes; on y voit même des baleines. Les habitans se nourrissent principalement de poissons et de végétaux. 1796. Mai.

Le 21, la latitude a été de 49° 19′ N., par un milieu pris entre deux observations. *Point-Breakers* nous restait au N. 33° E. à 3 ou 4 milles de distance. La pointe de Nootka, vue par une autre pointe couverte de bois et située dans le N. O. de *Point-Breakers*, nous restait au N. 28° O. à la distance de 5 lieues. Ce relèvement place *Point-Breakers*

1796. Mai. par 49° 21′ 35″ de lat. N. L'astronome a déterminé la latitude de l'observatoire à 49° 39′ 37″ 7. N. La longitude de l'observatoire, d'après 90 distances orientales et occidentales de la lune, est de 233° 25′ 11″ E.

23. Le 23, nous fîmes route pour aller mouiller dans la baie de Nunez-Gaona située à l'entrée du détroit de Jean-de-Fuca. Le bâtiment fut bientôt entouré de canots chargés de morues et de flétans, qu'on pêche sur un banc situé à 3 ou 4 lieues dans le N. $\frac{1}{4}$ N. O. de l'île Tatouche. Comme la houle fut moins forte au moment où ces canots abordèrent, je supposai que nous avions passé sur l'extrémité sud du banc, en-dedans duquel nous nous trouvions alors. Car lorsque nous y étions, nous vîmes dans le nord plusieurs canots occupés à pêcher. Après nous être avancés de 3 milles, nous mîmes le canot à la mer, et nous prîmes la bordée du sud. Le courant, qui entrait avec violence, pro-

duisait des ras de marée très-forts. J'envoyai le canot sonder près de la roche Duncan, qui, lorsqu'elle est vue par le milieu de l'île Tatouche, se trouve dans l'alignement de cette île et des terres du cap Classet. Ces trois objets sont sur une ligne N. 36° O., et S. 36 E. La roche est environ à un demi-mille de la pointe N. O. de l'île Tatouche, et se trouve à un peu plus de 6 milles dans le S. 80° E. de l'île de Nunez-Gaona[1]. On a trouvé 13 brasses d'eau environ à 30 pieds de la roche; mais à une plus grande distance on ne trouvait pas de fond à 30 brasses. Nous passâmes à moins d'un mille de la côte N. du cap Classet; et à 4 heures après midi, nous mouillâmes à l'entrée de la baie de

1796. Mai.

[1] La distance s'accorde parfaitement avec la carte de l'atlas de Vancouver; mais pour que le gisement de la roche Duncan par rapport à l'île Nunez-Gaona fût conforme à la même carte, il faudrait lire au S. 80° O. du compas. (*Note du traducteur.*)

1796. Mai.

Nunez-Gaona, par 12 brasses, à environ un mille de terre. La pointe occidentale de l'entrée nous restait au S. 80° O., et la pointe N. de l'île Nunez-Gaona, qui ferme la baie, au N. 76° E. En 1792, un navire espagnol resta quatre mois dans cette baie. Le mouillage y est bon; il y a de l'eau et du bois, et la plage où l'on peut jeter la seine est très-étendue. Au large de la côte occidentale de l'île, il y a des bancs de rochers couverts d'herbes marines. Entre ces roches et la terre, on trouve une bonne passe dans laquelle il y a 5 brasses et demie d'eau.

Latitude de la partie N. O. de l'île.	48° 22′ 43″	N
Longitude.	235 15 45	E
Variation par amplitude.	22 34	N. E

Si l'on conserve la roche Duncan dans l'alignement de la partie N. du cap Classet, de manière à ce que l'île Ta- touche soit cachée derrière ce cap, on arrivera à l'entrée de la passe dont nous avons parlé, et l'on pourra choisi. le

mouillage qui conviendra le mieux. La mer est pleine aux nouvelles et pleines lunes à 1 heure 30′. La mer monte de 10 pieds. Le courant ne se fait presque pas sentir dans la baie ; mais en-dehors il est très-fort, et produit du clapotage dans la passe, lorsque le vent est frais et qu'il est opposé au courant. 1796. Mai.

Le 24, dans la matinée, nous partîmes avec le jusant. A midi, l'île Tatouche nous restait au S. 30° E., à 2 ou 3 lieues de distance. 24.

Le 25, à 5 heures et demie après midi, nous gouvernâmes sur l'île, qui, à 6 h. et demie, nous restait au S. 5° O. ; à 8 heures, au S. 7° 10′ [1]. Nous nous trouvions alors à 3 ou 4 milles de la partie N. du cap Classet. Près de l'île, nous ne trouvâmes pas de fond à 100 brasses. A 4 heures du matin, l'île Tatouche nous restait au S. 25° E., à 3 lieues de 25.

[1] Il y a dans l'original une faute d'impression. On a oublié de marquer si l'île a été relevée du côté de l'E. ou de l'O. (*Note du traducteur*).

1796. Mai. distance. Nous eûmes d'abord 65 brasses, puis 56, 53, 37, et toujours en diminuant jusqu'à 8. Alors le cap Classet nous restait au S. 43° E., et l'extrémité des terres qu'on voyait dans le nord au N. 58° O. A midi, le tems se couvrit, et il fit calme. Nous étions à 3 ou 4 milles de la côte.

26. Le 26, une petite brise du S. O. nous porta au S. E. à 9 milles. L'île de Nunez Gaona nous restait au S. 85° E.; le cap Classet au S. 65° O., et l'île Tatouche au S. 77° E., à la distance de 3 milles. Nous n'eûmes pas de fond lorsque le Classet nous restait au S. S. E. 5° E. On voyait au large de la partie S. du cap une roche très-remarquable. A 8 heures nous virâmes vent devant; et après avoir couru 4 milles et demi au N. O. ¼ N. nous eûmes 43 brasses fond de gros gravier et de gros sable. Nous continuâmes

[1] Pour que ce relèvement pût convenir à l'île Tatouche, il faudrait qu'il y eût : S. 77° O. (*Note du traducteur*).

cette route ; mais à mesure que la profondeur diminuait, le sable devenait plus fin. 1796. Mai.

Le 27, les sondes donnèrent 34 brasses, environ à 5 milles de la côte nord. A 8 heures du soir, le cap Classet nous restait au S. 46° E., et l'extrémité N. ou la pointe orientale de la baie de Berkeley au N. 64° O. A 8 heures du matin, le cap Classet nous restait au S. 56° E., et l'extrémité N. au N. 65° O. A 9 heures et demie, nous étions à 5 ou 6 milles de la côte. Le fond augmenta de 34 à 35 et 38 brasses, et ensuite diminua jusqu'à 32. Pendant que le brassiage augmentait, le fond était de petits cailloux ; et quand il diminuait, il était de coquilles mêlées de cailloux. Latitude observée à midi, 48° 32′ 10″ N. Nous relevâmes le cap Classet au S. 70° E., à la distance d'environ 4 lieues ; l'île de Nunez-Gaona, au S. 82° E., et l'extrémité de la terre du côté de la baie Berkeley, au N. 62° O. 27.

En tenant l'île ouverte avec la côte

1796. Mai. Classet, on est sûr de rencontrer le banc; et du moment où on aura atteint le fond, on sera sûr de ne pas le perdre en allant jusqu'à la côte qui est au nord

Juin. 4. Le 4, nous fîmes route au S. E. $\frac{1}{4}$ E. et à l'E. S. E. A 9 heures et demie, nous aperçûmes Punto de Los Reyes, de l'avant. Nous en passâmes à moins d'un mille, et nous eûmes des sondes très-régulières. A 7 heures trois quarts, nous mouillâmes par 15 brasses; la pointe de Los Reyes étant fermée par la pointe S. E. de la baie de sir Francis Drake, et restant au S. 81° O.; l'entrée de la rivière, au N. $\frac{1}{4}$ N. O., et l'extrémité de la terre, vue du côté du port San-Francisco, au S. 81° E. Nous étions à un mille et demi de la pointe de la baie de Drake. Latitude observée à midi, 37° 58′ 46″ N. J'allai visiter la côte avec deux canots, à l'endroit où je supposais que sir Francis Drake avait mouillé en 1579. Nous poussâmes notre recherche jusqu'à une tache de sable très-remar-

quable qui restait au N. 60° E. du bâtiment, à la distance de 4 ou 5 milles. Nous ne trouvâmes pas d'autre ouverture que l'entrée de la rivière, qui était traversée par une barre. Nous n'eûmes que 9 pieds d'eau près de la barre, et il ne me parut pas sûr d'y risquer même un canot. Nous aperçûmes des troupeaux de chevreuils qui paissaient sur les montagnes et dans les vallées. Nous commençâmes à communiquer avec les naturels du pays qui marchaient le long du rivage, où la lame nous empêcha d'aborder : mais un de nos matelots se jeta à la nage et alla à terre. Il offrit aux habitans des couteaux et des bagatelles qui leur firent grand plaisir. C'étaient des hommes forts et bien faits, d'une couleur foncée, et entièrement nuds. Les femmes parurent en quelque sorte être vêtues.

1796. Juin.

La baie de Drake offre un bon abri, excepté contre les vents d'est : mais la mer ne peut être bien forte, même

1796. Juin. lorsqu'ils soufflent ; car ils viennent par-dessus les terres du port San-Francisco. On y peut mouiller lorsque la pointe S. reste au S. 50° E.

5. Le 5, à une heure après midi, nous partîmes, et fîmes route au S. E. A 6 heures nous étions à moins de 2 lieues des terres qui sont au S. du port San-Francisco ; mais la brume nous empêcha de voir l'entrée du port, ainsi que les rochers appelés *Farillones*, qui devaient être dans l'ouest.

A 7 heures et demie, les extrémités de la terre nous restaient au N. 21° E. et au S. 76° E., environ à 9 milles de distance.

Vers 9 heures, nous eûmes le malheur de perdre Patrick Sherry, matelot. Il tomba de la hune d'artimon sur le pont, et fut tué. C'était le second accident de ce genre que nous éprouvions depuis notre départ d'Angleterre. Cet homme était le seul individu qui ne se fût pas embarqué de

bonne volonté. L'autorité civile l'avait envoyé à Plymouth à bord du vaisseau amiral, d'où il était venu avec nous. 1796. Juin.

A une heure et demie après minuit, le vent devint très-fort, et la mer fut très-houleuse. A 4 heures et demie du matin nous virâmes vent arrière et gouvernâmes à l'E. N. E. sur la côte. A 6 heures nous vîmes la terre, qui nous restait au N. 48° E., à 5 ou 6 lieues de distance. A 9 heures, il ventait très-frais du N. O. Nous ne pouvions pas distinguer la pointe de Pinos. En conséquence, je ne crus pas devoir faire route pour aller au mouillage de Monterey, avant d'avoir observé la latitude. Je fis prendre la bordée du S. O., et je m'éloignai de terre. A midi, l'observation nous plaça par 36° 45′ 32″ alt. 75° 38′ 40″. Nous fîmes route pour nous rendre dans la baie de Monterey, et bientôt nous aperçûmes la pointe de Pinos, qui nous restait au S. 73° E., à 4 ou 5

1796. Juin. lieues de distance. A 3 heures après midi, nous mouillâmes par 11 brasses à un demi-mille de la côte, et nous nous affourchâmes après avoir salué le fort de 11 coups de canon, qu'il nous rendit coup pour coup. Le *Presidio* nous restait au S. 13° E., et le mât de pavillon du fort au S. 30° O.

Nous restâmes quinze jours dans cet endroit. On nous y fournit en abondance du bœuf excellent, du mouton, des légumes et du lait. On donna à l'équipage de la bière d'épinette blanche[1]. Lorsque nous arrivâmes, le gouverneur don Diego Borica, colonel de cavalerie dans l'armée espagnole, était absent; mais il revint deux jours après. Je lui demandai la permission de faire

[1] On sait que cette bière est préparée avec les sommités des branches d'une espèce de sapin connu sous le nom de *sapinette*. Les habitans du Canada font usage de cette boisson, et lui donnent le nom de *bière d'épinette blanche*. J'ai conservé ce nom. (*Note du traducteur.*

dresser une tente pour l'astronome, afin de pouvoir régler les montres : il me refusa, sous le prétexte que ses ordres étaient de pourvoir à nos besoins les plus pressans, mais qu'il ne lui était pas permis de nous rendre d'autres services. Il nous fut défendu de nous promener dans l'intérieur du pays ; et aucun officier ne nous fit la plus légère honnêteté. Nous communiquions à peine ensemble. Ils ne vinrent pas nous rendre visite à bord, et nous ne nous présentâmes pas dans leur société. Leur conduite fut si peu polie, que je me crus en droit de ne pas saluer le fort à mon départ. Cependant il est sûr qu'ils s'y attendaient, d'après les préparatifs qu'ils faisaient. Je ne trouvai aucun changement à Monterey depuis que j'y étais venu en 1793, à l'exception du fort, qui n'est pas encore achevé, puisqu'il n'y a que onze canons de douze livres de balle, montés sur une batterie en bar-

1796. Juin.

1796. Juin.

bette. On se plaignait beaucoup de la grande sécheresse de la saison, dont l'extrême aridité du pays était la preuve. Nous étions obligés de rouler nos barriques à la distance d'un demi-mille pour aller chercher de l'eau; ce qui était très-pénible. Nous achetâmes quelques boisseaux de maïs; mais nous ne trouvâmes pas du tout de farine. Excepté le gros bétail et le mouton, tout ce que nous nous procurâmes était très-cher. Nous payâmes 40 piastres pour les légumes qui nous furent nécessaires seulement pendant notre séjour. Le tems fut continuellement brumeux; le vent était à l'O, mais ordinairement il tombait pendant la nuit.

Quoique nous fussions au milieu de l'été, l'air était généralement frais. Le ciel était beau le matin et le soir; mais, dans la journée, le soleil venait rarement animer le beau tableau qu'offrait le païsage des environs.

Les PP. de la mission de Saint-

Carmelo me firent présent d'un bœuf et de légumes. Mais la conduite rigide du gouverneur les empêcha de rien m'envoyer davantage. Ces bons prêtres étaient les mêmes que j'avais vus en 1792. 1796. Juin.

On trouve ici en abondance plusieurs espèces de fruits, tels que des pêches, des brugnons, des prunes, des pommes et des raisins. Le païsage est très-agréablement varié. Cependant, à l'exception des vallées, où se trouvent les jardins, le sol est sec et sablonneux. Les habitans sont robustes et bien faits, d'une couleur foncée comme ceux de la Nouvelle-Hollande : ils ont le regard stupide. Ils tirent très-bien de l'arc. Leurs ouvrages en osier tressé décèlent beaucoup d'adresse.

Les montres indiquèrent la longitude de Monterey, ainsi qu'il suit :

N.° 1. .	238°	49′	6″	La véritable longitude déterminée par le capitaine Vancouver est 238° 25′ E.
2. .	238	30	36	
56. .	237	26	16	
248. .	238	25	27	

1796. Juin.

Le retard absolu de la montre n.° 1 sur le tems moyen, était à Monterey, le 17 juin à midi, de 16 h. 30′ 33″ 78, et, en 5 jours, il avançait de 6″ 582 par jour sur le tems moyen. Le retard absolu de la montre n.° 248, était de 1° 59′ 4″ 73, et elle avançait en 5 jours de 14″ 625 par jour sur le tems moyen.

J'appris à Monterey la mort de mon ami don Juan de la Bodega y Quadra. Je remis au gouverneur les deux montres n.os 2 et 56, avec quelques instrumens nautiques que je lui avais destinés. Je pleurai la mort de cet homme estimable, dont l'amitié m'était précieuse ; et ce fut un vif chagrin pour moi d'être obligé de remettre à son exécuteur testamentaire ce que j'avais espéré lui présenter à lui-même.

Il devenait nécessaire que je prisse un parti relatif au plan de campagne que je devais suivre. Les ordres de l'amirauté me prescrivaient de visiter

la partie S. de la côte S. O. de l'Amérique méridionale, parce qu'on avait pensé que le capitaine Vancouver, qui avait reçu les mêmes ordres, ne pourrait pas les exécuter. Mais comme je savais qu'il était parti de Monterey 18 mois auparavant, et qu'il était allé à Valparaiso, situé sous le 33.e deg. de latitude australe, dans le dessein de se rendre à la partie S. de la côte S. O. de l'Amérique méridionale, je ne doutai pas que le *Chatam* et le *Discovery*, qu'il avait sous ses ordres, étant en bon état, il eût pu remplir cette partie de ses instructions. Dans la circonstance actuelle, mes opérations futures dépendaient entièrement de mon choix. Je désirais employer la corvette du roi, que je commandais, de la manière la plus avantageuse, et celle qui pourrait le plus contribuer aux progrès de la géographie et de la navigation. Je demandai à mes officiers leur avis par écrit, sur ce que nous pouvions faire

1796. Juin.

1796. Juin.

de plus utile. Je vis avec plaisir que leurs opinions s'accordaient avec la mienne, qui était de visiter l'île de Sagalien, située par les 52° de latitude boréale, et qui se trouve à la partie méridionale de la terre d'Ochotsk. Mon intention était aussi d'achever la reconnaissance des îles voisines, c'est-à-dire des îles Kuriles, de l'île de Jeso, et des îles du Japon, que Cook n'avait pu terminer dans son dernier voyage. Cette reconnaissance ne pouvait qu'être bien reçue des géographes; car les extrémités septentrionales de l'Asie et de l'Amérique étant connues aussi bien que la mer peut être navigable, la connaissance de la partie nord de l'océan Pacifique se trouverait alors complétée. Nous avions suivi jusqu'à présent la route du capitaine Vancouver : l'astronome n'avait pas eu l'occasion de remplir les instructions que lui avait données le bureau des longitudes, et n'avait pas pu déterminer par des observations

astronomiques la position d'endroits inconnus. Nous ne pouvions pas espérer de lui en procurer les moyens, ni de faire des découvertes près des côtes orientales de la partie nord de l'océan Pacifique qui avait été visitée par Cook, à moins de déterminer la position de quelques îles peu importantes. Nous n'avions donc d'autre parti à prendre que celui de faire la reconnaissance de la côte N. E. de l'Asie et des îles adjacentes. Comme cette reconnaissance ne pouvait être achevée avant le milieu de l'année 1798, je me proposai de la faire à plusieurs reprises. Je devais y employer le reste de l'année 1796, me rendre aux environs de Noël à Canton, pour y renouveler mes vivres, et reprendre mes recherches dans le courant de l'année suivante.

1796. Juin.

CHAPITRE IV.

Traversée de Monterey à Owyhee. — Arrivée à Wohahoo. — Baie de Wymoa. — Iles d'Atoo et d'Onehow. — Assassinat de deux soldats de la marine par les habitans de cette dernière île. — Départ pour le Japon. — Nous recevons la visite des habitans d'Insu. — Nous mouillons dans la baie des Volcans.

1796. Juin. 20. Le 20 juin nous quittâmes la baie de Monterey, après avoir remis au commandant un paquet adressé à M. Evan Nepean, secrétaire de l'amirauté, et où était contenue la relation de nos opérations depuis notre départ du Port-Jackson. Dans notre route aux îles de Sandwich, nous cherchâmes en vain les îles de Paxaros ou de l'Oiseau, et celle de Dona-Maria-Lajara. Le 6 juillet, nous mouillâmes dans la baie de Karakakoa, après une traversée très-heureuse.

Juillet. 6.

Mon but, en m'arrêtant dans cette baie, était de vérifier la marche des garde-tems, et de compléter notre eau avant notre départ pour la côte du Japon. 1796. Juillet.

Lors de notre arrivée, le *tabou* durait depuis quatre jours, et il continua jusqu'au 10, que nous dressâmes nos tentes près du Moraï, dans l'endroit où elles étaient auparavant. Nous nous occupâmes alors à finir notre eau et à vérifier nos garde-tems. Le bâtiment fut bientôt entouré par un grand nombre d'insulaires qui témoignèrent beaucoup de joie de notre retour. Comme c'était un dimanche, après que le service divin fut terminé, notre équipage eut la permission d'aller se divertir à terre. Le lendemain, nous commençâmes à prendre notre eau, que les naturels allaient chercher dans des calebasses à 4 à 5 milles. On leur donnait cent clous pour remplir une pièce à eau. Cette manière de nous en procurer, ne tarda pas à de- 10.

1796. Juillet. venir trop coûteuse, et nous ne pûmes pas achever notre provision. L'atmosphère était si chargée, que l'astronome ne put voir le soleil que très-rarement; mais comme nous avions fait auparavant de bonnes observations, nous ne voulûmes pas faire un plus long séjour, et nous levâmes nos tentes.

22. Le 22, notre bâtiment étant en état de partir, le soir même nous quittâmes la baie. Durant le séjour que nous y fîmes, les habitans eurent pour nous d'aussi bons procédés que la première fois, et nous fournirent abondamment des cochons et des légumes. En échange, nous leur donnâmes des feuilles de cuivre, des cercles de fer et des clous. Les canards que nous leur avions laissés, et les bestiaux du capitaine Vancouver, s'étaient beaucoup multipliés. Les graines des légumes avaient péri, probablement faute de soins. Quelques racines de raifort poussaient très-bien, et on nous dit que les choux et quelques au-

tres plantes prospéraient dans l'intérieur du pays. Mais nous ne poussâmes pas nos promenades assez loin pour pouvoir les voir. Les chèvres étaient très-nombreuses, et plusieurs brebis avaient mis bas. 1796. Juillet.

John Young, le matelot anglais qui, lorsque j'étais parti de cette île m'avait accompagné à Wohahoo, était de retour; mais Tamaah-Maah et les autres chefs étaient toujours aux îles sous le vent. Leur absence avait beaucoup contribué à augmenter le pouvoir d'un chef nommé Naametehaw, frère de Tianna. Il s'était révolté, et s'emparait peu à peu de toute l'île. Il possédait alors quatre des six districts dont elle est composée, et s'approchait de Karakakoa, où il n'était guère possible de lui opposer de la résistance. Le peuple avait de la répugnance à combattre, parce qu'il lui manquait un chef en qui il eût assez de confiance pour le mettre à sa tête. La seule personne de distinc-

1796. Juillet.

tion qui fût alors parmi eux, était Mahooa, qui avait perdu la vue. Il avait le plus grand desir de nous accompagner à Wohahoo, afin de pouvoir instruire Tamaah-Maah de ce qui s'était passé; mais le peuple, qui n'avait pas d'autre chef, ne voulait pas le laisser aller.

Un européen avait été tué dans une escarmouche contre les rebelles. Leur chef avait voué une vengeance implacable aux quatre autres européens qui étaient du parti de Mahooa. Il me paraissait extraordinaire que Tamaah-Maah négligeât à ce point Owyhee, et la laissât à la merci d'un usurpateur; mais il était encore plus singulier que, tandis qu'un chef d'Atooi prenait possession d'Owyhee, ce même Tamaah-Maah se préparât de son côté à envahir l'île d'où l'usurpateur et son frère Tianna étaient venus. Telle était l'absurdité de la conduite de Tamaah-Maah. Son ambition causait sa ruine et celle de ses amis; et cependant il n'osait

en envoyer aucun à Owyhee, de crainte de le voir se ranger du côté des révoltés. Une jalousie mutuelle du pouvoir semble être générale et constante parmi les chefs des îles de la mer du Sud. Il n'était pas venu de navires dans la baie depuis que nous l'avions quittée. Tout y était en abondance. Presque tous les habitans avaient la gale; mais il n'y en avait qu'un petit nombre attaqués de la maladie vénérienne. 1796. Juillet.

Nous arrivâmes à Wohahoo le 25 juillet dans la matinée, et nous attendîmes dans la baie de Wytetee que Tamaah-Maah vînt à bord. A midi il s'y rendit accompagné de plusieurs chefs. Il arriva du port de *Fair-Haven* dans un canot large qui allait à la voile, et construit par les européens demeurant dans cette île. On l'avait destiné pour l'attaque d'Atooi; mais ce projet était abandonné pour le moment, et les chefs avaient formé celui de retourner à Owyhee. Ils avaient bien tâché d'at- 25.

1796. Juillet.

teindre Atooi ; mais le tems était trop mauvais pour leurs pirogues, et la révolte d'Owyhee apporta pour le moment du changement dans leurs plans. L'île était plus mal que jamais pourvue de provisions. Les habitans avaient détruit tous les cochons lorsqu'ils l'abandonnèrent pour aller à Atooi, et il nous fut impossible de nous procurer des légumes, qui avaient tous péri faute de culture. Cette disette avait occasioné la destruction d'un grand nombre des infortunés habitans. Le manque absolu de toutes choses les avait porté à prendre tout ce qui se trouvait sous leurs mains ; les chefs les avaient punis de ces vols de la manière la plus cruelle, et en avaient fait brûler plusieurs tout vifs. On comptait que Tamaah-Maah avait perdu six mille hommes de son peuple, par la conquête de cette île et les calamités qui en avaient été la suite. Comme le navire qui avait été construit dans le port par les européens n'était pas en-

tièrement prêt, Tamaah-Maah désirait ardemment que je lui donnasse tous les objets nécessaires pour l'équiper, et même des canons et de la poudre. Je lui fis présent de plusieurs articles beaucoup plus utiles, et nous nous séparâmes de la manière la plus amicale; car il m'accorda la permission de faire un établissement dans la partie de l'île que je choisirais. 1796. Juillet.

Wohahoo paraît être l'endroit le plus convenable pour un premier établissement, à cause du port. Dans la baie de Whytetee, à l'ouest de *Fair-Haven*, il y en a un autre qui paraît avoir la forme d'un grand bassin, lorsque l'on a passé les ressifs. On trouve dans ce bassin des perles assez grosses et de bonne qualité. L'île d'Owyhee a aussi deux ou trois ports; mais il n'y peut entrer que de petits bâtimens. Le meilleur est dans le district d'Ahudo, sur la côte orientale de l'île. Son entrée est formée par un ressif sur lequel Cook a touché, et

1796. Juillet. qu'il rapporte avoir un peu endommagé son bâtiment.

25. Le 25 dans l'après midi nous quittâmes les naturels, et fîmes route pour l'île d'Atooi, où je me proposais de finir notre eau. Le lendemain, nous mouillâmes dans la baie de Wymoa, par 25 brasses, à un mille et demi de la côte. Les extrémités de la terre nous restaient au S. 60° E. et au N. 72° O.

26. Le 26, nous commençâmes de grand matin à faire notre eau. Mais les naturels soutinrent fortement qu'elle était leur propriété, et que nous n'en prendrions pas une goutte à moins de la payer avec de la poudre. Lorsqu'on vint me faire part de leur résolution, j'envoyai un détachement armé pour protéger ceux qui faisaient l'eau, et pour convaincre les naturels que j'étais déterminé à prendre ce qu'ils ne voulaient pas m'accorder de bonne grace. La suite de cette mesure fut qu'on ne nous opposa aucun obstacle. Quelques habi-

tans nous ayant aidé à emplir et à rouler nos pièces, nous les payâmes de leurs peines, et notre eau fut finie dans 24 heures. 1796. Juillet.

Depuis la dernière fois que nous étions venus à cette île, elle avait été entièrement conquise par un chef nommé Teavee, petit-fils de Perorannee. Timoree, le roi déposé, vivait avec lui dépouillé de toute espèce de pouvoir. Nous ne vîmes aucun de ces personnages. Ils étaient dans l'autre partie de l'île, gênés par quelques cérémonies du Taboo. Mais nous apprîmes qu'ils avaient envoyé des ordres pour empêcher qu'on nous vendit rien, à moins de payer chaque chose avec de la poudre ou des fusils. Cela fut cause que nous n'achetâmes rien. Un navire de Bristol, appelé le *Rubi*, avait acheté des cochons à cette condition. C'était le seul navire qui eût touché à cet endroit depuis notre départ, excepté le Brick *Lady Washington*.

1796. Juillet. 27. Dans la soirée du 27, un européen vint à bord. Il nous dit que le lendemain il arriverait quelqu'un de la part du chef, avec la commission de nous procurer des provisions ; car dès qu'il avait su que c'était nous qui étions mouillés, il avait consenti à nous en faire donner. Comme je n'ajoutais pas foi au rapport de cet homme, je jugeai inutile d'attendre ; mais je le priai de nous suivre à Onehow avec toutes les provisions qu'il pourrait se procurer.

28. Le matin du 28 nous partîmes, et fîmes route pour Onehow, où nous mouillâmes l'après-midi dans la baie d'*Yam* par 15 brasses fond de sable, à 1 mille et demi de la côte. Les extrémités nous restaient au N. 29° E. et au S. 10° E. Ayant le dessein de n'y rester que 48 heures pour m'y procurer des ignames, j'envoyai après déjeûner le canot à terre, avec une petite tente et trois soldats de marine armés, pour protéger le marché. Je pensais que les

vivres y seraient en grande abondance ; car nous n'en avions acheté que peu à bord. Le soir j'allai à terre, et je vis avec chagrin que la quantité achetée était très-petite. Comme je souhaitais la rendre plus considérable, je me rendis à des plantations voisines ; mais j'appris que la disette était générale dans l'île. A mon retour, je trouvai une troupe d'insulaires qui venaient d'arriver d'Atooi, et avec eux Tupararo, celui qui avait la commission de nous suivre et de nous apporter des provisions. Je demandai des nouvelles de Hugues l'européen. Tupararo m'assura qu'il viendrait nous rejoindre dans la matinée, et que nous aurions en abondance des pommes de terre et des ignames. Il me pria de venir alors à terre, et d'apporter du drap écarlatte pour lui en faire présent. Je lui répondis que le canot irait à terre pour emporter la tente, et qu'il pourrait profiter de son retour pour venir recevoir

1796. Juillet.

son présent. Les *midshipmen* retour-
1796. nèrent à bord au coucher du soleil,
Juillet. et je suivis à pied le rivage, pour gagner le grand canot qui m'attendait à environ un mille de distance dans le sud. Je marchais fort tranquillement, accompagné par un seul insulaire, et j'en rencontrai plusieurs avant d'arriver au canot, qui était plus loin que je ne l'avais cru. Comme j'étais déjà venu deux fois dans cette île, et que plusieurs officiers avaient fait des parties de chasse dans l'intérieur sans être aucunement inquiétés, je n'avais pas la moindre crainte pour ma sûreté. Mais le malheureux événement qui arriva le lendemain, fit voir que j'avais eu le bonheur d'échapper à un danger réel.

30. Dans la matinée du 30, je reçus quelques ignames d'un vieillard qui, me dit-on, était le père de Teawee. Tupararo m'apporta aussi des provisions, et quitta le bâtiment en me disant qu'il allait m'en envoyer davantage. Alors je

donnai ordre à un canot d'apporter tout ce qu'il aurait à envoyer; puis je commandai au maître d'aller à terre avec deux soldats de marine armés, et de prendre aussi avec lui un homme pour faire les échanges, tandis que l'équipage du canot, avec un *midshipmen*, resterait mouillé sur un grapin. Je les avais disposés ainsi, afin qu'ils pussent s'aider en cas de besoin, et fussent sur leurs gardes. Ils devaient faire un signal s'il arrivait quelque chose. Il n'y avait pas une heure qu'ils étaient partis, que l'officier qui était de garde sur le pont vint m'avertir que la plupart des pirogues des naturels étaient retournées à terre. Je donnai ordre en conséquence qu'on fit signal à nos canots de revenir. Il était alors 11 heures. Nous vîmes nos gens abattre les tentes, et peu après nous entendîmes faire feu du canot. Comme on ne nous fit aucun signal, je crus qu'ils avaient tiré pour rappeler ceux qui étaient absens. Mais peu après on

1796. Juillet.

1796. Juillet. fit signal pour demander le grand canot, et j'envoyai un officier avec des soldats pour aller porter du secours. Au retour d'une des embarcations, j'appris avec beaucoup de chagrin que les deux soldats de la marine avaient été tués, et que le maître et le botaniste qui avaient été à terre pour faire les échanges, s'étaient échappés avec la plus grande difficulté. Le grand canot resta le long du rivage pour empêcher les naturels d'enlever les deux corps morts; car ils paraissaient désirer vivement de les avoir en leur possession, quoiqu'ils fussent tombés dans l'eau. Comme ce malheureux événement était arrivé sans que nous y eussions donné le moindre sujet, je délibérai avec mes officiers sur les mesures que nous devions prendre. Leur avis fut qu'il fallait empêcher les naturels de s'emparer des cadavres, puis nous rendre à Atooi, y saisir quelques-uns des chefs, et les obliger à nous livrer Tupararo et les principaux auteurs

de ce meurtre. Nous pensâmes aussi qu'il fallait faire un exemple sur le lieu même. Nous mîmes du monde dans nos embarcations, et les soldats reçurent l'ordre de mettre le feu aux pirogues, aux maisons et aux plantations, jusqu'à la distance d'un mille de l'endroit du rivage où étaient nos embarcations, et de revenir avant le coucher du soleil. Lorsqu'ils étaient en route, nous entendîmes quelques coups de fusil partir du grand canot, ce qui fit que les autres embarcations purent aborder sans obstacle. Les naturels eurent soin de se tenir au-delà de la portée du fusil; ceux qui n'étaient pas assez éloignés se jetaient à plat ventre en voyant la lumière des amorces, puis ils se relevaient et s'enfuyaient à toutes jambes. Les maisons ne tardèrent pas à être en feu, et on brûla ou détruisit seize pirogues le long du rivage. Sur ces entrefaites, les naturels se réunirent en grand nombre, armés de lances. Deux d'entr'eux avaient

1796. Juillet.

1796. Juillet. les habits et les fusils des deux infortunés soldats. Ils s'enfuirent à l'approche de nos gens, et empêchèrent par là qu'on les punît de leur perfidie. Cependant on trouva les cadavres à 9 pieds au-dessous de l'eau. A 3 heures après midi, M. Mudge revint; alors les naturels se précipitèrent dans l'eau pour chercher les cadavres; ils trouvèrent le grapin que nos gens y avaient perdu dans l'attaque.

De tous les meurtres qui ont été commis dans ces îles, celui-ci semble avoir été aussi peu provoqué que les autres. Je ne puis concevoir ce qui l'a occasioné; mais voici comme M. Cowley, le maître, et M. Alexandre, le botaniste, m'ont raconté qu'il avait eu lieu. Le maître, en apercevant notre signal, avait donné ordre au canot de s'approcher, et s'était mis à abattre la tente. Les soldats défirent leurs baïonnettes, et un d'eux donna son fusil au botaniste, afin de pouvoir ployer la tente. Dans ce moment, tandis qu'ils ne soupçon-

naient aucun danger, le botaniste fut renversé par un coup qu'on lui donna par-derrière, et Tupararo s'enfuit avec le fusil que le botaniste avait laissé tomber. Les deux soldats furent traités de même. Lorsqu'ils furent revenus à eux, il n'y avait plus moyen de tirer le fusil qui restait, car les naturels les serraient de très-près tandis qu'ils faisaient leur retraite vers le bord de la mer. Le maître atteignit heureusement le canot, et le botaniste se sauva en poignardant un homme qui s'était avancé dans l'eau pour le saisir. Mais les infortunés soldats, embarrassés par leurs équipemens, furent massacrés dans l'eau par les sauvages. En examinant leurs corps, l'un parut avoir reçu plusieurs coups de sa propre baïonnette; l'autre, qui ne savait pas nager, avait une forte contusion à la tête, et semblait avoir été noyé. On les retrouva entièrement nus, à l'exception de quelques lambeaux de leurs culottes longues.

1796. Juillet.

1796. Juillet. Pendant le massacre, le canot, suivant le rapport du *midshipmen*, était à moins de 25 toises du rivage, dont on tâchait de se rapprocher à force de rames, tandis qu'une partie de l'équipage faisait un feu continuel avec deux fusils. Malheureusement on ne put pas sauver ces infortunés de la rage des naturels, et on ne blessa qu'un homme parmi une vingtaine qui les poursuivaient dans l'eau. Je crains qu'on n'ait agi avec confusion, et qu'on n'ait pas été assez près du rivage pour donner les secours nécessaires dans cette circonstance malheureuse. Si le canot avait été placé, comme je l'avais ordonné, environ à 50 toises de la tente qui était dressée sur une éminence, il eût présenté une ressource assurée; car alors si les naturels s'étaient précipités du haut de l'éminence, ils auraient été entièrement exposés au feu. Il est donc très-probable que le canot était à une distance plus considérable. Le maître,

qui nageait très-bien, cria que si l'on ne s'approchait pas davantage, il se noierait infailliblement; et lorsqu'il atteignit le canot, le grelin du grapin avait été coupé ayant 25 brasses dehors; le vent venait de terre. Il trouva nos gens dans un grand désordre, et leur dit de faire signal au bâtiment, ce que le *midshipmen* avait négligé. Les naturels tirèrent quelques coups de fusil au grand canot, qui fut percé par les balles; mais il riposta par deux ou trois coups de pierrier, qui dispersèrent la foule, et tout fut tranquille. Il était singulier que *Rahinna* et Timarroe, deux femmes amenées de la côte N. O. de l'Amérique par le capitaine Vancouver, fussent venues avec nous depuis Atooi; car Tupararo était le mari de la première, et on avait envoyé son enfant à bord pour que nous le vissions. Ces femmes étaient dans de grandes alarmes, et prièrent qu'on les renvoyât à terre. Je leur accordai leur demande,

1796. Juillet.

1796. Juillet. et leur donnai à chacune une lettre pour qu'elles les remissent au premier bâtiment qui arriverait; mais je leur recommandai de ne pas les montrer, sous aucun prétexte, aux européens qui étaient à Atooi.

31. Le 31, nous désirions beaucoup arriver à cette île avant que la nouvelle du triste événement qui venait de se passer y parvînt; mais le vent, qui venait de l'est, était directement contraire à notre route. C'était réellement malheureux; car nous ne pouvions pas supposer que les habitans d'Atooi, qui trempaient dans cette affaire, se rendissent à notre bord. Nous pensions que le complot avait été formé dans cette île, et que l'européen Hugues en avait eu connaissance, puisqu'il n'était pas venu avec Tupararo. J'abandonnai donc mon projet pour le moment, me proposant de profiter du vent, s'il devenait favorable, dans peu de jours; et en attendant, de déterminer la situation des îles Bird et

Montagne. Nous partîmes donc dans ce dessein, et fîmes route au S. $\frac{1}{4}$ S. O. L'île d'Orehoua est par 22° 02′ lat. N., et 199° 50′ E. 1796. Juillet.

Le 1.er, à 6 heures après midi, nous vîmes une petite île qui nous restait au S. 65° O., environ à 12 lieues de distance. A 10 heures, nous serrâmes le vent et continuâmes à tenir au plus près sous les huniers, jusqu'au jour, que l'île nous restait au S. 62° O., à 7 ou 8 lieues de distance. Nous fîmes route dans cette direction; à midi, nous en passâmes à moins de deux milles, et elle s'étendait du S. 23° E. au S. 41° E. Nous trouvâmes 25 brasses fond de sable. Cette île n'a pas plus d'un mille d'étendue dans toutes les directions. Les deux extrémités sont escarpées et d'une hauteur considérable, et elle est basse dans le milieu. Il nous parut que les canots n'y pouvaient pas aborder, et qu'elle n'était habitée que par des oiseaux de mer qui faisaient leurs nids dans le creux de ses rochers escarpés. Août. 1.er

1796. Août.

Cette île fut vue en 1789 par le capitaine Douglas, qui l'a décrite et en a déterminé la position. On voit sur les cartes deux îles voisines l'une de l'autre et fort bien placées, à-peu près sous le même parallèle. Nous ne pûmes en voir qu'une avec un horizon très-serein. Nous plaçons l'île Bird à 23° 3′ 50″ de lat. N., et à 197° 54′ E. de longit. E. d'après le n°. 1.

A 6 heures après midi, l'île nous restait au S. 32° E., à 9 ou 10 lieues. Nous aperçûmes beaucoup d'oiseaux.

Le vent restant toujours fixe à l'est, je vis qu'il n'y avait pas d'espoir de retourner à Atooi, à moins d'y mettre trop de tems. J'abandonnai donc cette idée et fis route à l'ouest, dans l'intention de me maintenir sur le parallèle de 28° 30′ N., que nous n'avions aucune raison de supposer avoir été parcouru avant, et sur lequel nous pouvions faire de nouvelles découvertes. Comme nous n'avions pu trouver l'île de Donna-

Maria-Legara à l'est, je crus qu'il serait possible de la rencontrer sur notre route. Aujourd'hui nous ne vîmes pas d'oiseaux ni aucun autre indice de terre. 1796. Août.

Dans la matinée du 8, nous aperçûmes une tortue, et toute la journée le bâtiment fut entouré de paille-en-culs. 8.

A 20 h. 45′, je fixai la longitude par milieu de 3 séries de distances du soleil à l'ouest de la lune. . . . . 190° 50′ 30″ E.

M. Chapman, par milieu de 5 séries. . . . . 191 3 36 E.

M. Crosley, par milieu de 4 séries. . . . . .

N.° 1, en même tems. . . 190 52 30 E.

Le 14, ayant consommé les provisions fraîches que nous avions prises à Owyhee, nous donnâmes des salaisons à notre équipage, avec de la choucroute et des tablettes de bouillon, qu'on faisait cuire avec des pois. En ouvrant notre barrique de graine de moutarde, nous la trouvâmes entièrement gâtée, parce que l'air s'y était introduit. 14.

1796. Août. 17. Le 17, nous vîmes plusieurs requins à l'entour du bâtiment. Nous mîmes un canot dehors pour découvrir s'il n'y avait pas de courant ; mais nous n'en trouvâmes pas.

22. Le 22, à 2 heures après midi, nous gouvernâmes plus au N., faisant route environ à 30 lieues au N. de celle du Capitaine Clerke dans ces parages. Dans la matinée, nous vîmes un oiseau qui ressemblait à un pluvier, ainsi que des poissons volans et des paille-en-culs.

23. Le 23, nous trouvant sous le parallèle d'un île appelée *Rio de la Plata*, mais 2° à l'E. de sa position supposée, nous prîmes l'O. ¼ S. O. afin de la rencontrer. Le tems était plus frais que nous ne l'avions trouvé depuis quelque tems. Cependant la chaleur ne nous avait jamais paru incommode, et la beauté de la mer nous permettait de tenir nos sabords ouverts nuit et jour. Si cette île eût été bien placée dans la carte de Cook, nous eussions dû la

voir à midi, quoiqu'un courant nous eût placé à 16′ au S. de notre estime. 1796. Août.

Le 29, ayant couru 7° à l'E. de l'endroit où est placé *Rio de la Plata*, sans apercevoir le moindre indice du voisinage de la terre, à 7 heures du soir nous fîmes route à l'ouest. Il nous sembla que durant ces 24 heures, un courant nous avait fortement portés au N. E. 29.

Le 2, en visitant les soutes, nous trouvâmes beaucoup de hardes de matelots et quelques-unes de nos voiles neuves en mauvais état. L'humidité s'était introduite dans toutes les parties du navire, et la chaleur que nous n'avions cessé d'éprouver, avait occasioné une grande fermentation. Après avoir fait du feu dans le poste aux malades, nous nous purgeâmes du mauvais air avec le ventilateur. Le thermomètre, dans le poste aux malades, se tenait ordinairement à 85 et 87 degrés. Aujourd'hui nous éprouvâmes un courant qui portait au N. O. Sept. 2.

1796. Sept. 5. Le 5, nous tînmes le plus près, en faisant route à l'ouest, afin de pouvoir prendre connaissance de la côte nord du Japon.

6. Le 6, nous vîmes plusieurs arbres flottans, et des cachalots d'une taille énorme.

Nous continuâmes à tenir le vent, en faisant route à l'ouest, dans l'espoir de voir la terre, dans le cas où la brume se serait dissipée. Le baromètre ayant baissé tout-à-coup, nous annonça un changement de tems. A 5 heures, le vent augmenta ; nous prîmes trois ris dans les huniers, et nous amenâmes nos vergues de perroquet. A 6 heures, le vent tourna au S. grand frais ; nous prîmes les bas ris, et cargâmes la grande voile pour sonder. Avant d'avoir jeté le plomb, la misaine et le foc furent déchirés ; la violence des raffales augmenta, et pendant qu'on serrait la grande voile, le petit hunier fut déralingué. Le vent ayant sauté du S.

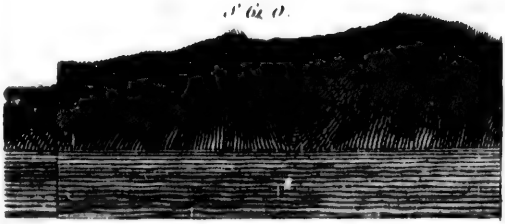
au N. O., emporta aussi le grand hunier. Le bâtiment donnait tellement à la bande, et le vent était si impétueux, que nous craignîmes de perdre nos mâts. Ne pouvant établir aucune voile, nous étions entièrement livrés à la fureur des vents et de la mer. Les lames qui nous couvraient, frappaient le bâtiment avec tant de force, que nous ne pouvions soutenir leur effort. Cependant nous n'éprouvâmes pas d'autre accident que celui de la perte de nos voiles; mais c'en était une bien grande dans notre situation. Cette bourasque, qui ne dura qu'une heure, est la seule de ce genre que j'aie éprouvée; car elle ne fut accompagnée ni d'éclairs, ni de tonnerre, ni de pluie. A 8 heures du soir, le vent s'appaisa peu à peu, et souffla bon frais du N. O. Pendant la nuit le tems fut beau. Au point du jour nous aperçûmes les côtes du Japon, qui s'étendaient de l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. au S. O., à la distance de 7 à 8 lieues.

1796. Sept.

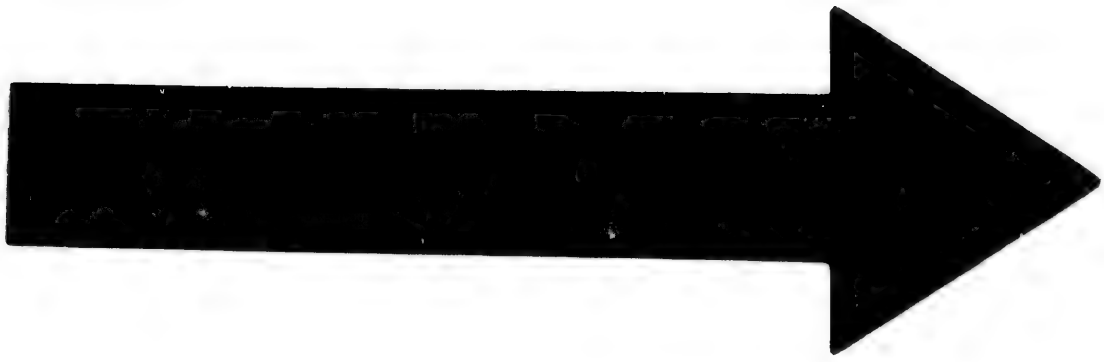
1796. Sept. D'après la hauteur méridienne, nous étions par 39° 55′ de latitude boréale. Les extrémités de la terre qui étaient en vue, nous restaient au N. 69° O. et au S. 46° O. Nous voyions dans le S. 52° O., à 5 ou 6 lieues de distance, une passe à l'entrée de laquelle il y avait une île. Nous supposâmes que ce devait être l'entrée de Nambu. D'après la carte du capitaine King, ce relèvement et la latitude nous plaçaient par les 142° 50′ de longitude orientale, ce qui est à-peu-près la longitude moyenne de nos montres. Nous étions trop éloignés de terre pour pouvoir faire d'autres remarques. Mais nos observations, et le changement de notre position par rapport à la côte, nous indiquèrent un courant qui nous portait fortement au sud.

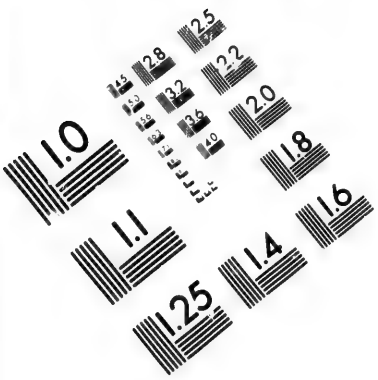
8. Le 8, nous nous occupâmes à mettre le gréement en état, et à réparer les dommages occasionés par le dernier ouragan. A 6 heures, nous étions à

qua l'environ une heure.
31



Cay





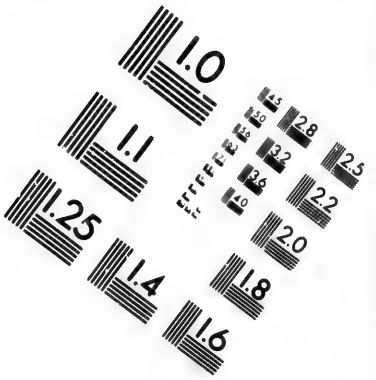
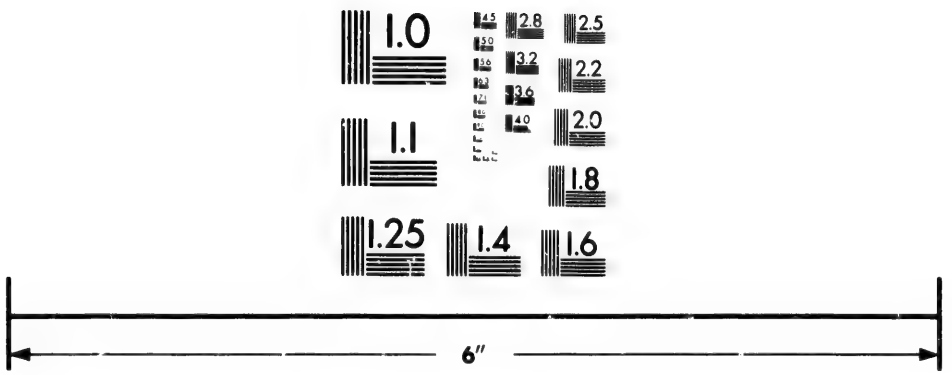
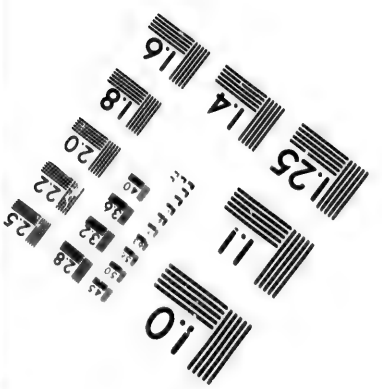
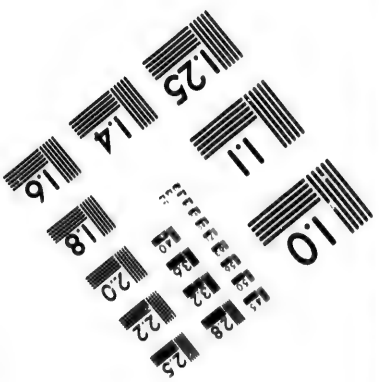


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

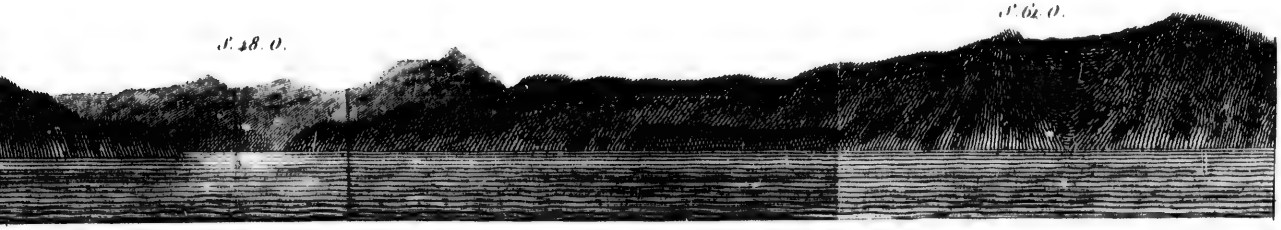
1.25
1.28
1.32
1.36
2.2
2.0
1.8

1.0

Ile au Sud de l'entrée de la Baie de Jedde, sur laquelle on a apperçu un Volca
— 31 juillet 1797, à 5 heures du

Terres présumées être celles du Cap et du Port Nambu. —

ppercu un Volcan d'où sortait de la fumée, à des intervalles d'environ une heure.
97, à 5 heures du soir.



Port-Nambu. — 4 Août 1797, 10 heures du matin.

5 ou 6 lieues de terre, dont les extrémités nous restaient au N. 40° O. et au S. 40° O. Nous sondâmes plusieurs fois dans la nuit sans trouver fond, avec une ligne de 120 brasses. A midi, les extrémités de la côte nous restaient au N. 42° O. et au S. 16° O. L'entrée du port de Nambu fut relevée au S. 35° O., à la distance de 3 à 4 lieues. Le courant portait avec force au S. O. en suivant la côte; car au lieu de nous trouver à 30 milles au N. N. O. de Nambu, comme nous le croyions d'après notre estime, les relèvemens nous placèrent plus au S. O. de ce port que ceux de la veille. 1796. Sept.

Le 9, à 4 heures, le vent ayant passé au S. E., nous fîmes route au nord. Nous eûmes peine à refouler le courant; car le port de Nambu fut relevé pendant long-tems au même rumb de vent, environ à 7 ou 8 milles de distance. Le tems était si sombre que nous ne pûmes rien voir distinctement; 9.

1796. Sept. cependant il nous fut possible de reconnaître que ce port était assez étendu. Le baromètre ayant beaucoup baissé, nous donna lieu de craindre du mauvais tems. A 6 heures et demie, les extrémités nord du Japon nous restaient au N. 50° O., à 6 ou 8 lieues de distance. Le vent changea tout-à-coup et souffla grand frais; le tems se refroidit. A 5 h. 30′ du mat., à peine pouvions-nous apercevoir la côte du Japon, qui nous restait au S. 30° O., à 10 ou 12 lieues de distance.

La carte du capitaine King place le port de Nambu par 39° 47′ de latitude boréale, et 142° 30′ de longitude orientale. D'après cette position, je pris un nouveau point de départ. Dans la journée, le courant nous porta environ de 15 milles au S. O. La longitude du port Nambu, obtenue par la montre n.° 1, est plus occidentale que celle du capitaine King, de 58′ de degré.

10. Le 10, à 3 h. du mat., nous avions la

terre au N., et au point du jour elle nous restait au N. 40° O., à la distance d'environ 5 lieues. La pointe N. était très-basse, mais celle du S. était très-élevée. La côte était formée par des rochers escarpés. A midi, elle s'étendait du N. 12° O. au N. 40° O., environ à 6 lieues de distance. Le courant nous portait au S. O., et nous éloignait insensiblement de la terre. Dans l'après-midi, nous avions mesuré la vîtesse du courant, et nous avions trouvé qu'il portait au S. environ 3 milles par heure. Nous sondâmes toute la journée, sans trouver fond, avec une ligne de 100 brasses. 1796. Sept.

Le 11, dans la soirée, un petit vent d'E. nous porta vers la côte. A minuit il sauta au N. N. E. Au point du jour nous étions près de la pointe S. E. de la terre. A 8 h. du mat., les extrémités nous restaient au N. 23° E. et au N. 43° O. Une pointe fut relevée au N. 30° E., à 2 ou 3 milles de distance. La sonde 11.

1796. Sept. donna 22 brasses fond de petits cailloux et de sable. Après avoir doublé cette pointe, nous fîmes le N. 50° O. En suivant la côte, plusieurs rochers découverts s'étendaient au large de cette pointe, qui était basse et plate. Il y en avait deux qui ressemblaient à des oreilles d'âne. Ils sont N. 15° E., ou S. 15° O. avec la pointe N. E. de la terre. La côte qui est au N. de ces rochers forme une petite baie, et est très-basse jusqu'à une plage de sable située à 3 ou 4 lieues de la pointe dont nous venons de parler. A cet endroit on commence à voir de hautes montagnes dans l'intérieur du pays. Le terrain s'élève en pente douce, depuis le rivage jusqu'au sommet de ces montagnes, qui forment plusieurs chaînes de différentes hauteurs, couvertes de bois, et qui offrent un aspect très-agréable. Nous vîmes plusieurs maisons éparses le long du rivage, et des bateaux sur la plage. A midi, la pointe de

rochers nous restait au S. 73° E., environ à 3 lieues de distance. La sonde donna 30 brasses. 1796. Sept.

Le 12, dans l'après-midi, nous fûmes accostés par trois bateaux pêcheurs. Les hommes qui les conduisaient étaient d'une couleur cuivrée claire. Leurs cheveux étaient noirs et très-épais, et ils les avaient coupés derrière la tête. Tous portaient de longues barbes. Leur physionomie était expressive et remplie de douceur. Ils étaient de taille moyenne, et vêtus de robes tissues d'écorce d'arbre. Le collet et les poignets étaient bordés de toile bleue. Leur corps était ceint d'un morceau d'étoffe semblable au *maros* d'Owyhee. Ils portaient des anneaux d'argent aux oreilles. Tous avaient un couteau dans une gaîne attachée à leur ceinture. Avant de monter à bord de la corvette, ils nous saluèrent de la manière la plus respectueuse, suivant la coutume des Orientaux. Nous leur offrîmes des verroteries 12.

1796. Sept. et différentes bagatelles qui parurent leur faire grand plaisir. Nous leur parlâmes ; mais nous ne pouvions nous comprendre les uns les autres. Je suis porté à croire, d'après leur conduite, qu'ils n'avaient jamais vu de navire européen ; car en arrivant ils avaient l'air inquiet, et en mettant le pied sur les passes-avant, où ils s'assirent, ils restèrent quelque tems sans proférer une parole. Lorsqu'ils furent revenus de leur étonnement, nous leur demandâmes si l'île s'appelait *Matsmai*. Mais à ce nom, ils indiquèrent tous qu'elle était à l'est. Nous pûmes conclure de leur manière de prononcer, qu'ils nomment leur île *Insu* [1]. Après être restés

[1] Insu est le fameux pays de Jeso. Avant ce voyage et celui de La Peyrouse, il n'était connu des Européens que par les journaux du *Castricom* et du *Breskes*. Voici un extrait de l'ouvrage de Forster, sur les découvertes faites dans le nord (page 261 du tome 2 de la traduction française.) « En 1643, la compagnie hollandaise

une heure avec nous, ils se retirèrent, et nous saluèrent, en partant, de la même

1796. Sept.

des Grandes-Indes donna ordre d'envoyer deux vaisseaux de l'Inde au nord, afin d'examiner la route du Japon au nord, et même d'aller aussi loin que possible vers l'Amérique septentrionale, et de chercher un passage dans cette partie. Pour remplir cet objet, deux bâtimens partirent ensemble du hâvre de l'île de Ternate, le 3 février 1644. Ces deux bâtimens étaient le *Castricom*, commandé par le capitaine Martin Herizoon Van Vriez, et le *Breskes*, sous le commandement du capitaine Hendriek Cornelis Shaep. Le 14 mai, les deux bâtimens furent séparés par une tempête, à la distance de 56 lieues de Jeddo, capitale du Japon. Ils aperçurent la terre de Jeso. Le *Breskes* traversa le détroit de Sangaar, au 41° 50′ de latitude nord, et au 164° 18′ de longitude à l'est de Ténériffe, (148° E. de Greenwich.) Ils virent encore la terre au 43° 4′ de latitude nord. Lorsqu'ils étaient au 44° 4′, quelques canots vinrent du rivage vers le bâtiment. Ils découvrirent encore la terre au 43° 45′, ainsi qu'au 44° 12′, et à la longitude de 167° 21′ E. Sous le 45° 12′ de latitude nord, et le 169° 36′ de longitude E., la terre parut dans l'éloignement comme un grand nombre d'îles;

1796. Sept. manière qu'ils nous avaient salué à leur arrivée : ils continuèrent les mêmes

mais en approchant, ces îles leur parurent ne former qu'une seule terre. Ils aperçurent, par le 46° 15′ N. et le 172° 16′ E., ainsi qu'au 172° 53′ E., quelques hautes montagnes. Ils virent encore terre au 47° 8′ N. et 173° 53′ E. Nous voyons par cette relation, ainsi que par celle du *Castricom*, que ce qu'on appelle *la terre de Jeso* consiste en effet en une grande quantité d'îles connues aujourd'hui par les Russes sous le nom de *Kouriles*. Les Hollandais s'imaginèrent avoir découvert dans Jeso un pays très-étendu. Dans la dernière relation que nous avons des Russes, on donne la même description de la terre de Matzmai, dans laquelle les Hollandais parlent d'un lieu nommé *Acquis*, que les Russes appellent *Atkis*. Le détroit entre Matzmai et le Japon, a environ 60 verstes ou 34 milles géographiques de largeur. Le courant y est très-fort, comme dans tous les détroits qui séparent les îles Kuriles. Ce pays semble avoir pris son nom de Jeso ou Yeso, de ce que les habitans sont très-velus ; *eso* ayant en hollandais la même signification qu'*Esaü*. »

Il résulte de ce passage, qu'il ne paraît pas prouvé que le *Breskes* ait jamais passé par le

salutations, jusqu'à ce qu'ils fussent à une certaine distance. Pendant la nuit 1796. Sept.

détroit de Sangaar; car il fut jeté sur la côte septentrionale du Japon, en essayant de le faire. Jeso ou Insu, au lieu d'être divisé en plusieurs îles, n'en forme qu'une seule séparée du Japon par le détroit de Sangaar, et de l'île de Sagalien au nord, par celui de La Peyrouse.

Les Kouriles, au lieu de former une partie de Jeso, sont des îles différentes, qui s'étendent depuis la partie N. E. de Jeso, jusqu'au Kamchatka.

Dans l'histoire des découvertes faites par les Russes, par Muller, tome 1, page 362, on trouve le journal du *Breskes*, publié par Witzer. On y trouve une ressemblance frappante entre la description qu'il fait de Jeso, et celle qui se trouve dans ce voyage-ci.

« Le vaisseau le *Breskes* avait été envoyé l'an 1645 avec le *Castricom*, à la découverte de la Tartarie. Près de la côte orientale du Japon, ils furent séparés par la tempête, et le *Breskes* découvrit de son côté aussi la terre de Jeso. Ce fut au mois de juin qu'il fit voile par le détroit qui sépare la terre de Jeso du Japon, à 41° 50′ de latitude, et à 164° 48′ de longitude. La pointe qu'on découvrit la première, se faisait remarquer

1796. Sept. nous louvoyâmes pour gagner l'ouest. A midi, la pointe S. E. d'Insu nous

par 8 à 10 rochers semblables à des voiles, et de là s'étendait une chaîne d'écueils, jusqu'à un mille en mer. On vit là des petits bâtimens. *Les rameurs avaient une rame à chaque main, qu'ils tiraient tour-à-tour; ils allaient extrêmement vîte.* Ce peuple paraissait avoir de l'intelligence. *Leurs barbes étaient longues, noires et fortes.* Ils avaient le teint brun et la tête rasée, à la réserve d'une touffe de cheveux de deux doigts de large qui restait sur le devant de la tête. *On remarque qu'ils joignaient les mains sur la tête, en signe de reconnaissance.* Ils étaient vêtus de peaux d'ours et armés d'arcs et de flèches. De là le vaisseau cingla assez avant à l'est. Les matelots prirent beaucoup de cabeliaux. A la hauteur de 43° 4′, ils virent terre; à 44° 4′, ils furent abordés par des barques. Ceux qui les montaient étaient d'une bonne taille, robustes, et montraient de l'intelligence. Les femmes qui les accompagnaient avaient le teint brun, *les lèvres et les mains peintes en bleu, les cheveux coupés tout-à-l'entour de la tête, à trois doigts environ au-dessous de l'oreille.* On les aurait pris pour des jeunes hommes. L'eau-de-vie était fort de leur goût à tous. Quelques-uns avaient

restait au N. 65° E., et l'extrémité des terres dans le nord, au N. 28° O., à 8 ou 10 lieues de distance. 1796. Sept.

aussi des habits à la japonnaise; d'autres avaient des croix sur le dos. Outre l'arc et la flèche, ils avaient encore des sabres faits comme ceux du Japon, dont la poignée était incrustée d'or, la garde entourée d'un bord d'argent, et le fourreau ouvragé à ramage. Leurs baudriers étaient brodés en argent. Ils portaient aux oreilles des anneaux et des pendans de verroterie de Nuremberg. Ils avaient avec eux des peaux de chiens de mer et de castors, et quelques étoffes des Indes. Leurs bateaux étaient des troncs d'arbres creusés et sans ailes. A 43° 45′ de latitude, on vit encore terre, mais on n'y descendit point. Cette île est située 120° plus à l'est que la pointe orientale du Japon, qui est à 38° 4′. Différence en latitude, 9° 38′; direction nord-est, quart-d'est, et sud-ouest-quart-d'ouest. »

Spanberg, navigateur russe, rapporte qu'il aborda dans une grande île qui s'étend depuis le 40 jusqu'au 50° de latitude. Il ajoute que les habitans étaient extraordinairement velus, et qu'ils portaient des anneaux d'argent aux oreilles. Dans les instructions données à La Peyrouse, on

1796. Sept. 13. Le 13, nous fîmes route en suivant la côte à moins de deux milles. Nous virâmes de bord par 42 brasses. Les extrémités des terres nous restaient au N. 61° O., et au S. 62° E. Nous vîmes deux grands canots à l'ancre. Ils avaient chacun un mât placé au milieu de leur longueur, et leur voile était carrée, faite d'étoffe ou de toile. Ils ressemblaient, pour la forme, à une petite jonque de la Chine; mais nous étions trop éloignés pour les bien observer. Au point du jour, nous vîmes encore la terre, qui s'étendait du N. 15° O. au N. 50° O. Un cap très-remarquable, qui semblait détaché, nous restait au S. 70° O. Nous ne trouvâmes pas de fond après avoir filé notre ligne dans toute sa longueur.

14. Le 14, à 6 heures et demie, nous vi-

l'engage à consulter les différentes relations du pays de Jeso, recueillies par Buache, dans ses *Considérations géographiques et physiques*, page 57. (Note de l'auteur.)

râmes de bord par 42 brasses, à moins de 4 à 5 milles de la terre, qui s'étendait du N. 22° O. au N. 70° O.; ensuite on voyait une interruption: elle reprenait au N. 35° O., et s'étendait jusqu'au N. 75° O. D'après le peu d'élévation de la côte dont nous nous sommes approchés, il paraît que les terres qui semblaient détachées, doivent être liées avec d'autres terres basses. Il est également possible qu'elles se prolongent dans le nord. Pendant la nuit, nous louvoyâmes sous peu de voiles, et nous trouvâmes fond depuis 48 jusqu'à 56 brasses. Au point du jour, la terre d'Insu s'étendait du N. 7° O. au S. 78° E.; et la côte occidentale, du N. 22° O., au N. 87° O. On voyait une pointe élevée dans le S. 38° O. Nous étions alors presque dans le centre de la baie que je nommai *Volcano-bay* (baie des Volcans), dont les côtes se trouvaient à la distance de 5 lieues. Du haut des mâts on distinguait, mais avec peine, les

1796. Sept.

1796. Sept. terres qui forment la partie septentrionale de cette baie. Nous gouvernâmes à l'ouest; et à midi, une pointe de terre qui ressemblait à une île, nous restait au S. 80° O. La pointe élevée que nous avons relevée plusieurs fois, nous restait au S. 18° O., à 7 ou 8 lieues de distance; un volcan et l'extrémité orientale de la terre d'Insu, nous restait au S. 63° O.

15. Le 15, à 6 heures après midi, nous doublâmes la terre. A midi, nous la relevâmes au S. 8° O. A 9 heures du soir, nous étions dans une bonne position par rapport au volcan. Le matin, nous nous trouvâmes dans une baie spacieuse. Le volcan fut relevé au S. 10° E.; et ce qui la veille nous avait paru être une île au N. 64° E., à 5 lieues de distance. Les extrémités du côté de la pointe élevée, nous restaient au S. 48° E. Il sortait beaucoup de fumée du côté septentrional du volcan, dont nous étions éloignés de 3 à 4 milles. A l'ouest, on voyait

plusieurs maisons éparses le long du rivage. Avant midi, quelques habitans du pays vinrent nous faire visite. Ils ressemblaient en tout à ceux que nous avions déjà vus ; mais il y en avait quelques-uns qui auraient ressemblé à des Chinois, si leurs cheveux n'avaient pas été frottés d'huile, et n'avaient pas été longs sur les côtés et noués par-derrière ; le devant et le milieu de la tête étaient rasés. Ils avaient tous une pipe et une boîte pour mettre leur tabac. Ils parurent prendre beaucoup de plaisir en voyant l'intérieur de notre bâtiment. Un vent frais s'étant élevé, ils nous quittèrent, et nous fîmes route pour aller vers la partie N. de la baie, avec une jolie brise du large. A midi, ce que nous avions pris pour une île, nous restait au N. 87° E., et l'extrémité de la terre vue du côté de la pointe élevée, au S. 50° E. Nous étions à 4 lieues du volcan. Aujourd'hui, les longitudes données par nos montres, différèrent en-

1796. Sept.

1796. Sept. tr'elles, au point que nous ne pûmes leur accorder aucune confiance. Après avoir couru 14 milles au N. E., nous arrivâmes vis-à-vis un village près duquel nous vîmes une jonque mouillée à l'entrée d'une petite anse. Une chaîne de rochers s'étendait dans le N. O. Nous virâmes vent devant, étant par 10 brasses, pour les éviter. Ensuite j'envoyai un canot sonder en avant, et nous fîmes route à l'ouest, vers une baie qui semblait nous promettre un bon mouillage. A 4 heures, nous mouillâmes par 7 brasses fond de vase, environ à trois quarts de mille du rivage, et vis-à-vis un village considérable. L'extrémité de la chaîne de rochers nous restait au sud, et le volcan était de 5° plus à l'ouest, à la distance d'environ 10 lieues.

Nous reçûmes plusieurs visites des habitans du village près duquel nous étions mouillés; mais un Japonais qui vint peu après les renvoya. Nous es-

sayâmes de lier conversation avec ce nouveau venu; mais ce fut en vain. Il nous quitta avant la nuit, sans que nous eussions pu en tirer aucun renseignement. 1796. Sept.

CHAPITRE V.

Remarques sur le pays et les habitans des environs de la baie des Volcans. — Politesse des Japonais. — Description du port d'Endermo. — Observation sur les naturels ; leur habillement, leur parure, leurs habitations, leur nourriture, leurs embarcations. — Remarques sur les objets de commerce, l'agriculture, les plantes et les animaux. — Observations astronomiques. — Navigation le long de la côte d'Insu. — Ile de Spanberg.

1796. Sept. 16. Le 16, au lever du soleil, nos embarcations partirent pour aller chercher de l'eau. Elles en découvrirent vis-à-vis l'endroit où nous étions mouillés. Le Japonais qui s'y trouvait, leur fit signe qu'elle était très-bonne. Plusieurs naturels nous accompagnèrent ; mais le Japonais ne voulut jamais les laisser approcher qu'à une certaine distance. Ils étendirent des nattes près du rivage,

s'assirent pour fumer avec de petites pipes, et lièrent conversation avec nous, tandis que nous emplissions nos pièces à eau. Il nous parut qu'ils nous faisaient des questions sur notre départ, et nous témoignèrent le desir qu'ils avaient de nous voir partir. Nous voulûmes aller au village ; ils s'y opposèrent fortement ; et pour éviter tout différend, nous y renonçâmes. 1796. Sept.

Nous longeâmes en canot la côte qui était à l'ouest, jusqu'à la distance d'environ 2 milles. Le terrain s'élevait en pente douce, et formait des côteaux couverts de verdure, et sur lesquels on voyait quelques groupes d'arbres. Nous arrivâmes à un joli ruisseau où il y avait quelques maisons. Lorsque nous mîmes pied à terre, les naturels nous apportèrent des nattes pour nous asseoir, en nous donnant des marques du plus profond respect. Heureusement qu'il n'y avait pas à cet endroit de Japonais pour s'opposer à leur civilité. Comme cette

1796. Sept. partie de la côte était plus commode pour y faire l'eau et le bois, je résolus d'y venir faire ma provision. Après avoir observé la hauteur méridienne du soleil, nous retournâmes à bord. Pendant mon absence, plusieurs Japonais étaient arrivés au village vis-à-vis duquel nous étions mouillés. Ils avaient amené avec eux des chevaux chargés de marchandises. L'après-midi ils vinrent à bord avec les cérémonies qu'ils ont coutume de faire, pour nous rendre une visite. Ils étaient vêtus en toile de coton de couleur foncée, et avaient autour de la taille des ceintures d'un tissu d'argent. Chacun d'eux avait deux sabres richement ornés d'or et d'argent, et dont le fourreau était de beau laque. Ils portaient des sandales de bois garnies en paille, et chacun avait sa pipe et son éventail. Ils s'informèrent avec beaucoup de soin de quelle nation nous étions, et du dessein qui nous avait attiré chez eux. A mesure qu'ils avaient

l'air de comprendre nos réponses, ils les notaient ; car de même que les Chinois, ils portent de l'encre avec eux. Après avoir fumé leurs pipes et pris quelques rafraîchissemens, ils retournèrent à terre. Dans la soirée, une jonque vint mouiller près de nous ; elle était chargée d'une espèce de varec, (*fucus saccharinus*) et partit dans la nuit. 1796. Sept.

Le 17 dans la matinée, nous jetâmes la seine, et nous prîmes peu de poisson. Nous continuâmes à faire notre bois et notre eau. Je visitai la petite anse que nous avions aperçue en arrivant, et je trouvai que c'était un petit port où il y avait 3 brasses d'eau. On y entrait en passant au milieu de quelques rochers qui s'élevaient au-dessus de l'eau. Ce port est très-commode pour les petits navires. Il est entouré de maisons. Une des plus grandes était habitée par des Japonais, et avait un jardin où on cultivait des haricots et des navets. En re- 17.

1796. Sept. venant de là, nous abordâmes au grand village où nous rencontrâmes le Japonais de notre connaissance. Il paraissait très-inquiet de nous voir aussi près des habitations, et nous pressa fortement de retourner à bord de notre bâtiment. Nous marchâmes jusqu'à l'endroit de l'aiguade, où nous nous embarquâmes, ce qui leur fit grand plaisir.

18. Le 18, nous nous affourchâmes plus près de l'aiguade. Pour la première fois nous vîmes des femmes. Elles étaient occupées à pêcher avec les hommes et les aidaient à ramer. Leurs cheveux étaient coupés très-courts. Leurs lèvres étaient tatouées, et leur habillement ressemblait entièrement à celui des hommes.

20. Le 20 dans la matinée, nous allâmes examiner la partie N. O. de la baie. Après avoir ramé 3 milles, nous arrivâmes à un petit village placé à l'embouchure d'un ruisseau dont nous suivîmes les bords pendant quelque tems.

Le cours de ce ruisseau paraissait venir du nord, et nous supposâmes que sa source devait être à une distance considérable, d'après sa profondeur et sa rapidité. Le pays qu'il traversait présentait un coup-d'œil très-agréable et semblable à celui que nos campagnes offrent en automne. Les collines étaient tapissées de verdure et parsemées d'arbres qui paraissaient avoir été placés avec autant d'art que ceux qui ornent les parcs anglais ; mais nous n'aperçûmes aucune trace de culture. Les habitans de ce petit village nous reçurent très-poliment. 1796. Sept.

Nous retournâmes à bord dans l'après-midi, avec un vent contraire très-fort, qui venait du S. E., et produisait une forte houle. Il augmenta dans la nuit.

Le 21, continuation du même tems. Le ressac le long du rivage était si fort, que nous ne pûmes emporter notre bois ni notre eau. 21.

Le 22, la lame fut encore si forte, 22.

1796. Sept. que nous ne pûmes aller à terre que le 25. Alors les brises de terre commencèrent à succéder aux vents du large, qui devinrent plus modérés. Nous en profitâmes pour finir notre bois et notre eau. Les naturels se trouvaient toujours sur le rivage en même tems que nos gens, et donnaient des raisins pour des boutons. Quelquefois, lorsque les pêcheurs passaient le long de notre bâtiment, nous parvenions à les faire consentir à nous vendre du poisson; mais cela n'arrivait pas souvent.

25. Le 25, j'envoyai le master pour examiner la partie de la côte située entre le mouillage et ce qui nous paraissait être une île. Dans la matinée, nous reçûmes la visite d'une nouvelle compagnie de Japonais, supérieurs par leurs habillemens et leurs manières, à ceux que nous avions déjà vus. Leur société fut non-seulement agréable, mais aussi très-instructive. Ils nous montrèrent une mappemonde qui paraissait avoir été

dessinée en Russie. Ils avaient un livre où étaient représentées les armoiries de différens pays, et ils nous indiquèrent sur-le-champ celles de la Grande-Bretagne, parce qu'ils supposèrent que c'était notre patrie. Ils avaient encore un alphabet russe; et suivant ce que je pus comprendre, un d'eux avait été à Saint-Pétersbourg. Un de nos matelots, qui était russe, leur parla la langue de son pays. Ils me permirent de prendre copie d'une grande carte des îles situées au nord du Japon, et me promirent de m'en apporter le lendemain une autre qu'ils avaient construite. Après nous être fait des honnêtetés réciproques, les Japonais retournèrent à terre. 1796. Sept.

Le master revint dans la soirée; il avait trouvé dans la partie N. E. de la baie un très-bon port appelé par les habitans du pays *Endermo*, et formé par ce qui nous paraissait une île, qui n'était en effet qu'une presqu'île.

Le 26, le beau tems nous permit d'en- 26.

1796. Sept. lever tout ce que nous avions à terre, et nous nous préparâmes à partir. Nos amis les Japonais vinrent dîner avec nous. Ils me donnèrent la carte qu'ils m'avaient promise. Je leur fis présent de la carte du globe construite pour le voyage de Cook. Elle leur donna la plus grande satisfaction. Ils remarquaient avec attention tout ce qu'ils voyaient, et ils dessinaient à l'instant avec de l'encre de la Chine les objets qu'ils croyaient pouvoir s'effacer promptement de leur mémoire.

27. Le 27, les dernières observations faites pour régler les garde-tems furent terminées, et le bâtiment fut entièrement prêt à partir.

28. Le 28 au point du jour, nous mîmes à la voile et fîmes route au S. E., en allant au plus près avec un vent du large. A midi, la latitude fut de 42° 18′ 20″ N.; l'extrémité formant l'entrée sud du port d'Endermo nous restait au N. 89° E., à 4 lieues de distance; le volcan

du sud au S. 2° O., et le volcan du nord au N. 50° E. Avant la nuit, nous mouillâmes par 11 brasses fond de vase, environ à 2 milles au large de l'entrée du port. Nous étions entourés de terres, et l'on ne pouvait voir la mer au large que par une ouverture très-étroite qui nous restait au S. 22° E. Le volcan du sud nous restait au S. 25° O.; un village situé sur une petite île au S. 57° E.; la pointe du port à l'E. S. E. Nous étions à un mille de la côte nord. Pendant toute la nuit les vents furent violens de la partie du S. E. 1796. Sept.

Le 29, je visitai le port découvert le 25 par le master. Je trouvai qu'on y était à l'abri de tous les vents, en mouillant à l'endroit où le gros cap reste au N. O., et se trouve dans l'alignement de l'extrémité de l'isthme qui forme la pointe de tribord de l'entrée. Dans cette position, nous y avons trouvé 4 à 5 brasses d'eau. Lorsqu'on veut entrer dans le port, il faut tenir l'île détachée de la 29.

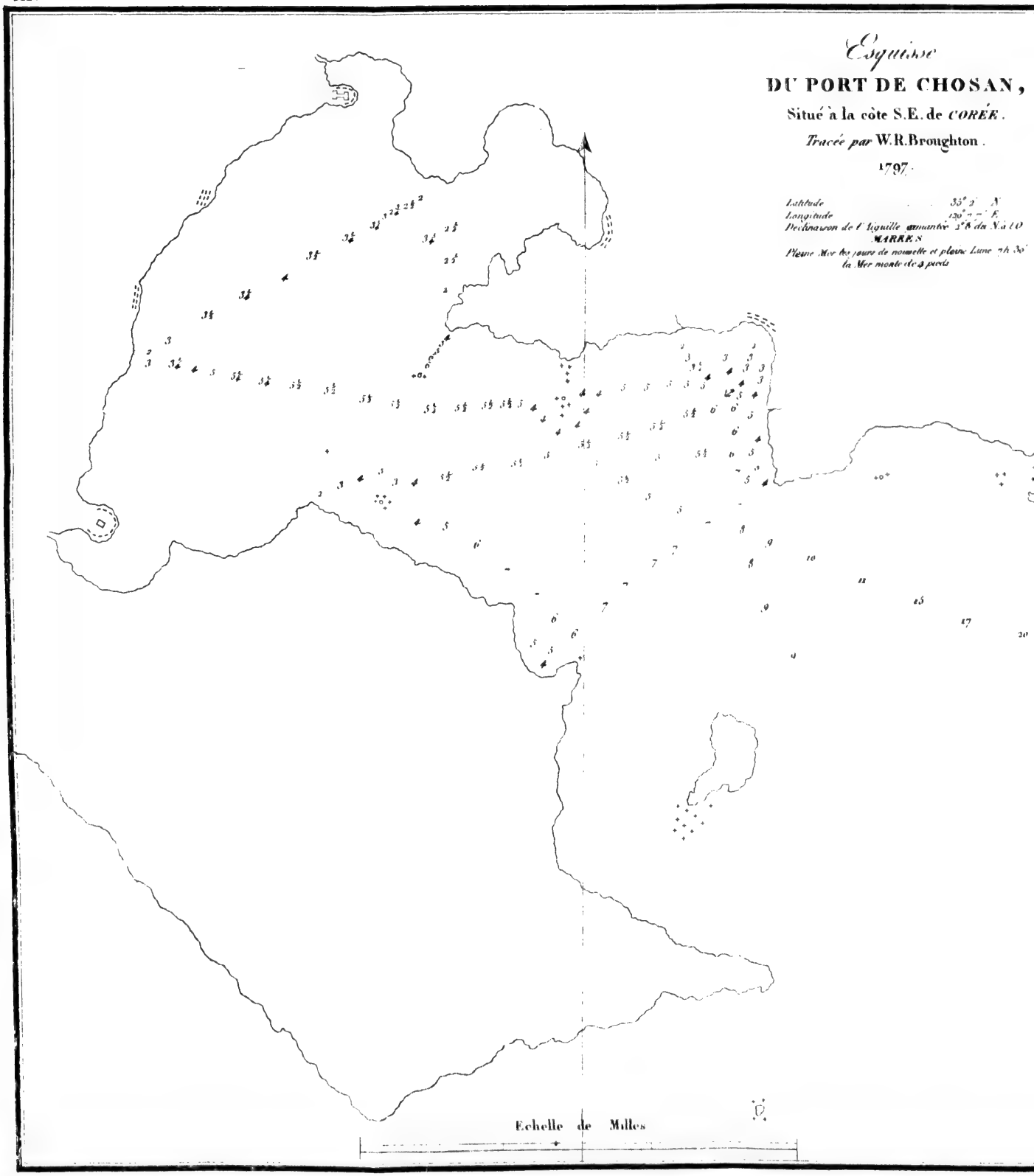
——— pointe de babord de l'entrée, jusqu'à
1796. ce qu'on soit à moins d'un quart de mille
Sept. d'une roche qui ne découvre qu'à demi-marée. Alors on peut gouverner au S. O. Le fond y est bon ; et à mesure qu'on avance, il diminue depuis 10 jusqu'à 2 brasses, et on peut se placer partout où on le juge à propos. Il y a quelques maisons éparses sur la côte sud de ce port; et au fond, le rivage est bas et plat ; de sorte que les embarcations ne peuvent en approcher à plus de 50 toises. Dans toutes les autres parties on peut débarquer commodément pour faire du bois et de l'eau.

30. Le 30 dans la matinée, un matelot nommé Haus Odson mourut. Il était Danois. Sa mort fut occasionée par la chute d'un arbre qui le blessa grièvement. Après avoir langui et souffert quelques jours, la gangrène se mit à ses plaies, et nous eûmes à regretter un homme laborieux et d'une bonne conduite. Il fut enterré dans la petite île

, jusqu'à
t de mille
u'à demi-
erner au
à mesure
is 10 jus-
lacer par-
l y a quel-
ôte sud de
est bas et
cations ne
e 50 toises.
es on peut
ar faire du

n matelot
t. Il était
ée par la
sa grève-
t souffert
e mit à ses
retter un
onne con-
petite île

III.


Esquisse
DU PORT DE CHOSAN,
Situé à la côte S.E. de COREE.
Tracée par W.R.Broughton.
1797.
Latitude 35° 2' N
Longitude 128° 2' E
Declinaison de l'Aiguille aimantée 2°8 du N. à O
MARRES
Pleine Mer les jours de nouvelle et pleine Lune 7h 30'
la Mer monte de 8 pieds
Echelle de Milles

Esquisse

DE CHOSAN,

côte S.E. de *COREE*.

par W.R.Broughton.

1797.

35° 9' N.
129° 27' E.
Aiguille aimantée 2°8 du N.à O
MARRES
ure de nouvelle et pleine Lune 7h 30'
er monte de 4 pieds

Esquisse

DE LA RADE DE NAPACHAN,

Située à la partie N. de l'Ile de *LIKEUJO*.

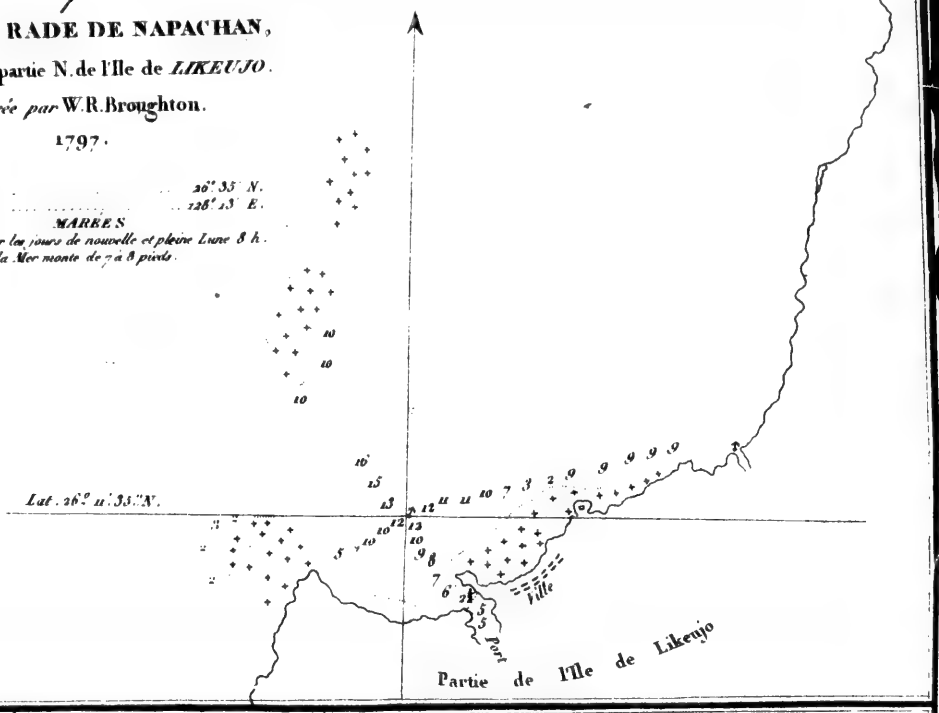
Tracée par W.R.Broughton.

1797.

Latitude . . . . . 26° 35' N.
Longitude . . . . . 128° 13' E.

MARRES

Pleine Mer les jours de nouvelle et pleine Lune 8 h.
la Mer monte de 7 à 8 pieds.



Plan

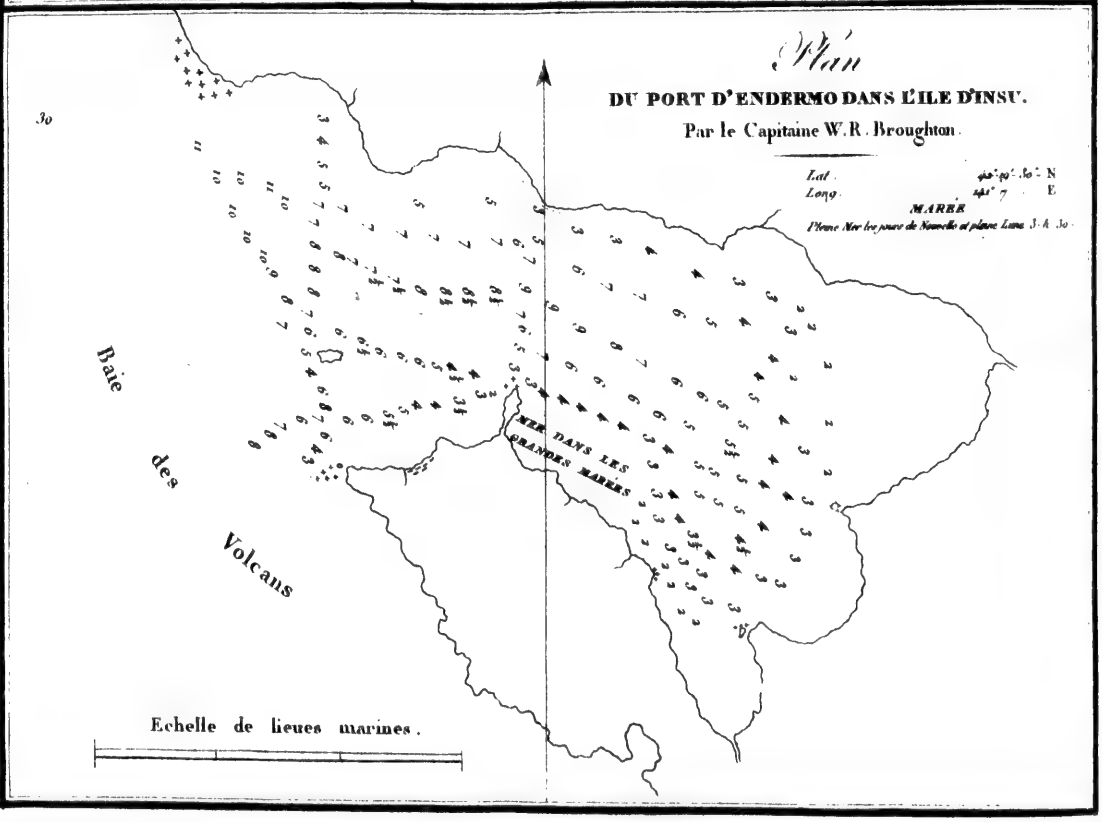
DU PORT D'ENDERMO DANS L'ILE D'INSU.

Par le Capitaine W.R. Broughton.

Lat. 40° 40' 30" N
Long. 141° 7' E

MARRE

Pleine Mer les jours de Nouvelle et pleine Lune 3 h 30



à qui, en conséquence, je donnai son nom. 1796. Sept.

Latitude de l'entrée du port d'Endermo. . . . . 42° 19′ 29″ N.
Longitude. . . . . 141 7 36 E.

La mer est pleine à 5 heures 30′, les jours de nouvelle et de pleine lune. La mer monte de 6 pieds.

Le port d'Endermo est à la pointe nord d'une vaste baie que j'ai appelée *Volcano-Bay* (baie des Volcans). La pointe sud que les habitans nomment *Esarme*, est à environ 11 lieues dans le S. 17° E. de cette pointe nord. Les trois volcans qui se trouvent sur les côtes de cette seule baie, m'ont engagé à lui donner le nom que j'ai adopté. On trouve 50 brasses au milieu de la baie, et le fond diminue à mesure qu'on approche des côtes. La carte que j'ai fait dessiner, donnera une idée plus claire de cette baie, que tout ce que je pourrais en dire. Cependant je ne prétends pas qu'elle soit d'une grande exactitude.

1796. Sept.

Nous étions dans *Volcano-Bay* à l'époque des équinoxes; le tems fut cependant généralement très-beau, et les brises de terre qui venaient du N. O. succédèrent périodiquement aux brises du large qui venaient du S. E. Nous n'y éprouvâmes pas de houle, et nous y sommes restés aussi en sûreté que nous aurions pu être dans le port d'Endermo, qui est à l'abri de tous les vents.

J'ai vu peu de pays dont l'aspect soit plus beau que celui de la partie nord de *Volcano-Bay*. Le terrain s'élève en côteaux de formes et de hauteurs très-variées, et couverts d'arbres qui commençaient à perdre leurs feuilles.

Ce que nous avons vu des mœurs et du caractère des habitans de *Volcano-Bay*, ressemble assez à ce que le navigateur russe *Spanberg* a dit des habitans d'une île qu'il avait visitée, et qui est située par les 43° 50′ de latitude boréale. Les hommes sont en général de petite taille. Leurs jambes sont plus ou

Homme et Femme de la Baie des Volcans

moins arquées en-dehors. Ils ont les bras courts en proportion de leur corps. Une barbe longue, épaisse, et ayant de la disposition à friser, leur couvrait presque tout le visage. Leurs cheveux touffus étaient coupés très-courts sur le front et derrière les oreilles, et coupés droits par-derrière. Ils avaient le corps presque tout couvert de poils longs et noirs; et nous observâmes la même chose dans les enfans. Les femmes ont aussi les cheveux coupés autour de la tête, mais pas si courts que les hommes. Elles avaient le dessus de la main tatoué, ainsi que le front et le tour de la bouche. Elles portaient autour du cou des cordons garnis de verroteries, et d'autres ornemens. L'habillement des hommes consiste en une robe lâche dont l'étoffe est faite avec l'écorce intérieur du tilleul; elle leur descend jusqu'aux genoux, et est serrée autour du corps par une ceinture à laquelle ils attachent leur boîte de tabac, leur pipe et leur

1796. Sept.

1796. Sept.

couteau. Quelques-uns avaient aux oreilles des anneaux d'où pendaient des espèces de grains. Ils ne portent leur vêtement que lorsqu'il fait froid, et ils l'ôtent ou le mettent suivant qu'il leur convient. Dans la belle saison, ils n'ont qu'une pièce de toile qui leur sert de ceinture. L'habillement des femmes diffère peu de celui des hommes; mais leurs robes descendent jusqu'au milieu de la jambe. Quelques-unes en avaient en peau de veau marin ou de chevreuil, ornées de morceau de toile bleue. Les femmes avaient le visage agréable; mais la manière dont elles coupent leurs cheveux les défigure. Leur conduite était modeste, était réservée, telle qu'elle convient à leur sexe. Les enfans étaient entièrement nus. Les hommes nous saluaient de la manière la plus humble, en s'asseyant les jambes croisées, puis ils avançaient leurs mains, se frappaient la barbe, et s'inclinaient presque jusqu'à terre.

Leurs maisons sont en bois. Les murs et les toits sont de roseaux. Au milieu de la maison est le foyer, et à chaque extrémité du toit il y a un petit trou pour donner issue à la fumée. Au-dessus du foyer sont suspendus des chaudrons de cuivre pour les usages de la cuisine, et un petit échafaudage pour faire sécher le poisson et les grains. Leur lit est une plate-forme élevée au-dessus du sol, couverte de nattes et de peaux. Leurs habitations sont en général de forme oblongue. 1796. Sept.

Ils se nourrissent principalement de poisson séché qu'ils font cuire avec du varec, et qu'ils assaisonnent d'un peu d'huile extraite du foie du poisson saint-pierre [1]. Ils mangent aussi différentes espèces de fruits, tels que des raisins, des framboises et d'autres baies, ainsi que de la graine de millet. Nous vîmes dans leurs villages des ours et des aigles qu'ils tenaient en cage, apparemment

[1] Zeus-Faber. L.

1796. Sept. pour les manger, car nous ne pûmes pas les engager à nous en céder. Ils sont si pauvres, qu'ils avaient peu d'objets à échanger, et nous ne pouvions nous procurer du poisson que très-rarement, quoiqu'ils fussent continuellement occupés à la pêche. Les raisins étaient très-abondans, ainsi qu'une espèce d'ail ou de petit oignon. Ils construisent principalement leurs canots en bois de sapin; ils en recouvrent les flancs de bordages qui augmentent leur largeur, et qui, se prolongeant de l'avant et de l'arrière, en rendent les deux extrémités très-fines. Ils les cousent avec de l'osier, et bouchent les coutures avec de la mousse. Ils rament avec deux avirons; mais au lieu de les faire mouvoir ensemble, ils ne les remuent que l'un après l'autre, ce qui les empêche d'aller en droite ligne, et cependant ils marchent très-vîte. Leurs filets sont d'écorce de tilleul, teints avec l'écorce de chêne. Les Japonais leur fournissent des

hameçons et des harpons. Lorsqu'ils ne sont pas occupés à la pêche, ils radoubent leurs canots, ramassent et font sécher des plantes marines dont ils expédient une grande quantité au Japon, où l'on en fait grand cas sur les tables. L'écorce de bouleau est aussi un des objets de commerce de ce pays. 1796. Sept.

Les femmes s'occupent aux travaux domestiques, et à la fabrication des étoffes pour les vêtemens. Elles prennent, ainsi que les hommes, beaucoup de plaisir à fumer.

Les habitans d'Insu sont des tributaires extrêmement soumis des Japonais, qui les empêchaient le plus qu'ils pouvaient d'avoir aucune relation avec nous, et les faisaient retirer dès qu'ils cherchaient à nous approcher. Ces habitans d'Insu paraissent être un peuple bon et très-doux. Nous fûmes fâchés que la jalousie des Japonais nous ait empêché de communiquer plus souvent avec eux, et de nous instruire de

1796. Sept. leurs usages et de leurs mœurs. Ils parlent lentement et avec timidité; leur langage contient beaucoup de mots japonais. Nous aperçûmes des champs de peu d'étendue, semés en maïs et en millet; mais nous ne vîmes guère d'autre espèce de culture. Nous en fûmes d'autant plus étonnés, que les objets dont ils se nourrissent nous ont paru peu abondans et très-précaires, quoique le sol soit fertile et produise une grande quantité de végétaux dans les jardins des Japonais.

Nous ne vîmes dans ce pays que des chevaux, des chiens, des daims, des ours, des renards et des lapins; mais d'après les différentes espèces de fourrures dont les naturels étaient couverts, il est probable qu'il doit y avoir plusieurs autres espèces d'animaux dans cette île, et qu'elle peut fournir une grande variété de pelleteries.

Le sol est excellent et très-productif. On trouve dans les bois des ormes, des

chênes, des frênes, des érables, des bouleaux, des hêtres, des tilleuls, des ifs, des pins argentés, des peupliers, des charmes et des sassafras, ainsi qu'une grande variété d'arbustes. La plupart des plantes qui croissent en Angleterre, sont naturelles à ce pays. 1796. Sept.

Les oiseaux n'y sont pas nombreux, quoiqu'il y en ait de plusieurs espèces. On y voit des aigles, des corneilles, un oiseau jaune de la famille des linotes, des pigeons, des oies sauvages, des canards, des nigauds, des vaneaux, des mouettes. On y trouve beaucoup d'espèces de poissons, tels que des baleines, des marsouins, des tortues, des espadons, des lunes, des poissons saint-pierre et plusieurs crustacées [1].

[1] Il y a une conformité frappante entre les détails que donne le capitaine Broughton sur les habitans de l'île d'Insu, et ceux qu'on trouve dans le *Voyage de La Peyrouse*, sur les naturels de l'île Tchoka ou Ségalien, tandis que ceux-ci diffèrent à tant d'égards de leurs voisins les habitans de la côte de Tartarie. (*Note du traducteur.*)

1796. Sept. Voici le résultat des observations que l'astronome a faites à terre vis-à-vis notre mouillage :

Milieu des latitudes observées.	42°	33′	11″	N.
Longitude déduite de plusieurs observations. .	140	50	32	E.
Variation de trois compas à terre.		16	30	N. O.
Variation à bord d'après tous les compas. . . .	1	27	20	N. E.

La mer est pleine aux nouvelles et aux pleines lunes, à 4 h. 30′. La mer monte de 4 à 5 pieds. Au mouillage nous n'éprouvâmes pas de courant.

Octob. 1.er Dans l'après-midi du 1.er octobre, le vent s'étant fixé, et soufflant très-fort et par grains, nous partîmes après avoir pris deux ris dans nos huniers, et nous dirigeâmes la route sur la pointe d'Esarme. A 5 h. 7′., la pointe méridionale du port d'Endermo nous restait à l'E., à 3 milles de distance. A 6 h. 30′ nous la relevâmes au N. N. O., et le

volcan au S. 78° O. Nous ne pûmes nous approcher assez de la pointe d'Esarme pour la voir distinctement avant la nuit. A 8 heures nous changeâmes de route, et je la fis diriger sur la partie de la côte d'Insu qui était au nord, dans le dessein de la visiter. 1796. Octob

Le lendemain matin, à 18 heures [1], nous aperçumes la terre, qui s'étendait du N. au N. 75° E., à la distance de 6 ou 7 lieues.

Le 2, vent fort et tems couvert. A 2 h. 30′ nous rangeâmes les rochers qui étaient au large de la pointe que nous commencions à doubler, et nous dirigeâmes notre route pour prolonger la côte à 2 ou 3 milles de distance. A 6 heures, une pointe de la partie S. E. d'Insu nous restait au S. 25° O., à 5 ou 6 2.

[1] Ici le capitaine Broughton se sert, pour la première fois, du tems astronomique, dont les jours commencent à midi, et finissent à midi du jour suivant, et il compte vingt-quatre heures d'un midi à l'autre. (*Note du traducteur*).

—— lieues de distance. L'extrémité nord de
1796. Octob. la terre qui était en vue, s'étendait à-peu-près du N. 25° E. au N. 30° E. Dans cette position nous trouvâmes 20 brasses. Pendant la nuit le tems fut assez beau ; nous louvoyâmes à petites voiles, et la sonde rapporta toujours depuis 20 jusqu'à 46 brasses. Au point du jour nous étions à-peu-près où nous étions la veille. Les terres vues au sud ressemblaient à des masses de rochers très-élevés. Elles s'abaissaient dans le N. O., et la côte était très-escarpée dans cette partie. Au-dessus de cette terre basse, nous apercevions, dans un grand éloignement, deux montagnes entièrement couvertes de neige. Cette côte n'est pas très-boisée. Nous étions à environ 3 lieues de distance du rivage, et les extrémités de la terre s'étendaient du S. 37° O. au N. 30° E.

3. Le 3, le vent vint du large. Nous continuâmes de suivre la côte, qui était par-tout de la même hauteur. Nous

aperçûmes au N. O. l'entrée d'une baie profonde, ou plutôt d'une rivière fermée par une terre basse. Au coucher du soleil le vent était faible. Les extrémités de la terre s'étendaient du N. 62° E. au S. 36° O., et nous voyions une ouverture au N. 30° E. Nous étions alors à 3 ou 4 lieues de la côte. A 7 heures nous fûmes coëffés par le vent qui venait de terre. Au point du jour les extrémités de la côte s'étendaient du N. 40° E. au N. 62° O., à 7 ou 8 lieues de distance, et à midi, du N. 70° E. au S. 76° O. La pointe de tribord de l'ouverture que nous avions remarquée dans les terres, nous restait au N. 21° O., à 4 ou 5 lieues de distance. *Peaked-Hill* était au N. 9°. O. 1796. Octob.

Le 4, à 2 heures, la même ouverture paraissait être fermée par une terre basse. Elle nous restait au N. N. O., et se trouvait dans l'éloignement ainsi que *Peaked-Hill*. Après cette ouverture, la terre courait E.; elle était 4.

1796. Octob. d'une élévation uniforme ; et on la voyait terminée par une côte d'argile très-escarpée. A 7 heures, nous vîmes par notre travers une ouverture qui semblait nous promettre un bon abri. Au milieu de cette ouverture, il y avait une île terminée à sa partie orientale par une petite montagne ; à l'extrémité occidentale on voyait un îlot sur lequel la mer brisait. Au coucher du soleil, l'extrémité nord de la terre nous restait au N. 50° E., l'île au N. 35° E., et l'extrémité sud au N. 80° O. A 8 heures, nous vînmes au vent pour louvoyer pendant la nuit. Le matin nous gouvernâmes au N. E. L'île nous restait au N. 84° O., à 5 lieues de distance, et l'extrémité de la terre au N. 30° E. Nous aperçûmes, entre les terres et nous, quelques îles basses que nous ne pûmes distinguer à cause de la brume. La côte était aride ; on n'y voyait que quelques arbres épars et peu élevés.

A midi, les extrémités de la terre

nous restaient au N. 40° E. et au S. 74° O., à 3 lieues de distance.

1796. Octob. 5.

Le 5, nous profitâmes de petits vents et du beau tems pour longer la terre. A midi nous avions dépassé deux îles qui s'étendaient de l'O. au N. 41° O. Nous relevâmes les extrémités de la côte du N. 55° E. au S. 64° O., à la distance de 5 ou 6 lieues. A 7 h. nous tînmes le vent avec peu de voiles, et en sondant, nous trouvâmes 25 brasses fond de sable. A 18 heures, les extrémités de la terre, qui ressemblaient à des îles, s'étendaient du N. 11° E. au N. 34° O. A 20 heures, nous en étions à une distance raisonnable. Nous apercevions à l'ouest des terres basses, que nous supposions être la continuation de la côte d'Insu. Les îles étaient arides et entourées de roches. Les unes étaient hors de l'eau, la mer brisait sur les autres ; ces roches s'étendaient à une distance considérable des deux extrémités des îles, et étaient couvertes d'oiseaux de mer. Nous rencon-

1796. Octob. trâmes dans cette journée beaucoup de baleines. A 21 heures, nous aperçûmes une terre élevée au N. E. A midi, nous avions par le travers quelques roches détachées de terre, mais qui paraissaient réunies entre elles par des ressifs. Elles s'étendaient du N. au N. 34° O., à 3 ou 4 milles de distance. Nous trouvâmes 45 brasses. Nous apercevions aussi une terre élevée dans le nord, et une île qui s'étendait du N. 15° E. au N. 40° E.

6. Le 6, à 3 heures, nous avions par le travers l'extrémité de la terre que nous avions relevée comme une île. Alors nous cessâmes de voir la continuation de la côte; mais bientôt après, nous pûmes nous apercevoir qu'elle se dirigeait au N. O. A 5 heures, le vent passa au N. E, et le tems devint brumeux. A 6 heures, l'île s'étendait du N. 25° E. au N. 60° O., à 4 ou 5 milles de distance, et les roches relevées la veille dans le N., restaient au S. 70° O. Pendant la nuit nous fîmes route au S. E.

Jusque vers midi, la brume nous empêcha de voir distinctement l'île ; alors elle s'étendait du N. 12° O. au N. 42° E., à 4 ou 5 milles de distance. Les roches furent relevées du S. 67° O. au S. 80° O, ce qui fait voir que nous avions été portés à l'O. S. O. 1796. Octob.

Le 7, nous gouvernâmes pour passer à l'ouest des îles. La côte n'offrait que le roc vif, mais nous aperçûmes quelques arbres dans les vallées de l'intérieur. En doublant la pointe sud, nous vîmes un petit village. Au coucher du soleil, l'île s'étendait du S. 5° E. au N. 74° E., à 4 ou 5 milles de distance. Nous trouvâmes 37 brasses bon fond de sable. Pendant la nuit nous avons louvoyé à petites voiles pour conserver notre position. Au jour, l'île s'étendait du S. 22° E. au S. 42° O., à 5 ou 6 milles de distance. Les vents au S. O., nous tînmes le plus près, babord amurres. Nous vîmes, à cette route, la terre au N. N. E. et au N. O. A 20 heures, nous 7.

1796. Octob. doublâmes la pointe nord des îles, et avant midi j'envoyai un canot à terre. L'équipage du canot me dit au retour qu'ils avaient trouvé des sources de bonne eau : ils avaient remarqué que la terre était couverte d'une espèce d'herbe très-grossière, quoique le terrain leur eût paru composé de débris de végétaux, et qu'il dût être fertile. Ils trouvèrent une grande quantité d'airelles et d'autres petits fruits, ainsi que beaucoup de saviniers. A midi, l'extrémité N. O. nous restait au N. 80° O., à 3 ou 4 milles de distance, et l'autre extrémité au S. 23° O.

8. Le 8, on trouva sur l'île une espèce de genévrier, quelques ifs, et le pin argenté. On vit sur le rivage une multitude d'oiseaux, et l'on découvrit des traces de quadrupèdes.

Cette île est probablement celle qui a été visitée par Spanberg [1]. Après midi, je fis gouverner au N. N. E., vers la

[1] Voyages et découvertes, par Muller, p. 210.

terre qui nous restait dans cette direction. Au coucher du soleil, nous la relevâmes au N. 10° E.; et une montagne remarquable, terminée en pointe, couverte de neige, et appelée le *pic Antoine*, au N. 65° O. L'île *Spanberg* s'étendait du S. 30° O. au S. 50° O., à environ 5 lieues de distance. Au point du jour nous étions à-peu-près dans la même position, et nous fîmes route au N. N. O., vers un passage qui paraissait séparer la terre sur laquelle se trouvait le pic Antoine, de celle qui était au N. E. Nous sondâmes dans le passage sans trouver fond, et nous traversâmes des endroits où la mer était très-clapoteuse. A 21 heures, le *pic Antoine* nous restait à l'ouest. A midi, nous avions passé le détroit, qui a 4 ou 5 lieues de largeur, et nous mîmes en panne par 45 brasses, pour observer la latitude. L'île *Spanberg* fut relevée au S. 17° E., à 41 milles de distance; une pointe de rochers qui forme l'en-

1796. Octob.

trée O. du passage, et d'où un ressif s'étend à quelque distance au large, nous restait au S. 20° O., à la distance de 5 ou 6 milles; le *pic Antoine*, au S. 52° O., l'extrémité de la terre où il est situé, au S. 82° O. La terre haute, qui ressemblait à une île, s'étendait du N. 48° E. au N. 61° E.

1796. Octob.

9. Le 9, je jugeai que la terre sur laquelle on voyait le *pic Antoine*, était la partie N. E. de l'île d'Insu, parce qu'elle se prolongeait vers l'O. Je profitai du vent de S. O. pour m'avancer vers le N. E., et chercher les îles que je croyais rencontrer dans cette direction. La côte formait une baie bordée par une plage de sable que nous apercevions dans la direction du pic. Cette montagne avait alors la forme d'une selle, et offrait un aspect imposant par sa grande hauteur et l'étendue de sa base.

Nous faisions route vers l'île, dont les terres hachées étaient assez élevées;

nous avions par notre travers une montagne située près du bord de la mer, et qui s'élevait en forme de cône à une hauteur considérable. Cette montagne était évidemment volcanique. Nous en passâmes à moins de deux milles, et nous la vîmes distinctement couverte de pierres et de cendres, depuis le sommet jusqu'à sa base. Il semblait qu'une éruption venait d'avoir lieu. Le cratère paraissait dentelé par des crevasses informes. Quelques petits arbustes croissaient sur le flanc du volcan qui était tourné au S. O. Ce volcan escarpé était joint à l'île par une langue de terre basse, qui formait de chaque côté un enfoncement semblable à une baie circulaire. La terre continuait à être très-basse jusqu'à une certaine distance. Au coucher du soleil, une extrémité de la terre en vue nous restait au N. 55° E., et l'autre extrémité, formée par le volcan, au S. 24° O., à 2 lieues de distance. 1796. Octob.

Le 10, pendant toute la nuit, le 10.

1796. Octob. tems fut par grains, et à 16 heures nous mîmes le cap sur l'île que nous avons aperçue au point du jour à l'E. N. E., mais peu distinctement. Le tems était pluvieux et si couvert, que nous ne pûmes pas prendre la hauteur méridienne. A midi, les extrémités furent relevées du N. 8° E. au S. 5° E, à la distance de 3 ou 4 lieues.

Nous fûmes menacés d'un coup de vent. A 4 heures nous eûmes une bourasque avec une pluie très-forte. L'île nous restait alors au S. E. à 2 ou 3 lieues de distance. Nous étions près de l'extrémité N. de cette île, lorsque nous avons serré les huniers, et nous avons trouvé 95 brasses d'eau. A minuit le vent s'appaisa; et au point du jour, nous fîmes de la voile. Dans la matinée le vent passa au N. O., et nous vîmes la terre au S. 61° E., et au S. 27° E. Une pointe basse nous restait au S. 8° O., à 4 ou 5 lieues de distance. Le tems ne tarda pas à se couvrir et à se charger, et nous

perdîmes la terre de vue peu de tems après l'avoir aperçue. Le vent augmenta successivement, et nous fûmes encore obligés de serrer nos huniers, et de mettre le cap au N. N. E. avec un tems sombre, brumeux et très-mauvais. 1796. Octob.

Le tems ne s'éclaircit que le 12. Au point du jour nous vîmes la terre, qui s'étendait du S. 5° O. au S. 22° E., à 8 ou 10 lieues de distance. Mais le gros tems continuant, nous virâmes vent arrière, et nous fîmes route au N. E. Nous ne pûmes voir l'île bien distinctement. Vers minuit le vent s'appaisa un peu, et à 11 heures nous virâmes vent arrière. Au point du jour, nous aperçûmes une autre partie de terre qui s'étendait du S. 80° E. jusqu'à une pointe basse qui fut relevée au S. 30° E. Au même instant, l'île aperçue la veille s'étendait du S. 20° O. au S. 37° O. Peu après, nous en vîmes une troisième que nous conjecturâmes être celle que nous avions doublée le 9. Je fis gouverner sur cette 12.

île jusqu'à 8 heures du matin, afin de
1796. Octob. vérifier si elle n'était pas jointe à la première; et alors l'ayant vu détachée, nous fîmes le N. E. avec un joli vent qui nous permit de guinder nos mâts de perroquet et d'augmenter de voile. A midi, nous étions à 12 milles au sud de notre estime. Les extrémités de l'île la plus au nord, nous restaient au N. 70° E. et au S. à 3 ou 4 lieues de distance. Cette île est très-élevée; les terres en sont hachées et parsemées de rochers saillans. Elle est en général très-aride. Nous vîmes de la neige dans le creux des montagnes. L'autre île était également très-élevée et très-aride. Elle est petite et s'étendait du S. 32° O. au S. 46° O., à la distance de 7 ou 8 lieues. La troisième île n'était pas en vue.

13. Le 13, la houle nous avait empêché d'avancer, et les relèvemens nous plaçaient au même point. Au jour, nous vîmes encore la terre au N. E.; mais une bande de brouillard épais nous empêcha

de distinguer si elle était jointe avec celle qui, à midi, s'étendait du S. 20° O. au S. 40° O., à 6 ou 8 lieues de distance. Une terre vue au large de la côte qui formait une île, restait au N. 63° E. D'après une observation peu certaine, nous nous trouvâmes à 15 milles au N. de notre estime. Nous ne trouvâmes point de fond à 115 brasses.

1796. Octob.

CHAPITRE VI.

Traversée pour se rendre à Marikan, une des îles Kuriles. — Passage par le détroit de de Vries. — Terre de la Compagnie. — Ile des Etats. — Le vent contraire nous empêche de passer par le détroit de Sangaar. — Nous longeons la côte orientale du Japon. — Baie de Jeddo. — Embarcations japonaises. — Iles de Fatsisio.

1796. Octob. 14. Le 14, à 4 heures et demie de l'après-midi, le vent passa au S. E. bon frais, et nous fîmes route vers la terre la plus à l'est. A 5 heures, elle nous restait au N. 67° E. Nous sondâmes souvent sans trouver fond. A 9 heures et demie, nous jugeant assez près de terre, nous virâmes de bord, et continuâmes à louvoyer à petites voiles. A minuit nous essuyâmes de fortes raffales, et à 14 heures, nous fîmes route à l'E., avec nos perroquets serrés. Au point du jour, nous reconnûmes que la terre qui s'avançait

le plus au large était une petite île ronde et assez haute. Elle nous restait à l'E. Le tems était si brumeux, que nous ne pûmes distinguer aucune autre terre. A 22 heures et demie, nous avions presque perdu de vue l'île Ronde, qui nous restait au S. 6° O., à la distance de 4 ou 5 lieues. A midi, nous n'apercevions plus la terre. Nous virâmes de bord pour prendre la bordée du S. O. La brume nous empêcha de faire des observations astronomiques. 1796. Octob.

Le 15, à 3 heures, je fis diriger la route pour aller reconnaître l'île Ronde: après nous en être approchés, nous avons repris la bordée de l'est, et nous avons louvoyé à petites voiles pour attendre un éclairci qui pût nous permettre de prendre une connaissance plus exacte des îles que nous n'avions jusqu'alors vues que très-imparfaitement. Dans la soirée le vent s'appaisa, et nous eûmes de fortes ondées de pluie. Au lever du soleil, l'île Ronde nous res- 15.

1796. Octob. tait au S. ¼ S. O., à 4 ou 5 lieues de distance. Nous découvrîmes une nouvelle terre à l'E. Nous tînmes le plus près, en gouvernant au S. E. A midi, l'île Ronde nous restait au S. 60° O., à la distance de 5 ou 6 lieues. On voyait une autre île dans le S. 24° O., et la terre découverte le matin s'étendait du S. 34° E. au N. 56° E. Nous sondâmes sans trouver fond.

16. Le 16, le vent ne nous permettant pas de passer au sud de l'île qui nous restait au N. E., je me décidai à passer au nord, et je fis mettre le cap sur l'île. La partie sud en était très-élevée, et offrait à la vue l'aspect d'une montagne qui s'abaissait insensiblement jusqu'à sa base, qui, de près, paraissait hachée. Cette montagne, vue de loin, semblait former une île séparée de la première; mais en l'approchant, nous avons remarqué qu'elle y tenait par une langue de terre fort basse. Au coucher du soleil, cette île s'étendait du S. 36° E. au N. 50° E., et

l'île Ronde restait au S. 63° O. Pendant la nuit, nous eûmes un beau clair de lune, et nous longeâmes la côte jusqu'à 10 heures. Alors, suivant notre usage, nous tînmes le vent pour louvoyer, et nous ne trouvâmes pas de fond avec une ligne de 100 brasses. Au point du jour, l'île fut vue du S. 9° E. au N. 75° E., à 4 ou 5 lieues de distance ; et une montagne de forme circulaire, située presque au milieu de l'île, restait au S. 77° E. Dans la matinée, le tems fut par grains et très-variable. A midi, nous avions doublé l'extrémité nord de l'île, et nous serrâmes le vent afin d'atteindre un passage qui la séparait d'une île située plus au nord. Nous ne pûmes pas faire d'observation ni déterminer la position de la grande île la plus au sud, que je suppose cependant ne pouvoir être que l'île de *Marikan*. Elle s'étendait du S. 25° O. au S. 59° E., l'île la plus au nord du N. 47° E. au N. 67° E., à 3 ou 4 lieues de distance. Nous étions éloignés de

1796. Octob.

1796. Octob. 17.

3 milles d'une petite ouverture qu'on voyait au S. 48° E.

Le 17, à une heure et demie, la petite ouverture nous restant au S. S. O. à la distance de 2 milles, nous trouvâmes 55 brasses. Comme je supposais que cette ouverture était l'entrée du port situé sur la côte N. E. de l'île de Marikan, par 47° 30′ de latitude boréale, dont Cook fait mention, et où l'on dit que les Russes ont un établissement, nous virâmes de bord, et j'envoyai un canot à terre. Au coucher du soleil, l'ouverture nous restait au S. 5° O., à 3 milles de distance. Nous vîmes la pointe S. O. de Marikan se détacher de la pointe N. O. de la même île. Ces deux pointes, vues l'une par l'autre, gisent entr'elles N. 40° E., et S. 40° O. La pointe N. O. était très-escarpée, et l'on apercevait plusieurs rochers au large. La pointe N. E. nous restait au S. 30° E., à 4 ou 5 milles de distance. L'île la plus sud s'étendait du S. 36° E. au S. 66° E.,

à la distance de 3 ou 4 lieues. La pointe de l'est est très-basse à son extrémité ; mais celle de l'ouest formait un cap élevé. D'après toutes les apparences, le passage entre les îles doit être très-sain ; mais nous ne pûmes y entrer à cause de l'absence de notre canot, qui ne revint qu'à 7 heures et demie. Alors nous tînmes le plus près en faisant route au N. O. Pendant la nuit le tems fut calme. Le matin, le vent était au S. S. E., le tems couvert, brumeux et très-menaçant, ce qui m'engagea à faire route au S. O. A 21 heures et demie, la pointe sud de Marikan nous restait au S. 26° E. 1796. Octob.

Le 18, le coup de vent que nous avions craint se déclara. A 3 heures et demie nous vîmes l'île Ronde, qui nous restait au S. 10° O. Le vent augmenta de force. A 5 heures et demie, nous doublâmes cette île à l'E., en laissant aussi à l'E. une autre petite île qui est dans le S. 45° E. de l'île Ronde, et sur laquelle on voit deux petites montagnes ; je la 18.

1796. Octob. nommerai *île Hummock*. A 7 heures et demie, ces îles étant dépassées, nous serrâmes la misaine et mîmes à la cape sous la pouillouse. Le vent était très-impétueux et la pluie continuelle. A 9 h. le mouvement violent du bâtiment me fit tomber sur le pont, et dans cette chute je me cassai le bras droit au-dessus du coude. A 15 heures, le vent commença à s'appaiser, une heure après il tourna à l'O. N. O.; mais les lames s'entre-choquaient en tout sens. Au point du jour nous vîmes l'île Ronde, et nous fîmes route au N. A 20 heures, elle nous restait au S. 70° E.; et l'île *Hummock*, au S. 36° E. A midi, nous eûmes de petits vents et une forte houle de l'est. L'île Ronde s'étendait du S. 40° O. au S. 64° O., à 3 ou 4 milles de distance.

L'hiver commençait à s'approcher; je résolus de quitter ces parages, et je fis diriger la route au sud, dans l'intention de reconnaître, si le tems le permettait, les côtes orientales des îles Kuriles.

L'officier qui était allé à terre dans le canot, me dit que le port de l'île de Marikan ne pouvait recevoir que les petits navires, parce que l'entrée en était fermée aux grands par une barre où l'on ne trouve que deux brasses d'eau. En-dedans de la barre, il avait découvert un bassin spacieux dans lequel la sonde lui avait régulièrement rapporté de 5 à 7 brasses d'eau. L'établissement russe était abandonné; mais il y avait encore en différens endroits des croix avec les armes de Russie. Les naturels ressemblaient à ceux que nous avions vus dans *Volcano-Bay;* cependant ils paraissaient différer de langage. Ils étaient vêtus de peaux d'ours, et portaient des bottes de fabrique russe. Ils avaient autour de la tête des mouchoirs de coton. Ils paraissent avoir le caractère aussi doux que les habitans d'Insu. Leur manière de vivre et leurs maisons annonçaient qu'ils étaient aussi pauvres. Le sol était couvert de mousse et d'herbes

1796. Octob.

1796. Octob.

fort longues. On y remarqua entr'autres arbres, des pins de l'espèce appelée *nains*, et des aulnes. Il y avait sur le rivage beaucoup de veaux marins.

Nous avons tracé sur notre carte une partie de la côte S. E. de l'île d'Insu, depuis *Volcano-Bay* jusqu'à une pointe que nous avons jugé être la pointe N. E. de cette île. L'étendue de cette côte, qui est de 100 lieues, se trouve comprise entre les parallèles du 41° 49′, et du 44° 30′ de latitude boréale, et entre les méridiens du 140° 30′, et du 146° 22′ de longitude orientale. Cette étendue paraît s'accorder assez bien avec celle que de Vries donne à cette même partie de côte, en supposant toutefois qu'il a commencé sa reconnaissance à la même pointe que nous. Le capitaine King remarque dans les notes qui accompagnent la suite du troisième voyage de Cook [1], que le capitaine Spanberg place les îles de Matimai, de Kunashir et de

[1] Page 377 du III.e vol. de l'édition anglaise.

Zellany, près de la pointe que nous avons regardée comme devant former l'extrémité N. E. de l'île d'Insu. Il pense que l'erreur de de Vries, qui a cru que les terres qu'il a découvertes au nord ne formaient qu'une île, était due au tems sombre et à la brume qui sont si ordinaires dans ces parages. Je suis d'une opinion différente; car nous n'aperçûmes point d'île grande ou petite, avant d'être arrivés au 43° 50′ de latit. boréale, et au 146° 50′ de longit. orientale, où nous en découvrîmes une. Je suppose que c'est celle où Spanberg fit de l'eau, et que Cook appelle *Nedeegsda*. 1796. Octob.

Le 12 octobre, nous étions par le 46° 1′ de latit. boréale, et le 148° 45′ de longit. orientale; ce qui nous plaçait à-peu-près à la position où doit se trouver le détroit de de Vries. Je pensai que la terre vue au nord, était l'île que de Vries appelle la *terre de la Compagnie*, et celle vue au sud, l'île des Etats, qui 12.

1796. Octob.

porte le nom de *Nadeegsda* dans le voyage de Cook, et les cartes qui l'accompagnent. Le capitaine King suppose que la terre de la Compagnie est l'*Ooroop* et le *Nadeegsda* des Russes. Nous avons fait le tour de cette île, et je crois qu'il est plus probable qu'elle est la même que l'île *Ooroop*, où l'on dit qu'il y a un bon port; alors l'île des Etats doit être la même que l'île *Nadeegsda* des Russes. Les forts coups de vent que nous éprouvâmes en quittant Marikan, nous empêchèrent d'explorer la partie E. de ces îles, et de passer, comme je me le proposais, par le détroit qui sépare la terre d'Iusu de la côte de Niphon ou du Japon. Le capitaine King pense aussi que l'île des Etats, vue par le *Castricon*, est celle des Trois-Sœurs, et il les a placées sur la carte générale du troisième voyage, d'après cette opinion, comme il le dit lui-même [1].

[1] Troisième *Voyage de Cook*, tom. III, p. 391, édition anglaise.

Le 19 à minuit, la partie ouest de l'île de Marikan nous restait à l'E. 5° N., et l'île Ronde à l'O. A 20 heures, cette dernière s'étendait du S. 65° O. à l'O. L'île *Hummock* nous restait au S. 5° E. A midi, la pointe de l'île *Hummock* fut relevée au S. 14° O. L'île Ronde, de l'O. au N. 80° O.; et la grande île au sud, du S. 34° ½ O. au S. 41° O. 1796. Octob. 19.

Le 20, petits vents et tems serein. Tout nous indiquait un fort courant qui portait au sud. A 15 heures, nous doublâmes l'île *Hummock*, et nous aperçûmes qu'elle se partageait en deux îles qui s'étendaient du S. 75° O. au N. 85° O., à 5 lieues de distance. Le centre de la partie sud de Marikan nous restait au N. 38° E., et l'île Ronde au N. 40° O. Nous sondâmes toute la nuit sans pouvoir trouver fond. A 18 heures, l'île *Hummock* nous restait au N. O. ¼ O. 20.

Le 21, au coucher du soleil, l'île la plus sud s'étendait du S. 66° O., au N. 84° O., à 8 ou 10 lieues de distance. 21.

1796. Octob. L'île *Hummock* nous restait au N. O. 5° N., et l'extrémité sud de Marikan, au N. 27° O., à la distance de 7 lieues. A l'entrée de la nuit, le vent sauta tout d'un coup à l'ouest. Il devint très-fort, et le tems fut serein.

22. Du 22 au 31, le tems fut presque toujours couvert, embrumé et pluvieux. Nous avons été obligés de lutter contre des vents forcés généralement de la partie de l'O. et du N. O.; mais voyant qu'ils redoublaient de violence, et la saison étant fort avancée, nous perdîmes l'espoir de pouvoir passer dans le détroit qui sépare Insu du Japon. Je regrettai d'autant moins d'être obligé d'abandonner ce projet pour cette année, qu'étant obligé de garder la chambre, je n'aurais pas pu voir par moi-même, et faire les observations qui auraient contribué à rendre cette navigation intéressante. Je fis donc diriger notre route vers le sud parallèlement à la côte du Japon, avec le dessein d'attérir

près de *White-Point*, et de suivre la côte méridionale. 1796.

Du 1.er novembre au 9, tems brumeux, orageux et par grains, vents d'O. et du N. O. très-violens, mer houleuse; le baromètre descendit quelquefois très-bas. Nous vîmes beaucoup d'oiseaux de terre et de mer, même des papillons et autres insectes. Nous traversâmes des espaces de mer couverts de varec. Nov. 1.er

Le 9, le tems fut plus beau, et le vent assez modéré de l'O. N. O. A 2 heures, nous vîmes, du haut du mât, à l'ouest, la côte de Niphon ou du Japon. Les extrémités de la terre s'étendaient du S. 80° O. au N. 40° O., à 4 ou 5 lieues de distance. Nous aperçûmes aussi dans l'ouest une voile que nous supposâmes être une jonque. Je fis diriger la route au sud. A 12 heures, le tems se couvrit. A 17 heures, la terre fut relevée du N. 42° O. au N. 80° O., à 5 ou 6 lieues de distance. Peu après nous eûmes de la pluie. 9.

1796. Nov. 10. Le 10, le tems fut variable et couvert ; il plut continuellement jusqu'à 6 heures, qu'il fit calme. A 8 heures, il s'éleva un petit vent du N. O., et je fis gouverner sur la côte. A 6 h. et demie du matin, la terre s'étendait du N. 47° O. au N. 85° O. Une montagne très-remarquable nous restait au N. 82° O. A 21 heures 20′, la pointe S. E. du Japon, vue dans l'alignement d'une montagne éloignée, fut relevée au N. 3° E.

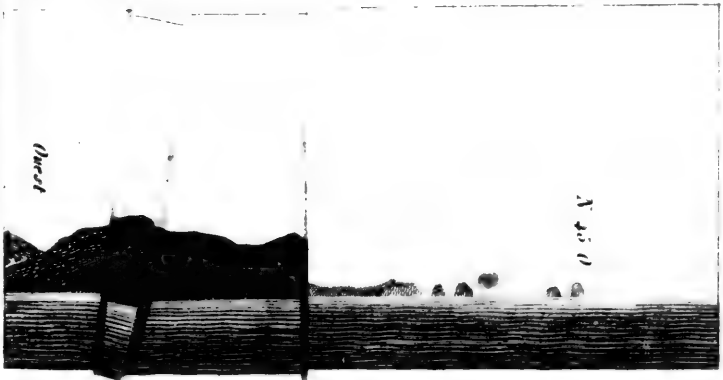
Quelques jours auparavant, on avait oublié de monter la montre n.° 1. Nous la mîmes en mouvement aujourd'hui. La longitude que Cook assigne à la pointe que nous avions en vue, et qui est de 140° 40′ E., nous servit, avec la variation diurne qu'elle avait avant cet accident, à trouver les longitudes des jours subséquens.

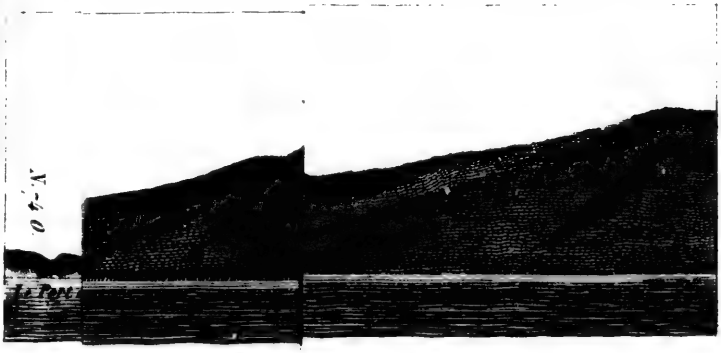
Depuis *White-Point*, la côte court au S. E. Elle est médiocrement élevée et composée de hauts rochers calcaires, jusqu'à une ouverture d'où nous vîmes

sortir beaucoup de bateaux pêcheurs. Depuis cet endroit, la côte est absolument dépouillée de verdure ; nous la suivîmes en nous en tenant à la distance de deux lieues. A 2 heures, nous avions par le travers une ville considérable. Le pays qui l'environne annonçait une grande culture. Le flanc des montagnes était cultivé en terrasses jusqu'au sommet, qui était escarpé et crevassé. Dans les vallées qui les séparaient, nous aperçûmes des arbres, mais en petite quantité. Au N. E. de la ville, la côte était dentelée. Nous relevâmes l'extrémité des terres au sud de la ville, au S. 79° 10′ O. ; l'ouverture, qui ressemblait à l'embouchure d'une rivière, au N. 9° O. ; la côte près de *White-Point* faisant l'extrémité nord au N. 34° E., et une montagne ronde au N. 58° O., à 4 ou 5 lieues de distance. 1796. Nov.

Le 11, vents modérés et très-beau tems. Nous vîmes plusieurs îles entre le S. et l'O. A 5 heures, nous avions par 11.

1796. Nov. le travers la pointe sud de *White-Point*, qui nous restait au N. 30° O., à 6 milles de distance. Cette partie forme la pointe orientale de l'entrée de la baie de Jeddo. L'île située au large de l'entrée, nous restait au S. 20° O., à la distance de 10 à 12 lieues. Dans l'après-midi, nous fûmes visités par un grand nombre de pêcheurs. Leurs bateaux avaient 36 pieds de long sur 8 et demi de large, et 2 et demi de profondeur. Ils nous ont paru ingénieusement construits. Ils sont en bois de chêne, d'orme et de sapin, et très-fins de l'avant. L'arrière formé par la prolongation des bordages, s'élève et se prolonge bien au-delà de l'étambord. Ils ont un double fond où l'on mettait le poisson. On les gouverne à la manière des Chinois. Chaque bateau a un mât avec une voile carrée en toile de coton. Ces pêcheurs nous fournirent du poisson avec l'air le plus désintéressé. De notre côté, nous nous empressâmes de satisfaire leur curiosité, et nous nous





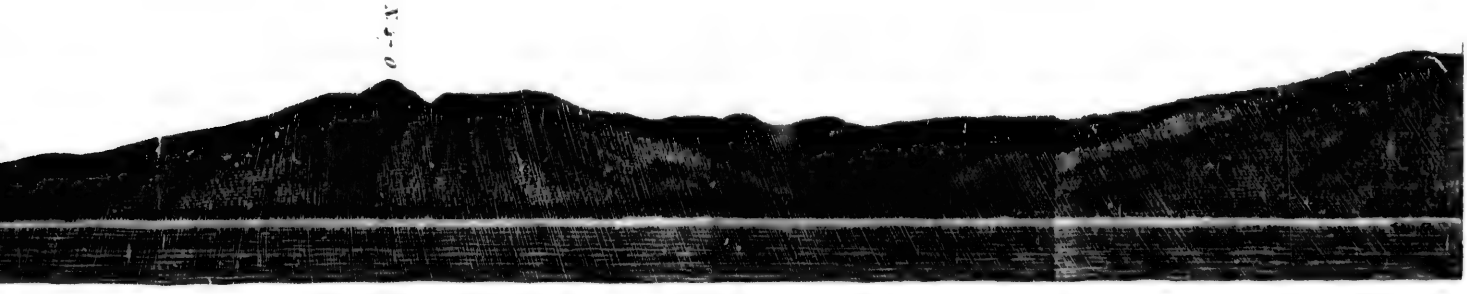
Pointe N. E. de Vipihon. —— o

Terre du Sud de la Baie des Volcans, depuis la Pointe

Vue des Terres qui forment le Port d'Endeavour et de

—— ve C. tout à-fait 7 heures du soir.

is la Pointe Esarme jusqu'au grand Volcan.—n. tout au matin



l'Endorme et de celles qui sont à l'Est. — n. C. tout au matin

séparâmes très-contens les uns des autres. Il y avait douze hommes dans chaque bateau, qu'ils faisaient mouvoir avec des pagaies. 1796. Nov.

La matinée fut calme. Au point du jour, nous eûmes un vent du nord très-fort, avec un tems par grains qui nous empêcha de voir la terre avant 19 heures. Alors nous aperçûmes l'île au large de l'entrée de Jeddo, qui, à notre grand étonnement, nous restait au S. 59° O. Il paraît que pendant la nuit, un fort courant nous avait porté à l'est. A midi, la pointe sud de la même île nous restait au S. 8° O., à 5 milles de distance. L'extrémité sud de l'île du Volcan nous restait au S. 88° O., et se trouvait dans l'alignement de plusieurs rochers. De hautes montagnes éloignées et vues dans l'alignement d'une petite montagne plus rapprochée du rivage, restaient au N. 32° O.

Le 12, grand vent, et tems par grains. Après-midi, nous fîmes route 18.

1796. Nov. vers le canal qui sépare l'île du Volcan de celle qui est plus au large. Il y a quelques roches noires à 2 ou 3 milles de distance de la pointe O. de l'île du Volcan. Nous aperçûmes une autre île à 10 ou 12 lieues dans le S. $\frac{1}{4}$ S. E. de l'île du Large, et un petit groupe de roches à 5 ou 6 lieues au S. O. de l'île du Large. Après être sortis du canal, nous tînmes le vent et fîmes route à l'O. N. O., afin d'examiner les îles que nous voyions au nord. Pendant la nuit, qui fut assez tranquille, nous sondâmes sans trouver fond. A 18 heures, les îles du nord s'étendaient du N. E. au S. 79° E., et nous nous dirigeâmes au N. O. pour nous approcher de la côte. Plusieurs de ces îles étaient très-petites, et ressemblaient à de petites montagnes rondes. Celles du centre étaient longues et étroites, et leurs côtes escarpées et blanches. Plusieurs d'entr'elles, qui de loin avaient l'air d'être séparées, vues de plus près, se trouvaient réunies par des isthmes

fort bas. L'île du Volcan est la plus grande, et offre un point de vue très-agréable. Elle est cultivée et tapissée de verdure jusqu'au sommet de la montagne, qui est très-élevée. Nous n'aperçûmes point de fumée sortir du cratère, qui paraissait très-découpé. 1796. Nov.

A midi, l'extrémité de la terre que je croyais former la pointe ouest de l'entrée de la baie de Jeddo, nous restait au N. 57° E., et la côte s'étendait de là jusqu'à l'O. ¼ N. O. Toute cette côte, qui était à 5 ou 6 lieues de distance, nous a paru être peu élevée.

Le 13, vents modérés. Le tems brumeux nous empêcha de voir distinctement la terre. Elle paraissait basse et par-tout d'égale hauteur. On apercevait au N. O. une autre terre très-haute. Au nord, la côte très-hachée et dentelée semblait former une ouverture. A 5 h. 20′ la pointe la plus proche, qui était très-basse, nous restait au N. 5° E., à 5 lieues de distance. Le tems était som- 13.

1796. Nov. bre, couvert et menaçant. Le baromètre descendit beaucoup. A 12 heures, le vent augmenta. A 16 heures, nous étions sous nos basses voiles et nos huniers. A 19 h. nous eûmes des raffales, beaucoup de pluie et une grosse mer. Peu après, nous aperçûmes les roches qui sont au S. O. de l'île du Large. Elles eurent d'abord l'apparence d'un navire qui aurait été sous ses basses voiles; mais dès que nous eûmes aperçu les îles, nous reconnûmes notre erreur. A 20 heures et demie, les roches nous restaient au S. 50° E., à 3 lieues de distance. Nous virâmes vent arrière. A 21 heures 10′, le vent sauta tout-à-coup à l'O. N. O., et le tems s'éclaircit. Nous gouvernâmes pour passer entre l'île du Volcan et une autre île qui paraissait être très-hachée et de forme irrégulière. A midi, les îles situées à l'est de l'île du Volcan, nous restaient au N. 70° E., à 2 ou 3 milles de distance. Broken-Hand (l'île Hachée) s'étendait du N. 15° O. au N. 29° O., à la distance

de 10 milles. Le mont Fusi[1], qui est très-élevé, nous restait au N. 22° O.

1796. Nov. 14.

Le 14, beau tems, les vents grand-frais soufflaient par raffales. Le canal qui est au nord de l'île du Volcan, a 5 ou 6 lieues de largeur, et nous n'y avons trouvé aucun danger. La pointe nord de l'île que nous avons laissée à babord, est assez élevée, et se termine par une côte escarpée qui nous a paru d'une couleur blanchâtre. Sa plus grande étendue est du N. E. au S. O., de 4 à 5 milles. Nous avons vu au large de la partie S. O. de cette île, un grand rocher entouré de plusieurs petites roches. Il y a en outre au N. E. de la même île, deux autres îles, dont la plus sud est très-basse; mais la plus nord est assez élevée

[1] A Josiwara nous étions très-près du mont Fusi. Les Japonais disent qu'il y a 6 lieues depuis sa base jusqu'à son sommet. Cette montagne a la forme d'un pain de sucre, et on peut l'apercevoir à plusieurs lieues de distance. — Thunberg, *Voyage au Japon.*

1796. Nov. dans certaines parties, et plus grande. Le terrain en est inégal, et les parties les plus élevées sont jointes par des terres fort basses, qui de loin étant noyées, font paraître cette seule île comme si elle était divisée en plusieurs autres. Nous avons vu sur la montagne la plus sud, une tache blanche très-remarquable, et une roche au large et dans l'ouest. Les deux îles qui offrent l'aspect de deux petites montagnes rondes, et dont j'ai parlé plus haut, sont à 4 ou 5 milles de distance au N. de cette dernière île. Dans l'après-midi, nous vîmes fort bien le mont Fusi qui s'élevait au-dessus des terres les plus hautes, et qui était couvert de neige. A 5 h. 30′ il nous restait au N. 42° O., et une grande île s'étendait du N. 38° O. au N. 50° O., à 4 ou 5 lieues de distance. On voyait très-distinctement la terre dans l'O. N. O. Le vent, qui soufflait avec force de la partie de l'ouest, nous empêcha d'entrer dans la baie de Jeddo.

Je fis gouverner au S. pour visiter les îles qui sont au S. de l'île la plus au large. A 18 heures et demie, nous en eûmes connaissance ; et à midi, elles s'étendaient du N. 20° E. au S. 80° E., à la distance de 4 ou 5 milles. 1796. Nov.

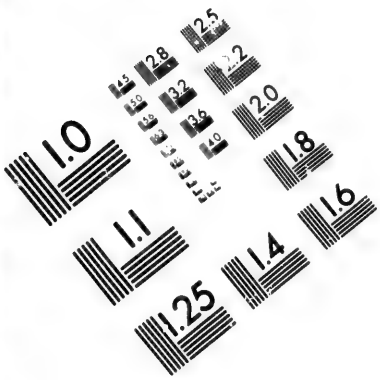
Le 15, les vents grand-frais. Le tems couvert nous empêcha de prendre la hauteur méridienne du soleil. Le mauvais tems ne nous ayant pas permis d'aborder à ces îles, nous n'en avons qu'une connaissance imparfaite. Nous pûmes cependant distinguer qu'elles étaient habitées. Je supposai que c'étaient celles qui, sur les cartes, portent le nom de *Fatsisio*. La plus grande de ces îles est à 13 ou 14 lieues de distance dans le S. $\frac{1}{4}$ S. E. d'une île que j'ai distinguée par le nom d'*île la plus au large*. La plus occidentale des îles Fatsisio ne paraît que comme un pic élevé qui n'a pas plus d'une lieue de circonférence ; et s'il n'avait été habité, je l'aurais cru inaccessible. Sur le flanc septentrional 15.

1796. Nov. de ce pic, les maisons étaient entourées de terrains cultivés formant des terrasses qui s'élevaient en amphithéâtres les unes au-dessus des autres, comme je l'ai déjà remarqué en parlant des montagnes cultivées de Niphon. Ce pic est à 2 ou 3 milles au S. O. de la plus grande île. Le canal qui les sépare paraissait entièrement libre. Après avoir passé à l'ouest de l'île du Pic, nous tînmes le vent pour visiter la plus grande; mais le vent ayant tourné à l'est, nous ne pûmes l'approcher qu'à 3 ou 4 lieues de distance. Elle s'étend du N. O. au S. E., et a environ 3 à 4 lieues de long, et nous a paru très-fertile. Les sommets des montagnes étaient cachés dans la brume. Sa latitude est de 33° 6′ N., et sa longitude de 140° E. Le vent impétueux et le tems pluvieux paraissant ne devoir pas changer, nous fîmes route à l'ouest.

16. Le 16 et le 17, le tems continua à être très-mauvais. Le vent souffla de la par-

tie du N. O, et nous allâmes au plus près babord amurres, dans l'espoir de voir la terre. A 3 heures et demie, nous la découvrîmes à l'ouest, à 3 ou 4 lieues de distance. Aussitôt nous avons changé d'amurres, et nous avons sondé sans trouver fond. Un grain menaçant de l'ouest nous fit serrer nos basses voiles pour l'attendre; mais le vent ne fut pas aussi fort que nous l'avions craint; il tourna à l'O. N. O., et dissipa la brume; de sorte qu'au coucher du soleil, nous aperçûmes distinctement la terre. Elle s'étendait du N. N. E. à l'O., où elle se terminait en une pointe très-basse. Pendant la nuit le vent augmenta et le tems fut très-clair. Vers minuit, la terre s'étendait du N. $\frac{1}{4}$ N. E. au N. N. O.; mais au point du jour, nous fûmes très-surpris de ne plus l'apercevoir, quoique nous pussions distinguer les objets à une très-grande distance. Je crois que la dernière terre que nous avions vue est la pointe méridionale du Japon.

1796. Nov.



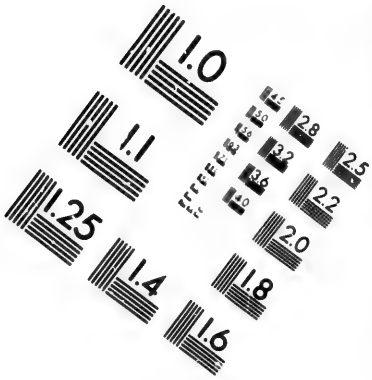
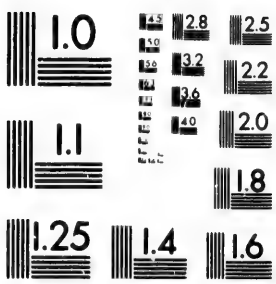
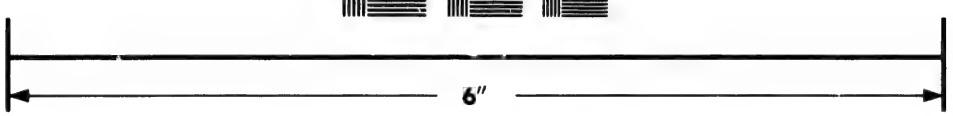
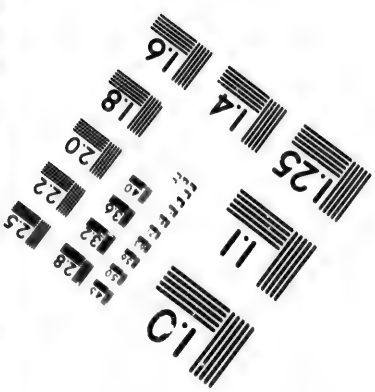
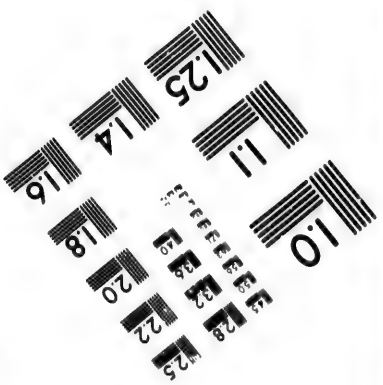


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CHAPITRE VII.

Route pour les îles de Likenjo et de Formose. — Arrivée à la rade du Typa et a Macao. — Achat d'une goëlette. — Préparatifs pour la continuation du voyage. — Observations nautiques faites à la rade du Typa.

1796. Nov. 18. Le 18, nous larguâmes tous nos ris, et fîmes route à l'ouest au plus près; vent modéré, tems couvert. Dans les 24 heures, le courant nous avait portés de 31 milles au S. 18° E. Du 19 au 22, le tems fut variable; le vent passa au N. E. Du 19 au 20, les courans nous portèrent de 27 milles au S. 18° E., et du 20 au 21, de 25 milles au S. 83° O. Nous eûmes un orage très-fort, et nous sondâmes sans trouver fond à 100 brasses.

22. Le 22, vent modéré, tems par grains, pluie abondante. A quatre heures et demie, nous vîmes la terre, qui nous restait à l'O. N. O., et à 5 heures et demie

les extrémités s'étendaient du S. 61° O. au N. 55° O., à 5 ou 6 lieues de distance. L'obscurité du tems nous empêcha de voir la terre distinctement ; cependant elle nous parut peu élevée. A 8 heures nous sommes venus au vent et nous avons sondé sans trouver fond à 115 brasses. La nuit a été passée en courant des bords. A 13 heures, au point du jour, calme et tems couvert. La terre nous restait à l'O. S. O., à 10 ou 12 lieues de distance. Pendant la nuit le courant nous avait entraînés à l'est. Vers midi, une brise nous permit de porter sur la terre. Nous avons eu de bonnes observations de longitude et de latitude, d'où nous avons conclu très-exactement notre position à midi. Nous avons relevé une montagne au N. 24° E., et les extrémités de la terre au N. 40° E. et à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. Ayant vu entre ces deux extrémités des sommets de montagnes de distance en distance, j'ai supposé que toutes ces terres étaient

1796. Nov.

1796. Nov. jointes ensemble, et ne formaient qu'une même côte. Nous n'aperçûmes point de terre dans l'O. S. O.

23. Le 23, vent frais, tems couvert. Je fis gouverner sur la terre. A 5 heures nous virâmes vent devant, à 2 ou 3 lieues au large d'une pointe renflée qui nous restait au N. 12° O. En virant, nous ne pûmes trouver fond à 80 brasses. La terre paraissait rentrer considérablement au N. E. de la pointe, et former une ouverture. Le mauvais tems nous empêcha de la reconnaître et de faire des observations sûres pour déterminer sa position. Toute la nuit nous eûmes le vent grand-frais et une grosse mer de l'avant. Au jour, le vent souffla du N. O., et le tems fut beau et clair. A 7 heures et demie du matin, nous vîmes, de dessus le pont, la terre, qui s'étendait du N. 40° O au N. 65° O. A 11 heures du matin, les courans nous avaient portés de 30 milles au N. 76° E. La terre nous restait alors au

N. 60° O., à 12 ou 13 lieues de distance.

1796. Nov. 24. Le 24, à peine pouvions-nous apercevoir la terre de dessus le pont. Ses extrémités nous restaient au N. 55° O. et à l'O. Nous jugeâmes que c'était la continuation de la côte que nous avions vue. Mais la force du vent de N. O. nous empêcha de nous en approcher. Cette terre paraissait très-hachée dans certaines parties. Nous sondâmes toute la nuit sans trouver fond. Le vent se calma. A 7 heures et demie du matin, l'extrémité S. de la terre que nous avions vue la veille, nous restait au S. 80° O., et l'extrémité N., au N. 12° O. Nous aperçûmes au S. O., dans l'éloignement, une terre qui paraissait ne pas être jointe à la précédente. Nous fîmes route vers une baie très-profonde. A midi, nous étions à 3 ou 4 lieues de la côte, qui paraissait formée par des montagnes de hauteurs très-inégales, et présentant en général une masse de rochers dépouillés de verdure;

1796. Nov. mais quelques-unes étaient couvertes d'arbres jusqu'au sommet. Les extrémités furent relevées du N. 75° O. au N. 1° O.; la pointe de la baie à babord en entrant, nous restait au N. 53° O., à 2 ou 3 lieues de distance, un volcan au N. 65° O., et la terre élevée la plus éloignée au S., à la distance de 10 à 12 lieues.

25. Le 25, petits vents et tems variable. On voyait sortir une immense quantité de fumée du volcan situé à la côte sur laquelle nous nous étions dirigés. Nous vîmes plusieurs canots occupés à pêcher le long de la côte, et une jonque mouillée dans la baie. A 5 heures, les extrémités de la terre s'étendaient du N. 18° E. au S. 75° O. Le milieu de la baie restait au N. 40° O., à 5 ou 6 milles de distance. Une terre basse, qu'on apercevait à peine de dessus le pont, fut relevée au S. 68° O.; une autre terre basse, qui paraissait unie avec cette dernière, restait au S. 25° O.,

et la terre la plus éloignée, au S. 42° O. Au point du jour, nous vîmes une terre basse au S. 67° O. Les autres terres qui avaient été relevées la veille, restaient au S. 27° O., les extrémités de la terre vue dans le N. de la baie, au N. 27° O. Nous gouvernâmes sur la terre basse, qui était éloignée de 5 ou 6 lieues. Le vent était modéré et le tems couvert. A midi, l'extrémité de la terre vue dans le N. de la baie nous restait au N. 15° O., et était dans l'alignement de la terre basse que l'on apercevait à 5 ou 6 lieues de distance. L'extrémité des terres aperçues au S. de la baie, restait au N. 72° O., et la terre la plus éloignée, au S. 58° O. La baie du Volcan nous parut d'une vaste étendue, et pouvoir offrir un abri sûr; car nous avons remarqué qu'elle commence à se diriger au N. pour former ensuite un coude à l'E. Le courant portait au N. à 25 milles. Vents modérés et variables du S. E. Nous ne trouvâmes pas de fond.

1796. Nov.

1796. Nov. 26. Le 26, à mesure que nous approchions de la côte, nous apercevions de nouvelles terres basses. A 5 heures, nous étions à-peu-près à 4 ou 5 milles de la côte, qui s'étendait du S. 20° O. au N. 75° O. Elle était peu élevée et sablonneuse, et l'on y voyait quelques arbres épars. On apercevait par-dessus cette côte, dans la direction du S. 50° O., et à une distance considérable, des terres très-hautes. Les extrémités de la côte vue au N. de la terre basse, près de la pointe N. de la baie, restaient au N. 68° O. et au N. 17° E. Nous trouvâmes fond à 45 brasses. Il nous était impossible, dans la position où nous nous trouvions, de déterminer si la terre basse était réunie à la terre élevée vue dans l'éloignement; mais je pense qu'on peut le supposer. Nous croyions apercevoir une ouverture dans le nord; mais elle était si resserrée, et les pointes qui paraissaient la former étaient si basses, que je crois plutôt

que toutes ces terres sont jointes ensemble, et qu'elles peuvent former dans cette partie un enfoncement qui pourrait servir de port. Il nous fut impossible de nous en assurer, parce que le vent tourna au S. O., et que nous fûmes obligés de nous en éloigner. A 5 heures après midi, nous gouvernâmes à l'est, latitude estimée 21° N. 1796. Nov.

Le 27, le tems fut très-mauvais. Vers midi, il devint plus beau, et le vent s'appaisa. On trouve sur la carte d'Arrowsmitt, qui a été publiée en 1791, plusieurs îles qu'il dit avoir été découvertes par les Espagnols, et qu'il place à l'endroit où nous nous trouvons; mais nous n'en avons pas eu connaissance. Depuis les derniers courans que nous avons éprouvés, il s'est passé trois jours; et les montres marines nous ont indiqué que nous avons été portés pendant ce tems de 38 milles au N. 68° E. 27.

Le 29, le tems fut très-menaçant du côté du N. O.: le vent changea, 29.

1796. Nov. et nous gouvernâmes à l'est ; latitude 28° 10′ N., longitude 135 15° E. Dans la nuit, nous sondâmes sans trouver fond. Nous fîmes route à l'O. pour remonter la grande Likejo. Nous vîmes un petit oiseau de terre et un épervier.

Dec. 1.er Le 1.er, dans la nuit, nous sondâmes d'heure en heure sans trouver fond. Le tems était très-obscur. A 10 heures 30′ du matin, nous vîmes l'île de Likejo. A midi, le tems était par grains avec de la pluie. Nous trouvant à 5 ou 6 lieues de la côte, nous prîmes la bordée du S. O. Le tems était si mauvais, que nous ne pouvions pas distinguer les objets. La côte qui s'étendait du S. 76° O. à l'O. nous parut basse et unie ; cependant la pointe ouest était très-escarpée. Nous ne trouvâmes pas fond à 105 brasses.

2. Le 2, la terre fut cachée de tems en tems par des grains fréquens accompagnés de pluie. Elle nous parut hachée. La partie sud paraissait bien cultivée, et l'aspect de la campagne é[illegible]

varié par des bouquets d'arbres. Le rivage était très-escarpé, et nous parut formé dans quelques endroits par une argile d'un jaune éclatant, et dans d'autres par du sable. Nous fîmes le plus près au S. O., et à 5 h. 15′, les extrémités de la terre s'étendaient du S. 80° O. au N. 24° O., à la distance de 4 ou 5 lieues. La terre paraissait toujours très-basse. A minuit, nous avions 26° de latit. N., et je supposai que nous étions près de la partie sud de l'île Likejo. Nous louvoyâmes sous petites voiles jusqu'au jour. Pendant la nuit, le tems fut assez beau, et nous eûmes un peu de pluie. A 4 heures du matin, le vent sauta tout-à-coup au N. O., et nous amena des grains. A 7 heures, la terre la plus proche nous restait au N. 30° O., à 3 lieues de distance, et les extrémités s'étendaient du N. 10° E. au N. 67° O. Nous ne vîmes pas d'autre terre, quoique les cartes placent quelques îles dans cet

1796. Déc.

1796. Dec. endroit. A 8 heures, nous aperçûmes quelques îles à l'O. N. O. La plus au large de la grande avait la forme d'un coin de mire ; et à 9 heures, elle nous restait à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O.

A midi, la partie S. de l'île de Likejo s'étendait du N. 46° E. au N. 68° E., à 6 ou 7 lieues de distance. Une île basse était à 8 lieues dans le nord, entre cette île et celle qui avait la forme d'un coin de mire, et qui alors nous restait au N. 34° O. On voyait cinq autres îles que je supposai devoir être les îles de Matchi.

3. Le 3, le mauvais tems me fit craindre de n'avoir qu'une connaissance très-imparfaite de la grande île de Likejo et des îles Madjicosemah, et je pris le parti de diriger la route après les avoir dépassées, pour rencontrer d'autres îles qui se trouvent entre ces dernières et l'île de Formose. A 21 heures, nous aperçûmes une île basse à l'ouest ; et à 23 heures 40′, nous trouvâmes un banc

de roches dont quelques-unes étaient à fleur d'eau et d'autres découvertes. Ce banc s'étend au large de la pointe S. E. de cette île. Nous sondâmes près de ce banc, et nous eûmes 60 brasses fond de corail. On crut voir du haut du mât, une terre dans le nord du banc de roche, et presque au même instant on en découvrit une autre dans le N. O. On vit aussi une petite montagne qui restait au N. 37° O., et qui se trouvait dans l'alignement de la pointe S. E. de la première île que nous avions découverte. J'ai jugé que cette montagne était unie par des terrains bas à la terre qu'on voyait du haut des mâts. En-dedans et à l'ouest de la pointe près de laquelle nous nous trouvions, il y a une baie de sable, et un peu au-dessus nous aperçûmes, à travers les arbres, les maisons d'un village qui étaient éparses dans les bois. Près de ces maisons on voyait plusieurs endroits cultivés. A midi, nous trouvâmes 45 brasses, fond de corail.

1796. Déc.

1796. Déc. La même pointe S. E. nous restait au N. 9° O., à 2 ou 3 milles de distance, et l'autre extrémité de l'île, qui était très-basse, au N. 85° O. Le banc de roches nous restait au N. 22° E.

4. Le 4, grand vent, le tems assez beau, mais par grains qui venaient de terre, et qui nous empêchèrent d'y envoyer un canot. Nous nous contentâmes d'en prolonger la partie sud à la distance de 2 ou 3 milles. Cette île est en général très-basse. Sur le sommet des endroits les plus élevés, nous aperçûmes des groupes d'arbres; mais le pays était couvert en général de bruyère ou d'herbes grossières. Le long de la côte on voyait des habitations éparses, et nous aperçûmes aussi de la fumée qui s'élevait de différens endroits. A 2 heures, nous étions arrivés vis-à-vis l'autre extrémité de l'île, et nous avions par le travers un îlot situé au large de la pointe ouest. Entre cet îlot et la terre, on vit un petit ressif. Nous eûmes connaissance d'une

autre terre qui s'étendait du N. au N. 28° O. Je jugeai qu'il y avait des ressifs entre toutes les terres qui étaient en vue; car nous apercevions souvent la mer briser. Nous trouvâmes 18 brasses, fond de corail. A 5 heures 15′, nous étions à-peu-près à 5 ou 6 milles d'une petite île qui s'étendait du N. 65° O. au N. 85° O. On relevait au même instant une autre terre très-élevée à l'O. S. O. A 18 heures 45′, la petite île nous restait au N. 66° O., à 4 ou 5 lieues de distance. Une autre île s'étendait du N. N. E. à l'E. S. E., et la terre élevée, du S. 70° O. au N. 87° O. Nous gouvernâmes vers la terre élevée; et à 22 heures, nous perdîmes de vue la petite île. A midi, nous en étions éloignés de 3 ou 4 milles, et elle parut en général boisée et très-découpée; les montagnes étaient jointes entr'elles par des langues de sable. La pointe du S. E. était très-basse. 1796. Déc.

Le 5, le beau tems nous permit de longer la côte à une petite distance; 5.

1796. Déc. elle s'étend du N. N. E. au S. S. O. Nous aperçûmes un grand village près de l'extrémité S. E. Au large de cette extrémité, il y a un petit ressif; en le doublant, nous découvrîmes une autre île très-escarpée, qui était au S. 75 O. du ressif. A 2 heures 30′, la même extrémité nous restait au S. 88° O., la pointe la plus proche du village au N. E. et une ouverture aperçue entre les îles au N. 7° E. Nous distinguâmes, à 3 ou 4 milles de distance, deux roches qui étaient au milieu des brisans, et qui nous restaient au N. 86° O., et S. 75° O. Nous ne trouvâmes pas fond à 100 brasses. Nous arrivâmes vent arrière, et passâmes en-dehors de tous ces écueils. Peu après, nous aperçûmes plusieurs îles basses et plates qui s'étendaient au-delà des plus grandes îles, et qui étaient jointes par des ressifs, de manière à nous faire croire qu'ils bouchaient les passages. A 5 heures 50′, nous nous approchâmes d'une île très-peu élevée qui

1796. Dec.

s'étendait du S. 50° au S. 56° O., à 2 ou 3 lieues de distance. Une pointe escarpée nous restait au N. 65° O., et un passage aperçu entre deux petites montagnes, restait au N. 85° O. Nous relevâmes les îles basses du N. 6° O. au N. 40° O., à 3 ou 4 milles de distance; et la côte près de la pointe où était le village, s'étendait du N. 18° E. au N. 40° E. A 18 heures 30′, l'île qui, la nuit dernière, avait été relevée au S. O., nous restait alors au N. N. O. 5° O. Mais le tems brumeux et par grains nous empêcha d'apercevoir la terre élevée avant 19 heures 45′. Alors nous vîmes la pointe de cette terre au N. à la distance d'environ 5 lieues, et elle s'étendait jusqu'au N. 34° E. Une petite ouverture nous restait au N. 15° E. L'île basse s'étendait du N. 45° E. au N. 6° E., à 5 ou 6 milles de distance, et les deux petites montagnes furent relevées au N. 27 O. A 20 heures 30′, elles nous restaient au N., et peu après nous perdîmes la terre de vue.

1796. Déc. 6. Le 6, le vent grand-frais ; le tems sombre et couvert, et la pluie continuelle ne nous permettaient pas de voir à plus de 3 à 4 lieues de distance, et nous eûmes un coup de vent. A 15 h. nous serrâmes nos huniers et mîmes à la cape sous la misaine et le foc d'artimon jusqu'au jour ; alors nous fîmes de la voile. Le tems continua à être très-mauvais et l'horizon très-couvert. A 9 h. 30′ du matin, nous aperçûmes à travers la brume, à la distance de 2 à 3 lieues, l'île de Formose dont les montagnes escarpées s'élevaient depuis le bord de la mer jusqu'à une hauteur prodigieuse. Une énorme cascade, dont l'eau se précipitait du haut des montagnes, nous annonça l'approche de la terre avant que nous l'eussions aperçue.

7. Le 7, nous fîmes route le long de la côte ; et dans les éclaircis, nous voyions de tems en tems le sommet des montagnes. A 4 heures 30′, l'extrémité S. de l'île nous restait au S. 65° O., à 5 ou 6

lieues de distance. La partie nord était entiérement cachée dans la brume ; le vent continuait à être très-violent. A 8 h. 30′, nous étant trouvé, d'après notre estime, par 22° 45′ de latit. N., nous mîmes à la cape sous nos basses voiles pour le reste de la nuit. A 12 heures, nous virâmes vent arrière. A 6 h. 30′ du matin, les extrémités de Formose s'étendaient du N. N. O. à l'O. Une île d'une élévation médiocre nous restait au S. 80° O., à la distance de 4 lieues ; et l'île de Botol-Tobago-Xima, au S. 6° O., à 10 ou 12 lieues de distance. Le vent s'étant appaisé, nous fîmes de la voile, et gouvernâmes pour passer entre Botol-Tobago-Xima et la côte de Formose, que nous pouvions à peine distinguer à cause de la brume. A 9 h. du matin, l'île d'une élévation médiocre nous restait au N. 50° O., à 4 lieues de distance, et les extrémités de Botol-Tobago-Xima s'étendaient du S. 23° O., au S. 27° O. Ces dernières îles gisent

1796. Déc.

—— entr'elles N. $\frac{1}{4}$ N. O., et S. $\frac{1}{4}$ S. E.[1] A midi,
1796. Déc. les extrémités de Botol-Tobago-Xima nous restaient au S. et au S. 23° E., à 8 ou 10 milles de distance. L'île de médiocre élévation nous restait au N., et se trouvait entre la côte de Formose et nous. L'extrémité la plus basse de la côte de Formose restait au S. 70° O. Peu après, nous vîmes la petite île de Botol-Tobago-Xima. Elle est dans le S. 26° E. de la pointe E. de la grande île, et a à-peu-près la direction de la partie N. de la grande île.

8. Le 8, à 1 heure 15′, la petite île Botol-Tobago-Xima parut détachée de l'extrémité S. de la grande île, et nous restait au S. 41° E. A 3 heures 15′, l'extrémité N. de la grande île Botol-Tobago-Xima, nous restait à l'E., et l'autre extrémité au S. 80° E. La côte de

[1] On lit dans l'ouvrage anglais : N. $\frac{1}{4}$ N. E., et S. $\frac{1}{4}$ S. E. ; mais d'après la carte du *Voyage*, on doit lire : N. $\frac{1}{4}$ N. O. et S. $\frac{1}{4}$ S. E. (*Note du traducteur*).

Formose s'étendait du N. au S. 60° O. A 5 heures 30′, le milieu de la grande île Botol-Tobago-Xima, nous restait au N. 75° E.; et l'extrémité S. de Formose, au S. 78° O., à 2 ou 3 milles de distance. A 5 heures 45′, cette même extrémité restait au N. 80° O., et dans la même direction qu'une pointe vue dans l'éloignement. A 6 heures, elle nous restait à l'O. N. O. ¼ O., à la distance de 2 ou 3 milles. Il faisait un beau clair de lune. Comme nous n'avions pas aperçu les roches de Velc-Rete avant la nuit, nous dirigeâmes notre route pour passer entre ces roches et la pointe S. de Formose, après avoir pris deux ris dans nos huniers. Nous sondâmes de tems en tems. A 7 heures 30′, nous trouvâmes 35 brasses fond de gravier. Les extrémités de Formose nous restaient alors à l'E. N. E., et au N. ¼ N. O., à 3 ou 4 milles de distance. A 8 heures, la terre s'étendait du N. 5° E. à l'E. ¼ N. E. Nous prîmes la bordée du N. O., et louvoyâ-

1796. Déc.

1796. Déc. mes avec petites voiles pendant le reste de la nuit. Au jour, les extrémités de Formose s'étendaient du N. 10° E., au N. 60° E., et une montagne ronde et très-élevée nous restait au N. 10° E., à 3 ou 4 lieues de distance. Le vent augmenta et fut accompagné de forts grains. Nous gouvernâmes au S. E. pour aller prendre connaissance des roches de Vele-Rete; mais à 8 h. du matin, la violence du vent nous avait obligé à ne garder que nos basses voiles et notre grand hunier. Nous prîmes la bordée du N. O. A midi, les extrémités de la terre nous restaient au N. 20° E., et au N. 70° E., environ à 6 ou 8 lieues de distance.

9. Le 9, à 3 heures, le vent s'appaisa un peu. A 4 heures 30′, les extrémités de Formose nous restaient au N. 50° E., et au N. 75° E. Le tems fut si obscur, que nous ne vîmes la terre que cette fois. Nous ne trouvâmes pas de fond à 100 brasses, et nous éprouvâmes une forte houle du nord.

Le 10, pendant la nuit, nous passâmes à côté de plusieurs bateaux de pêche chinois, et nous fîmes petites voiles jusqu'au jour, dans la crainte de les couler à fond. Nous mîmes aussi un fanal à notre beaupré. A 10 h. 30′ du matin, nous vîmes Pedro-Blanco, qui nous restait au N. 63° O.; et à midi, nous le relevâmes au N. 23° E., à 3 ou 4 milles de distance. 1796. Déc. 10.

Le 11, à 4 heures, nous vîmes les îles de Lima à l'ouest. A 5 heures, tems par grains et très-sombre. Nous prîmes deux ris dans nos huniers, et nous nous préparâmes à jeter l'ancre. A 7 heures, nous mouillâmes par 20 brasses fond d'argile, entre l'île de Poo-Tory et le grand Lima, qui fut relevé du N. E. au S. E. Nous étions à un mille et demi de Poo-Tory, et nous voyions le canal ouvert. A minuit, le vent augmenta par degrés, et fut très-violent; mais nous filâmes tout notre cable dehors, et notre ancre ne chassa pas. 11.

1796. Déc. Après avoir fait la revue de l'équipage, je prévins les officiers et les matelots qu'ils devaient me remettre leurs journaux, ainsi que les dessins des terres que nous avions vues, et tout ce qui avait rapport aux opérations que nous avions faites depuis le premier septembre, et je leur recommandai le plus profond secret sur ce qui s'était passé.

Nous vîmes plusieurs canots chinois qui, malgré le coup de vent, naviguaient au milieu des îles ; ce qui nous engagea à faire signal pour demander un pilote.

12. Le 12, un canot chinois vint à bord, et nous convînmes avec le pilote qu'il nous conduirait à Macao pour 40 piastres. A une heure, nous appareillâmes, et fîmes route à l'ouest. A 6 heures, nous trouvant dans la passe qui est entre l'île de Lantoe et Laf-Sammu, nous mouillâmes par 13 brasses fond de vase. La nuit fut belle ; au point du jour, le vent souf^na du nord grand-frais, et nous

eûmes beaucoup de peine à louvoyer dans le canal. 1796. Déc.

La violence du vent nous fit manquer deux fois de virer vent devant, et nous fûmes obligés de virer vent arrière. Dans ces circonstances, notre pilote ne nous fut pas d'un grand secours ; car il ne connaissait pas du tout nos manœuvres, et il se contentait de nous engager à jeter l'ancre sur-le-champ. Ce canal est très-fréquenté durant la mousson du N. E. Il est très-sain, et l'on peut y mouiller par-tout par moins de 20 brasses.

Après avoir doublé Laf-Sammu, qui est à-peu-près à l'est de Macao, nous fîmes route directement sur cette ville ; et à 10 h. du matin, nous mouillâmes à l'entrée de la rade du Typa, par 4 brasses fond de vase molle. Le fort nous restait au N. 65° O., et la pointe de Cabrita au S. 20° O., à 2 ou 3 milles de distance. Nous y trouvâmes le *Crescent*, paquebot de la compagnie des Indes ;

1796. Déc. qui venait d'arriver d'Angleterre avec des dépêches. Il nous apprit les principaux événemens qui avaient eu lieu depuis notre départ d'Europe, que nous avions quitté depuis 22 mois. Notre équipage était en très-bonne santé ; et depuis notre départ de Plymouth, nous n'avions perdu qu'un homme par cause de maladie.

J'envoyai un officier au gouverneur de Macao, qui me fit faire les offres de services les plus obligeantes. Le lendemain, le capitaine de port vint de sa part pour conduire le bâtiment dans la rade du Typa. Nous saluâmes le fort de 11 coups de canons. Il nous rendit le salut coup pour coup. Au coucher du soleil, nous entrâmes dans le port, et le lendemain matin, nous affourchâmes le bâtiment E. et O., avec son ancre à jet, par 4 brasses et demie. La ville de Macao paraissait au large de la pointe occidentale de l'île située au nord de notre mouillage, et l'entrée du port de

Macao nous restait au N. 25° O., à la distance de 2 ou 3 milles. 1796. Déc.

Ma blessure ne me permit pas de descendre à terre avant la fin du mois. Ayant appris qu'il y avait un petit navire à vendre dans la baie de Lark, je pensai qu'il pourrait m'être très-utile pour la suite de notre voyage, et j'allai l'examiner dans le dessein d'en faire l'achat. Après l'avoir examiné, je trouvai qu'il était très-propre à l'usage auquel je le destinais; en conséquence, je conclus le marché sur-le-champ, et le payai 1500 liv. sterling. Il était gréé en goëlette, et du port de 87 tonneaux. Le 30 on le conduisit dans la rade du Typa. Ce jour-là nous vîmes arriver le vaisseau de Sa Majesté, le *Suffolk*, commandé par le contre-amiral Rainer, et la corvette le *Swift*, qui venait d'Amboine, et qui devait se rendre à Madras. Quatre bâtimens de la compagnie des Indes, qui retournaient en Angleterre, vinrent de Canton rejoindre les vais-

1796. Déc. seaux du roi mouillés à la rade de Macao, et ils en partirent sous leur convoi, le 7 janvier 1797.

1797. Janv. 17. Durant tout le mois dernier, le tems fut froid et beau ; les vents étaient variables dans la nuit, au nord et au nord-est dans le jour. Ils étaient très-forts depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher ; alors ils faiblissaient. Les charpentiers furent occupés à calfater le bâtiment et à le réparer. Je fis aussi radouber la goëlette, changer la carlingue de son grand mât, on lui fit des voiles neuves, et on en fit aussi pour notre corvette.

18. Le 18, je tirai 21 coups de canon en honneur du jour de la naissance de la reine. Le 20 et 21, le tems fut par grains, brumeux dans quelques instans et accompagné de pluie. Le brick anglais, l'*Expériment*, faillit de se perdre dans le dernier coup de vent ; il dut son salut au secours qui lui fut donné par nos embarcations. Les vents furent généra-

lement du N. E., et nous eûmes presque toujours un tems sec et frais. 1797.

Après avoir calfaté les œuvres mortes, les charpentiers réparèrent le doublage en cuivre. Des Chinois travaillèrent à peindre le bâtiment et les canots; l'équipage fut occupé à garnir le gréement et à embarquer le biscuit, le riz, le rack et les autres provisions qu'on nous envoyait de Macao. Les voiliers travaillaient à terre vis-à vis du bâtiment, dans des tentes qui furent dressées à côté de celle de l'astronome. Févr.

Le tems et les vents furent en février, à-peu-près les mêmes qu'ils avaient été pendant le mois dernier. Lorsque le vent variait, nous avions presque toujours de la pluie.

Au commencement du mois de mars, le tems fut variable et par grains, et très-pluvieux.

Le 8, la goëlette se rendit à *la gueule du Tigre*, pour y prendre des munitions et des salaisons qu'un Mars. 8.

champan devait aller chercher à bord
1797. Mars. des bâtimens de la compagnie des Indes, mouillés dans le Tigre, et ensuite les lui apporter en cet endroit. Nous avions défendu à la goëlette d'aller, sous quelque prétexte que ce fût, en-dedans de cette passe qui forme une des entrées de la rivière afin de ne donner aucun sujet de plainte au gouvernement chinois. Plusieurs de mes officiers profitèrent de cette occasion pour aller passer quelques jours à Canton.

13. Le 13, un brick espagnol arriva de Manille, et entra dans le port de Macao. Lorsque le tems le permit, nous continuâmes à faire notre eau et à nous mettre en état de tenir la mer.

18. Le 18, dans la matinée, la goëlette revint de la *gueule du Tigre,* et nous apporta des cordages, de la toile à voile, du brai, du goudron, des salaisons, et 20 caisses de thé. Depuis le 15, nous eûmes des vents de S. E. et de la pluie.

26. Le 26, un petit cutter appelé le *Dra-*

gon, partit pour la côte N. O. de l'Amérique. Les jours suivans, le tems fut très-mauvais; nous eûmes des vents S. et du S. S. O., et des orages. Le grelin de notre ancre à jet rompit. 1797. Mars.

Le bâtiment et la goëlette étaient entièrement prêts; nous n'attendîmes plus qu'un vent favorable pour sortir de la rade du Typa. Cependant je fus obligé d'envoyer une seconde fois la goëlette à *la gueule du Tigre*, pour recevoir d'autres munitions navales que les bâtimens de la compagnie des Indes, arrivés les derniers, devaient nous donner. Avril.

Nous eûmes beau tems pendant plusieurs jours, et vent de N. E.

Le 10, nous sortîmes à la touée de la rade du Typa, et vînmes mouiller à l'entrée par 5 brasses. Le fort de Macao, situé sur une éminence, nous restait au N. 45° O., et la pointe de Cabrita, au S. 10° O., à la distance de 2 milles. Le fort était dans l'alignement de la pointe 10.

1797. Avril. qu'on laisse à tribord en entrant dans la rade du Typa. Ce mouillage me parut très-commode, par la facilité qu'il me donnait de communiquer avec la ville, et de pouvoir entrer dans la rade dans un cas forcé. A 2 milles plus à l'est, il n'y a pas un plus grand brassiage. On peut aussi, lorsque l'on est à ce mouillage, faire de l'eau très-aisément à l'une des deux îles qui forment l'entrée de la rade, pourvu qu'on fasse attention à la marée.

Nous avions à bord de nos bâtimens pour 15 mois de vivres; notre équipage était en très-bonne santé, et nous étions en état de continuer notre voyage. Pendant notre long séjour, nous avions toujours eu de la viande fraîche et des légumes. On faisait tous les jours cuire du pain dans un four de cuivre que nous avions à bord, et que nous avions établi à terre auprès des tentes. Les Chinois qui demeuraient dans l'île nous rendirent un grand service en nous permet-

tant de faire usage de leurs corderies. Ils travaillaient à nos cordages à un prix très-raisonnable. 1797. Avril.

Durant les trois derniers mois, je restai presque toujours à terre, où je m'occupai de faire une carte générale des îles Kuriles. J'envoyai la copie de cette carte à l'amirauté, avec la relation de mon voyage, et le compte des opérations que je me proposais de faire.

Ce serait de ma part un oubli impardonnable, si je ne parlais point de tous les témoignages d'attention et de politesse que me prodiguèrent MM. Arthur et Drummond, membres de la factorerie anglaise. Je ne dois pas non plus passer sous silence la conduite pleine d'égards, ainsi que les bons procédés de don de Ponto, gouverneur de Macao.

M. Crosley fit des observations astronomiques. Sa tente était placée dans une petite baie du Typa, derrière le village situé près d'une pointe de rochers.

1797. Avril. Latitude d'après les hauteurs-méridiennes. . . . . 22° 9′ 40″ N.
Longitude, milieu des distances observées. . . . . 113 32 8 E.

D'après les hauteurs du soleil prises par M. Crosley, le retard absolu du n.° 45, qui était une montre d'Arnold, était sur le tems moyen de 7 h. 32′ 42″ 11, le 8 d'avril à midi; cette montre gagnait 0″ 419 par jour, sur le tems moyen.

La mer est pleine les jours de nouvelles et de pleines lunes, entre 9 et 11 h. Le moment précis variait tellement, qu'il m'a été impossible de pouvoir l'observer.

11. Le 11, beau tems et joli frais du nord. Nous partîmes dans la matinée, et saluâmes le fort de 11 coups, qu'il nous rendit coup pour coup. Nous fîmes route à l'est pour aller à la passe de Lantoc. Mais la force du jusant nous empêcha de doubler la petite île de Chang-Cheou, et nous fûmes obligés de mouiller par 4 brasses et demie, envi-

ron à un demi-mille de la pointe nord de cette petite île. Macao nous restait à l'O., et l'île Linting au N. 15° E. Le soir, il s'éleva un petit vent du sud. Nous levâmes l'ancre ; mais peu de tems après, il fallut la laisser tomber de nouveau, par 5 brasses. 1797. Avril.

Le 12, au point du jour, l'île Linting nous restait au N. 27° E., et la pointe S. de Lantoe, au S. 60° E. Nous attendîmes le retour de la goëlette. Le vent était S. E., et le tems variable, avec des grains très-forts. 12.

Le 14, la goëlette arriva. Nous appareillâmes avec elle dans la matinée ; mais le vent était si faible, que nous fûmes forcés de mouiller bientôt après. 14.

Le 15, petits vents du S. E. Nous mîmes sous voiles dans l'après-midi avec le jusant, et nous louvoyâmes dans la passe de Lantoe. Nous mouillâmes à l'entrée de la nuit ; et le lendemain matin en appareillant, nous cassâmes le jat de notre ancre, qui était en fer. A 8 h. 15.

—— nous mouillâmes par 10 brasses. La
1797. pointe de Lantoe nous restait au N. 46°
Avril. O., à 3 ou 4 lieues de distance.

16. Le 16, vent d'est frais, tems brumeux. Nous mîmes à la voile dans l'après-midi avec la marée montante, et nous tînmes le vent. A la nuit, nous laissâmes tomber l'ancre. Il survint une si forte houle de l'est dans la matinée, que le cable de la goëlette rompit, et nous fûmes obligés de rester au mouillage jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé son ancre.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

PRÉFACE du traducteur, *page* j

PRÉFACE de l'auteur anglais, xvij

LIVRE PREMIER. Contenant ce qui se passa depuis le commencement du voyage, jusqu'à notre première arrivée à Macao en Chine.

CHAPITRE PREMIER. Préparatifs du voyage. — Traversée d'Angleterre aux îles Canaries. — Départ pour Rio-Janéiro. — Séjour en cet endroit. — Ile de Gough. — Arrivée au port Stéphens sur la cote de la Nouvelle-Hollande. — Observations astronomiques. — Port Jackson. — Remarques sur ses productions, ses animaux, etc. — Observations astronomiques, 1

CHAP. II. Traversée du Port-Jackson à Taïti.—

Observations. — Arrivée à Mowee ; situation déplorable de cette île. — Arrivée à Wohahoo. Visite de Tamaah-Maah ; guerres et ambition de ce chef. — Nous mouillons dans la baie de Yam. — Ile d'Onehow, *page* 34

Chap. III. Départ pour aller à Nootka-Sound. — Recherche de l'île Dona-Maria-Lajara. — Arrivée à Nootka. — Visite de Maquinna. — Nouvelles du capitaine Vancouver. — Radeau construit à terre pour radouber le navire. — Excursion à Ship-Cove. — Nous mouillons à l'entrée du détroit de Jean de Fuca. — Lieu où était sir Francis Drake en 1579. — Arrivée à Monterey. — Plan adopté pour la continuation du Voyage, 70

Chap. IV. Traversée de Monterey à Owyhee. — Arrivée à Wohahoo. — Baie de Wymoa. — Iles d'Atooi et d'Onehow. — Assassinat de deux habitans de la marine par les habitans de cette dernière île. — Départ pour le Japon. — Nous recevons la visite des habitans d'Insu. — Nous mouillons dans la baie des Volcans, 98

Chap. V. Remarques sur le pays et les habitans des environs de la baie des Volcans. — Politesse des Japonais. — Description du port d'Endermo. — Observation sur les naturels ; leur

habillement, leur parure, leurs habitations, leur nourriture, leurs embarcations. — Remarques sur les objets de commerce, l'agriculture, les plantes et les animaux. — Observations astronomiques.—Navigation le long de la côte d'Insu. — Ile de Spanberg, *page* 144

CHAP. VI. Traversée pour se rendre à Marikan, une des îles Kuriles. — Passage par le détroit de de Vries. — Terre de la Compagnie. — Ile des Etats. — Le vent contraire nous empêche de passer par le détroit de Sangaar. — Nous longeons la côte orientale du Japon. — Baie de Jeddo. — Embarcations japonaises. — Iles de Fatfisio, 180

CHAP. VII. Route pour les îles de Likeujo et de Formose. — Arrivée à la rade du Typa et à Macao. — Achat d'une goëlette. — Préparatifs pour la continuation du voyage. — Observations nautiques faites à la rade du Typa, 206

Fin de la Table du premier volume.

AVIS AU RELIEUR.

TOME PREMIER.

N.os I. Carte générale de la côte Nord-Est, etc., *page* 1

II. Vue du port et du cap Nambu, etc., 126

III. Plan du port d'Endermo, etc., 155

IV. Homme et femme de la baie des Volcans, 156

V. Vue de Niphon, de la baie des Volcans, d'Endermo, etc., 196

TOME DEUXIÈME.

VI Carte des îles Likeujo et Madji-cosemah, »

VII. Vue de l'île Koomesang et du port Chosan, 245

ERRATA.

TOME PREMIER.

Page 3, *ligne* 4, près; *lisez*, prêt.
16, 19, E.; *lisez*, O.
36, 17, 42′; *lisez*, 44′.
40, 4, 13″; *lisez*, 3″.
66, 24, 201° 48′; *lisez*, 200° 12′ 48″.
67, 3, 5″; *lisez*, 50″.
69, 3, 34″; *lisez*, 24″.
80, 3, 37″; *lisez*, 39″.
94, 4, il; *lisez*, elle.
111, 7, } Midshipmen; *lisez*, Midshipman.
116, 2, }
117, 9, }
119, 1, Montagne; *lisez*, Montague.
Id. 2, S. ¼ S. O.; *lisez*, O. ¼ S. O.
122, 14, Rio; *lisez*, Rica.
Id. 16, *après* O., *ajoutez*, ¼.
123, 4, Rio; *lisez*, Rica.
158, 17, était; *lisez*, et.
183, 9, 34°; *lisez*, 84°.
206, 2, Likenjo; *lisez*, Likeujo.

TOME SECOND.

Page 5, *ligne* 3, renversement; *lisez*, reversement.
11, 24, 48; *lisez*, 40.
18, 8, restaient; *lisez*, restait.
54, 14, Corumah; *lisez*, Karumah.

Page	77,	*ligne*	2, 55° O.; *lisez*, 5° O.
	92,		9, Madji; *lisez*, Matchi.
	98,		10, suivaient; *lisez*, suivirent.
	105,		18, 26 à 27; *lisez*, 26′ 27″.
	142,		15, 28; *lisez*, 58.
	170,		7, O.; *lisez*, E.
	171,		6, milles; *lisez*, lieues.
	196,		20, sable; *lisez*, vase.
	222,		*à la marge du premier alinéa*, *lisez*, *le* 10.
	249,		2, ils ne nous ont; *ajoutez*, paru.
	270,		15, 80; *lisez*, 30.
	279,		19, l'avions vue; *lisez*, avions vu.
	286,		10 et 21, Lema; *lisez*, Lima.
	291,		12, canaux; *lisez*, canots.
	307,		12, *on a oublié*, ay, la flèche.
	312,		12, Kokonitz-Lepish; *lisez*, Yeatz-Toopish.
	Id.		13, Yeatz; *lisez*, Kokonitz-Lepish.